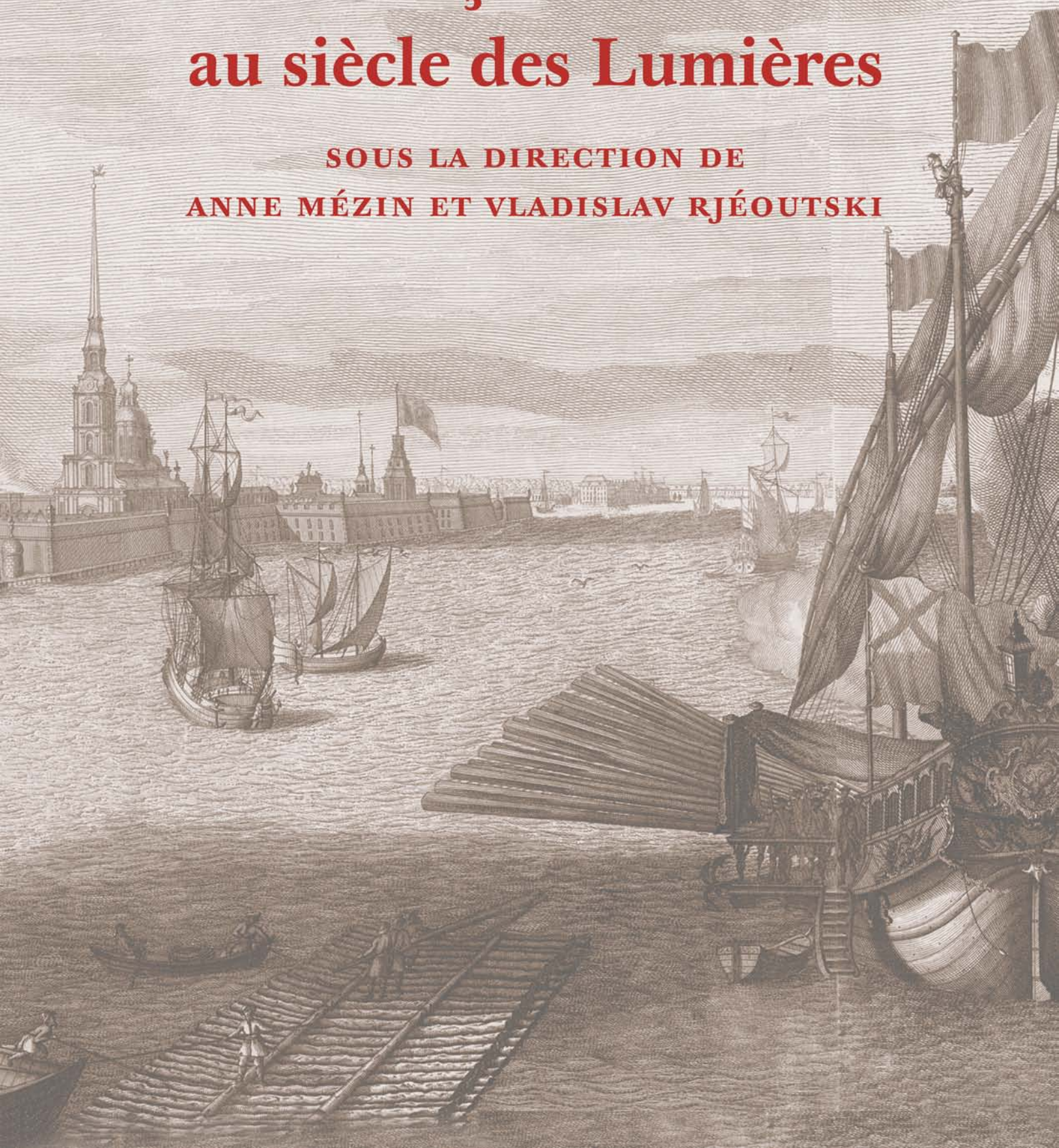


Les Français en Russie au siècle des Lumières

SOUS LA DIRECTION DE
ANNE MÉZIN ET VLADISLAV RJÉOUTSKI



**Pour commander
nos publications
en ligne, visiter**

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

bibliopola.ch

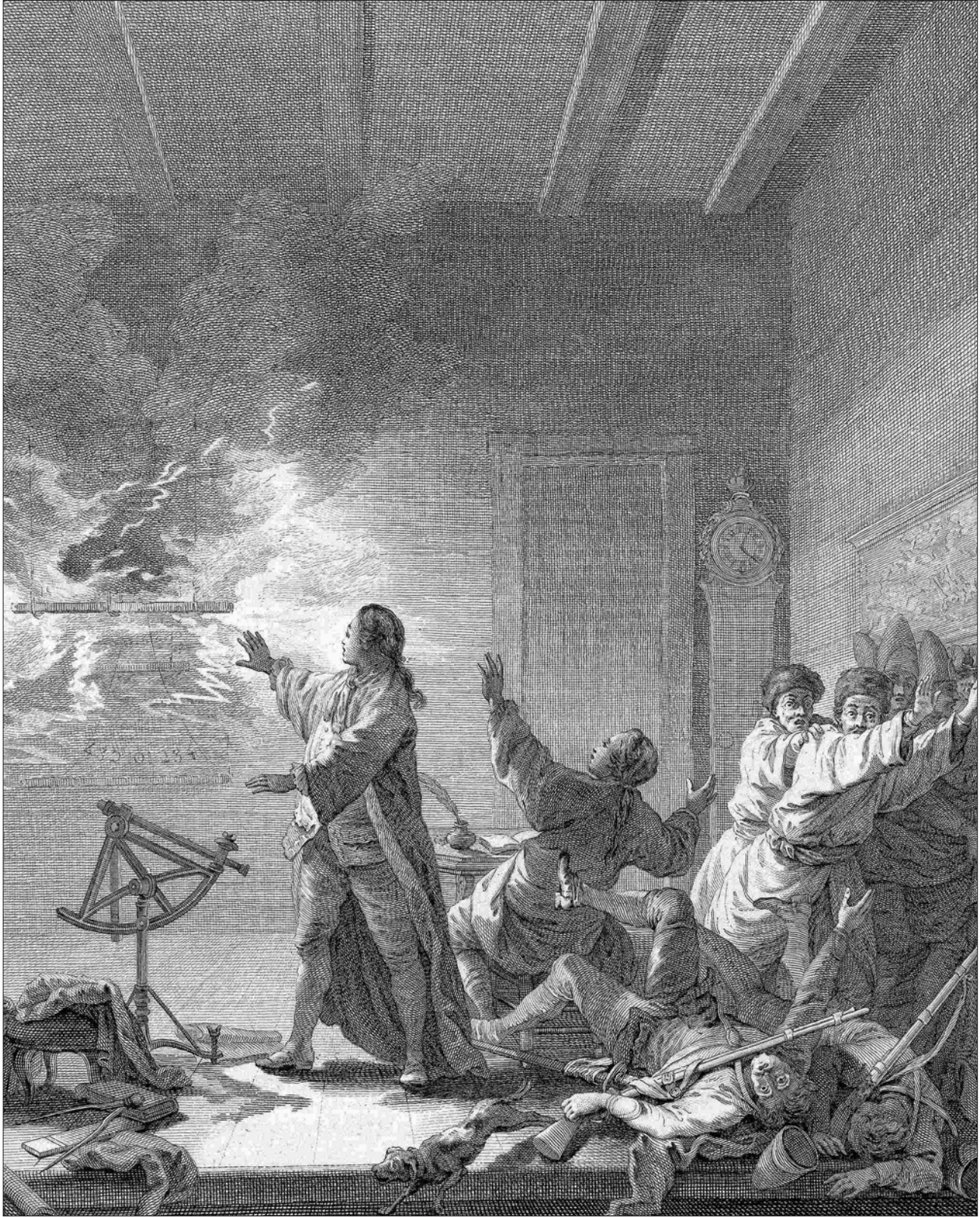
PUBLICATIONS DU
CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDE
DU XVIII^E SIÈCLE

Jean-Baptiste Le Prince,
« Expérience sur l'électricité naturelle »

Chappe d'Auteroche s'adonnant à des
expériences scientifiques en Sibérie

« Le ciel étoit ce jour-là très serein ; néanmoins tout sembloit annoncer un orage ; on respiroit à peine, quoique le thermometre ne fût qu'à 18 degrés. Je n'avois jamais joui d'un temps si calme : la tranquillité qui regnoit dans la nature, portoit la tristesse dans l'âme : tous les animaux sembloient prévoir cet orage par leur retraite. Un nuage des plus obscurs parut vers midi à l'horizon ; il s'éleva insensiblement, & bientôt un bourdonnement en annonça les approches. [...] On voyoit deux grosses gerbes d'électricité aux deux extrémités de la barre : elles étoient de la plus grande vivacité : toute la barre en étoit couverte, & il en partoit des étincelles de toutes parts, avec un pétilllement qu'on auroit entendu de très loin. J'étois occupé de ces différents objets qui avoient répandu la terreur dans tous les assistants, lorsqu'à midi 48" 2', la barre & cette partie de l'observatoire s'enflammèrent dans un instant ; & ce moment fut suivi d'un éclat de tonnerre si prompt & si violent, que tous mes gens se culbutèrent les uns sur les autres en voulant se sauver. L'instant d'après, cette flamme disparut, et la barre ne donnoit plus que de foibles marques d'électricité : j'en approchai d'abord avec un morceau de fer attaché à un tuyau de verre, & j'en tirai ensuite de petites étincelles avec le doigt. »

Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, Paris, 1768, t. I, p. 713-714.



Les Français en Russie au siècle des Lumières

Dictionnaire des Français, Suisses,
Wallons et autres francophones en Russie
de Pierre le Grand à Paul I^{er}

Sous la direction de

ANNE MÉZIN & VLADISLAV RJÉOUTSKI

II. Notices

CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDE DU XVIII^e SIÈCLE

FERNEY-VOLTAIRE

2011

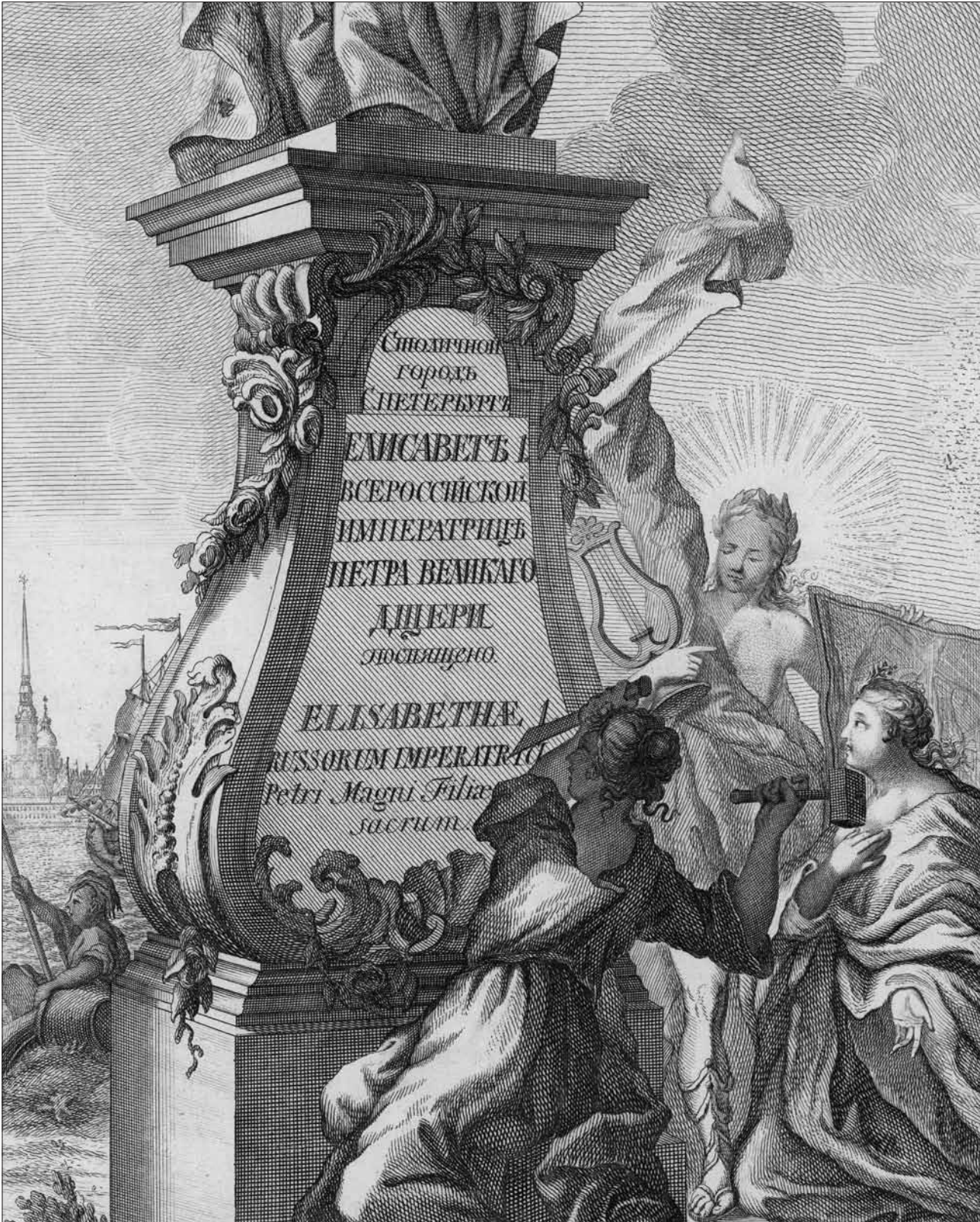
Pour les mises à jour de cet ouvrage,
consulter c18.net

© Les auteurs et le Centre international d'étude du XVIII^e siècle 2011

Diffusé par Aux Amateurs de Livres International
62 avenue de Suffren, 75015 Paris, France,
pour le Centre international d'étude du XVIII^e siècle,
B. P. 44, 01212 Ferney-Voltaire cedex, France

ISBN tome I 978-2-84559-045-8
ISBN tome II 978-2-84559-046-5
ISBN tomes I-II 978-2-84559-035-9

Imprimé en France



Столицей
городъ
С ПЕТЕРБУРГА

ЕЛИСАВЕТЪ I
ВСЕРОССИЙСКОЙ
ИМПЕРАТРИЦЪ
ПЕТРА ВЕЛИКАГО

ДЩЕРИ
ПОСВЯЩЕНО

ELISABETHA I
RUSSORUM IMPERATRIS
Petri Magni Filia
SACRUM



Joseph Valeriani, *План столичного города Санкт-Петербурга с изображением знатнейших онаго проспектов, изданный трудами Императорской Академии наук и художеств / Plan de la ville de Saint-Petersbourg avec ses principales vues dessiné et gravé sous la direction de l'Académie impériale des sciences et des arts, Saint-Petersbourg, 1753.*

Ce plan fut préparé par l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg pour le cinquantième anniversaire de la capitale russe. Il est accompagné de douze vues (sur seize feuilles) de Saint-Petersbourg. Ces vues sont de la main de Mikhaïl Makhaev (1717-1770), dessinateur et graveur de l'Académie, et furent exécutées sous la surveillance de Giuseppe Valeriani (1708-1762), dessinateur et architecte italien au service de la Russie à partir de 1741, décorateur en chef des théâtres impériaux russes. Elles ont été gravées par plusieurs maîtres sous la direction d'Ivan Sokolov, graveur de portraits des empereurs russes peints par Louis Caravaque. Certaines des vues de Makhaev furent reproduites plus tard dans l'*Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne* de Nicolas-Gabriel Le Clerc (Paris, 1783-1784). Makhaev participa aussi, avec le peintre français Jean-Louis De Velly, à l'exécution des dessins du couronnement de Catherine II.

Nous remercions la David Rumsey Map Collection (www.davidrumsey.com) de nous avoir accordé la permission de reprendre dans ce volume les images numérisées de ces gravures.

A

FAMILLE ABGRAL

☞ **Abgral, Élie-Marie**

Né à Paris, marié à Marie-Claudine-Charlotte Delaunay (* Paris), il en eut :

- Marie-Adélaïde Abgral, Mme François GAUTIER ;
- Élie ABGRAL.

Maître tailleur, déjà présent à Saint-Pétersbourg en 1777, à la retraite en 1794. Il prêta le serment de 1793*.

□ TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, 26.1.1794; fonds 347, inv. 2, dos. 1, 12.2.1777. □ *SPbZ*, 1793, n° 45.

☞ **Abgral, Élie**

Né vers 1769 à Paris, fils d'Élie-Marie ABGRAL.

Militaire. Lieutenant retiré du service, ayant servi au collège de la Guerre de l'Empire de Russie, il était précepteur des enfants de Piotr Sokolovski à Smolensk quand il prêta le serment de 1793*.

□ *SPbV*, 1793, n° 78.

☞ **Achard, comte de Bonvouloir, Eugène-François-Charles**

D'une famille noble originaire de Normandie.

Armes : *D'azur au lion d'or, armé et lampassé de gueules, deux fasces alaisées de gueules brochant sur le tout.*

Né le 7 décembre 1776 à Alençon, il était le fils de Luc-René-Charles Achard, comte de Bonvouloir (* 19.3.1744, † 1828), page du roi en la grande écurie en 1758, capitaine de cavalerie en 1772, lieutenant des maréchaux de France à Alençon, chevalier de Saint-Louis, député de la noblesse du Cotentin aux États généraux de 1789, émigré en 1795, et de Marie-Anne-Jeanne de Saint-Denis de Hertrai, dame de Condé, mariés le 4 avril 1772; il était le petit-fils de Charles Achard, chevalier, seigneur du Pas-de-la-Vente, le Perthuis-Achard et Bonvouloir (bapt. Passais, Orne, La Conception, 16.7.1713), bailli d'épée de la vicomté de Mortain, et de Charlotte-Prudence-Céleste Guichard, dame du Moulinet, mariés en 1743, d'une part; de Nicolas-Aymon-Auguste de Saint-Denis, sei-

gneur patron de Condé-sur-Sarthe, Verveines et Anciennes, capitaine au bataillon de l'Inde, chevalier de Saint-Louis, d'autre part.

Il épousa le 4 mai 1803 *Julie*-Françoise de La Tour du Pin, fille d'Auguste-Alexandre, baron de La Tour du Pin, maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis, et de Thérèse-Claudine du Bois de Sitty, dont il eut au moins deux fils :

- Charles-François Achard, comte de Bonvouloir (* 12.6.1804), lieutenant démissionnaire en 1830, marié en 1831 à Marie-*Zénaïde* de Revilliasc, fille de Charles, comte de Revilliasc et de Jenny de Louvencourt, dont descendance ;
- Joseph-Guy-Auguste Achard de Bonvouloir (1811-1881), marié à Charlotte-Honorine de La Tour du Pin, dont descendance.

Le comte de Bonvouloir mourut au château de Volville.

Officier de la marine royale, capitaine de frégate et chevalier de Saint-Louis, il émigra avec l'armée des princes. Le 5 juin 1795, il fut fait lieutenant dans la marine impériale russe dont il fut renvoyé le 27 décembre 1798. Il rentra en France en 1803. Membre du Conseil général du Calvados, puis son président, il fut également député du Calvados.

□ Frotier de La Messelière, 1912-1926, t. I, p. 3; *Grand armorial de France*, n° 99 et t. VII, p. 21; Labarre de Raillicourt; *Obchtchi morskoi spissock*. ▷ Informations de Stanislav Bogdanov.

☞ **Adam, Edme**

Originaire de Lézan (Hérault), marié à Marie-Louise Duriez, fille de Mathieu-Antoine Duriez et de feu Louise-Madeleine Baconelle (et nièce de Louise-Catherine Baconelle, épouse de Patrice Germain, à Paris), dont il eut :

- Nicolas Adam.

Bijoutier installé à Moscou en mai 1785. On le retrouve en 1793 précepteur, comme son épouse, mais chacun chez un propriétaire terrien différent, dans le gouvernement de Simbirsk. Leur enfant vivait chez un troisième propriétaire. Les Adam prêtèrent le serment de 1793*; leurs passeports leur furent alors retirés par l'administration locale.

□ MAE Nantes, chanc., vice-consulat, Moscou, 1782-1785; RNB, Mss, fonds en diff. langues, F-II, 27/1, Saints-Apôtres-

Pierre-et-Paul, bapt., 3.8.1784 (bapt. SOULAGES). □ *SPbV*, 1793, n° 89; *SPbZ*, 1793, n° 90.

☞ Adam, Marie-Louise

Née à Versailles, fille de François Adam.

Marchande de la 3^e guilde de Moscou, inscrite dès 1792 sur la liste de la *Basmannaïa sloboda*. Présente à Moscou depuis 1786 au moins (elle y fut marraine de Charles de LA LOZIERE), elle habitait près de la rue du Pont des maréchaux-ferrants, dans la maison du sieur Annenkov, et y vendait des robes, des fichus «de serge», des bas en soie à rayures, du café de Liban, des noix, des olives noires, etc. Elle semble s'être installée dans le gouvernement de Tobolsk et Tambov en 1794.

□ RNB, Mss, fonds en diff. langues, F-II, 27/1, Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul, bapt., 8.9.1786, 3.8.1787. □ *Kapitalnyé knigui*, 1912; 1913-I; *MV*, 9 et 19.4.1791; *Verzeichniss der, im Gouvernement von Tobolsk und Tambow wohnenden Franzosen und Franzosinnen*; *SPbZ*, 25.3.1796, n° 25.

☞ Ador, Jean-Pierre

Suisse, né le 25 juillet 1724 à Vuiteboeuf, Pays de Vaud, fils de Jacques Ador et de Marie Vallotton. Il épousa en 1746 Catherine Gardine. Il en eut :

– une fille mariée à Étienne Dumont.

Il se remaria en 1782 avec Adrienne (ou Andrienne) Dumont, fille d'Abraham-David Dumont et de Louise Esther d'Illens; il était le beau-frère, par son épouse, du pasteur de Saint-Pétersbourg, Pierre-Étienne-Louis DUMONT et du joaillier François SEGUIN. Il en eut :

– Jean Ador (* 1782, † 1874), joaillier. Marié en 1808 avec Andrienne Dassier, fille d'Ami-Isaac Dassier et Louise-Andrienne Le Cointe; de ce mariage plusieurs enfants dont Louis Ador (* 1813, † 1881), marié en 1840 avec Palmyre Paccard, dont un enfant, Gustave Ador (* 1845, † 1928), homme politique, président de la Confédération helvétique, président du Comité international de la Croix-Rouge.

Jean-Pierre Ador mourut à Saint-Pétersbourg le 12 juillet 1784.

Fabricant-bijoutier. Après avoir travaillé à Genève, il se mit en route de Berlin et, après les négociations avec le prince Dolgorouki, ambassadeur russe en Prusse, il arriva en 1763 à Saint-Pétersbourg avec le recruteur d'HAUCOURT et deux autres Français, BOIS DE CHÊNE et BOUSSEROLE. Il n'entra pas au corps des orfèvres étrangers mais ouvrit néanmoins un atelier à Saint-Pétersbourg.

Il participa en mars 1764 à une entreprise de Bousserole, associé du recruteur d'Haucourt, qui avait pour objectif de fonder une soierie subventionnée par la Chancellerie de tutelle des étrangers, dans la région de Saratov, près de la forteresse Novokhopiorskaïa. Ce n'était pas son seul lien avec la Chancellerie car, en 1764, il conclut avec elle un autre contrat, pour dix ans. La Chancellerie lui accordait une sub-

vention qui lui permit de fonder la même année une fabrique dans la rue Bolchaïa Morskaïa, à Saint-Pétersbourg, où les plus grands joailliers avaient leurs magasins. Ce contrat fut prolongé, en 1776, pour quatre ans.

Selon les termes du contrat, Ador devait former neuf apprentis. Il fut doté par l'État d'un grand bâtiment à Saint-Pétersbourg. Il reçut aussi de l'État une subvention du montant de 13 800 roubles pour huit ans (y compris 1800 pour engager des ouvriers), sans compter les 450 roubles pour la formation des apprentis. Ces derniers devaient être nourris, blanchis et chaussés aux frais du trésor. Au moins une partie des apprentis, peut-être même tous, furent fournis à la fabrique d'Ador par une des écoles militaires de Saint-Pétersbourg (*Garnizonnaïa chkola*). Ador s'engageait à faire «bijouterie avec différentes fleurs et émail, chaînettes en or pour montres avec clés, des étuis pour nettoyer les dents (*foutliary zoubotchistnyé*), des œufs, des poignées d'épée, et d'autres pareilles choses utiles que la cour commandera et dont les seigneurs auront besoin».

Il fut le principal fournisseur de la cour en objets en argent et en or (notamment des boîtes à priser ornées d'émaux et de pierres précieuses, des vases décoratifs en or, des châtelines avec montre, etc.). Il se spécialisa dans la fabrication de tabatières, horloges, bracelets, écrins, etc. Ador était insurpassable dans l'art de faire des émaux peints et des émaux sur «fond guilloché» (avec un dessin gravé sur le métal). Parmi les maîtres qui travaillaient chez lui, il y eut certainement des Français, tels que Vesort (?), Nicolas ou BOUTILLIER. Certains objets créés par Ador devinrent célèbres, notamment la tabatière de Tchesmé (offerte à Alexei Grigorievitch Orlov, héros de la bataille de Tchesmé) ou une autre tabatière avec Catherine II représentée au moment où elle acceptait les clefs de la ville de Bender.

Les affaires d'Ador prirent un bon départ : en 1773, il produisit près de deux mille articles d'une valeur totale de 15 400 roubles. En revanche, ses apprentis devaient désormais être payés ainsi que huit joailliers étrangers et trois russes travaillant pour lui. En 1778, Ador était débiteur de 9921 roubles 28,5 kopecks, sans compter les sommes pour les locaux qui n'étaient plus gratuits. Ador présenta à la Chancellerie de tutelle des factures non honorées qui s'élevaient à 19 942,5 roubles. Parmi ses grands débiteurs se trouvaient le Cabinet de Sa Majesté (11 850 roubles), les princes Mechtcherski, Dolgorouki, l'*oberinspektor* Nikita Chemiakine, le général-major Piotr Melissino, etc. Si la Chancellerie refusa d'accepter ces factures en guise de paiement, elle aida tout de même Ador à faire payer ses débiteurs, mais certains d'entre eux, comme le prince Mechtcherski et le chambellan Zinoviev, étaient insolubles.

□ RGADA, fonds 283, inv. 1, dos. 16, f. 3, 5, 44-46; dos. 31; RGIA, fonds 1329, inv. 2, dos. 70, f. 23. □ Bartlett, 1979, p. 157, 167-168; *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, notice Ador; Foelkersam, 1911, p. 105-106; Kämmerer, p. 95, 138; Lopato, 2002, p. 224-225; *St. Petersburg Jewellers*, p. 65 et suiv.;

☞ Aubert, Marie-Marguerite

Native de Bresse-sur-Grosne (Saône-et-Loire).

Gouvernante française au collège de l'Académie des beaux-arts dès 1764, elle démissionna en 1770 sous le prétexte d'une mauvaise santé.

□ RGIA, fonds 789, inv. 1, dos. 462, f. 13.

☞ Aubert, Renaud

Né vers 1726 en Languedoc, catholique, il était marié en 1776 à Ève N. (* 1751); il avait eu deux fils d'un précédent mariage :

– Georges Aubert (* 1758), marié à Anne-Marie N. (* 1758), vivant en 1776;

– Jean Aubert (* 1760), vivant en 1776.

Colon recruté pour la Russie dans les années 1760. « Laboureurs », les Aubert s'installèrent dans la colonie Brabander sur la Volga.

Au XIX^e siècle, la famille existait toujours à Brabander, mais leurs prénoms se germanisèrent ce qui est sans doute dû à l'entourage germanophone.

□ SPbF ARAN, fonds 896, inv. 1, dos. 477, f. 493-499 (*Grundbuch* de 1776). □ Pleve, p. 215-242.

☞ Aubrie (?), Piotr

Variante : Pierre.

Probablement français. Il fut admis à la troupe de la cour en 1759 avec 1000 roubles d'appointements. Il dansa notamment le rôle du berger noble dans le ballet pour l'opéra *L'Olympiade*, de Manfredini, mis en scène en 1762, et celui d'Apollon dans *Le Retour d'Apollon au Parnasse*, du maître de ballet Hilferding, en 1763. C'est probablement le même personnage qui prêta le serment de 1793*. Il résidait alors dans le VI^e arrondissement de Moscou et se disait originaire de Paris.

□ SPbZ, 1793, n° 48; SPbV, 1793, n° 49. □ *Mouzykalny Péterbourg*, t. I, p. 89.

☞ Aubry, Maurin

Doreur rapatrié par le consul Henry LAVIE le 1^{er} janvier 1720.

□ ANF, AE B^I 983, f. 1.

☞ Aubry de La Mottraye

Né vers 1674; mort à Paris en mars 1743.

Voyageur français. Après avoir quitté Paris en 1696, il voyagea en Europe et en Afrique et décrivit ses voyages dans *Voyages du Sieur de La Mottraye en Europe, Asie et Afrique où l'on trouve une grande variété de Recherches géographiques, historiques et politiques sur l'Italie, la France, la Turquie, la Tartarie Crimée et Nagaye, la Circassie, la Suède, la Laponie etc. et*

avec Remarques instructives sur les Mœurs, Coutumes, Opinions etc. des Peuples et des Pays où l'Auteur a voyagé, La Haye, chez T. Johnson et J. van Duren, 1727, 2 vol. in-fol. (qui reprenait l'édition faite en 1723 à Londres, *A. de La Mottraye's Travels through Europe, Asia and into part of Africa*, 2 vol.). Un prospectus de l'ouvrage parut en 1724 à La Haye. « Cet ensemble de voyages est celui d'un personnage d'importance européenne : il a été soldat et a suivi maintes campagnes, maintes ambassades et maintes retraites. Il a donc visité presque toutes les villes d'Europe et les a décrites avec un souci du détail et de l'exactitude qui a fait de ce voyage un guide pour l'Europe et une mine de renseignements de toutes sortes » (D. Bornemann).

La Mottraye se trouvait à Bender au moment de la campagne du Pruth et y fut employé par Fabrice, l'envoyé de Holstein près Charles XII. Il résida plus tard en Angleterre, en 1726 effectua un autre voyage à travers la Prusse, se rendit en Russie, à Riga, Pskov, Novgorod, au lac de Ladoga, à la forteresse de Schlüsselbourg dans l'embouchure de la Neva pour aboutir en septembre 1726 à Saint-Petersbourg. Il resta dans la ville près d'un mois. Son périple fut décrit dans :

– *Voyages en Anglois et en François d'A. de la Mottraye en diverses Provinces et Places de la Prusse Ducale et Royale, de la Russie, de la Pologne etc. contenant un Traité de divers Ordres de Chevalerie, un grand nombre de particularités curieuses touchant le tumulte de Thorn, la Diette de Grodno, la Vie de l'Empereur de Russie Pierre I, celles de l'Impératrice Catherine, du Général Lefort et du prince Menzikoff: Avec des Remarques géographiques, topographiques, historiques et politiques sur ces Provinces et autres Païs par lesquels l'auteur a passé et repassé: comme le Mecklembourg, la Poméranie, la Courlande, la Livonie, l'Estonie, les Principautés de Preskoff et de Novgorod, le lac Ladoga, la Carélie, l'Ingrie, la Silésie, le Brandebourg et sur quelques parties de la France, de la Flandre, de l'Angleterre et de l'Irlande. Tirées non-seulement de ses observations, mais encore des Mémoires qui lui ont été communiqués par des personnes de considération et dignes de foi, enrichies de plans et de figures*, La Haye, imprimé pour l'Auteur et se vend chez A. Moëtjens etc., 1732, in-fol., pièces limin., 480 p. et errata, plans et cartes.

Les pages 145-279 concernent Saint-Petersbourg, la cour de Pierre le Grand, qui venait de disparaître, et les principaux personnages de son règne : Le Fort, Menchikov, Chaïrov, Ostermann.... La Mottraye décrivit aussi les environs de Saint-Petersbourg (Peterhof), l'Académie des sciences, le *Kunstammer*, etc. « Son ouvrage est en général riche en anecdotes, écrit R. Minzloff, qu'il ramassait partout sans trop se soucier si elles étaient vraies ou fausses, et sans mettre de l'ordre dans son récit, qui est fort prolix. Les gravures constituent une partie importante des voyages de La Mottraye d'autant plus qu'elles sont connues pour être le premier ouvrage du célèbre Hogarth » (Minzloff, p. 179-180). La Mottraye voyagea jusqu'en 1729, s'installa à Londres, puis retourna à Paris. Il fut aussi l'auteur des :

– *Remarques historiques et critiques sur l'histoire de Charles XII, par M. de Voltaire*, Londres, 1732. Il y indiqua les incorrections

commises par Voltaire dans la description des rapports de la Russie avec la Suède. En 1733 parut une nouvelle édition de l'histoire de Charles XII, avec les remarques de La Mottraye: *Histoire de Charles XII, roi de Suède, par M. de Voltaire. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée par l'auteur, avec les Remarques critiques de M. de La Mottraye et les réponses de M. de Voltaire.* Tome premier [-second], À Amsterdam, aux dépens de la compagnie, 1733. Les « Remarques » (fin du t. II) sont précédées de: « Remarques historiques et critiques sur l'*Histoire de Charles XII, roi de Suède* » et de: « Lettre de M. de La Mottraye à M. de Voltaire, contenant des Remarques historiques et critiques sur son *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, pour servir de supplément à cet ouvrage ». Les réponses de Voltaire sont placées en notes, au bas des pages.

□ Voltaire, *Histoire de Charles XII*. □ Bespiatykh, 1991, p. 29-30, 43, 211-251 (bibliographie des ouvrages parlant de La Mottraye et publication de la traduction russe de l'extrait des *Voyages en Anglois et en François* traitant de Saint-Pétersbourg); Bespiatykh, 1987, p. 137-142; Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages, Paris IV (base de données); Kämmerer, p. 129; Michaud, t. XXX, p. 294-296; Minzloff, p. 179-180. □ Voir aussi: Florion.

☞ Aubry de Massé, Pierre-Nicolas

Né à Paris, paroisse Saint-Médard, il épousa le 28 août 1762 à Sainte-Catherine-d'Alexandrie de Saint-Pétersbourg et par contrat chez Johan Perquin, notaire à Saint-Pétersbourg, légalisé au consulat le 5/16 septembre 1762, Fantine Zanuzzi, Italienne native de Padoue, fille de Jean-Baptiste Zanuzzi et de Jeanne Fattoretti.

Il aurait été substitué du procureur général du parlement de Rouen avant de venir en Russie, après maintes péripéties.

□ MAE Nantes, consulat, Saint-Pétersbourg; TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 27, 28.8.1762. □ Veuclin, 1894-I, p. 172.

☞ Audé de Sion, Charles

En Russie: Karl Iossifovitch.

D'une famille noble de Savoie, francophone.

Né le 1^{er} août 1753 en Savoie. Marié avec Carolina-Sofia von Zibert (?) (* 5.12.1771, † 12.12.1830), il en eut:

– Charles (ou Karl Karlovitch) Audé de Sion (* 1791, † 5.5.1858), marié avec Louise-Henriette-Wilhelmine Wettel (?), née vers 1799; issu du Corps des pages, il participa à la guerre contre Napoléon, notamment à la bataille de la Moskova et à la campagne à l'étranger, jusqu'à la prise de Paris; en 1829, il passa au service civil avec le rang de conseiller de collège; il servit au ministère des Finances, puis dans différentes commissions; en 1835, il fut promu au rang de conseiller d'État; il était en fin de carrière vice-gouverneur de la région de Saratov; écrivain et traducteur; franc-maçon, il était inscrit à la loge des *Amis réunis* dont son père était le maître en chaire, mais il ne la fréquenta presque pas;

– Alexandre Audé de Sion († 28.5.1857), conseiller d'État. Charles Audé de Sion mourut le 5 janvier 1837, enterré dans le cimetière luthérien Volkovskoïé à Saint-Pétersbourg.

Gouverneur et militaire. Au service de la Prusse jusqu'en 1791, il fut invité par Alexandre Vassilievitch Souvorov (1730-1800, prince et comte, généralissime, célèbre homme de guerre) comme précepteur de son fils unique Arkadi (futur général, mort en 1811). Audé de Sion arriva en Russie venant de Suisse. Il prit la nationalité russe, fut admis au service militaire avec le rang de capitaine. À partir de 1799 il fut enseignant de fortifications au 1^{er} Corps des cadets nobles de l'armée de terre. En 1802, il fut nommé inspecteur (au rang de major) des classes du Corps des pages dont le directeur était un GOGUEL. En 1810, il fut promu lieutenant-colonel, en 1811 colonel, en 1827 général-major et démissionna du poste d'inspecteur. Il fut critiqué tant par les pages eux-mêmes que par les historiens du Corps des pages pour son manque d'initiative et son « oisiveté »: il se serait limité à soumettre au directeur des listes « des négligents et des diligents », toujours rédigées en français; il aimait le bon vin et la bonne chère et se dépêchait de partir aux séances de sa loge maçonnique.

Franc-maçon célèbre, il était membre honoraire de plusieurs loges maçonniques à Saint-Pétersbourg, membre-fondateur (en 1802) et maître en chaire de la loge *Les Amis réunis* en 1816-1821. Cette dernière était alors l'une des loges les plus importantes de Saint-Pétersbourg, rassemblant plus de cinq cents membres dont beaucoup de Russes, y compris la grande noblesse pétersbourgeoise, et plusieurs Français. Membre ou visiteur de plusieurs loges étrangères.

La famille Audé de Sion possédait 73 serfs dans le gouvernement de Pskov; son titre de noblesse fut confirmé en Russie. Il correspondit avec DALMAS, éditeur d'une revue musicale.

□ RGIA, fonds 1343. □ *RBS*, vol. Obezianinov-Otchkine, p. 109-111 (voir pour la bibliographie); Serkov, p. 603 (voir pour d'autres sources), 1091-1099.

☞ Audibert, Mlle

Probablement l'actrice qui jouait à Cassel, en 1780-1785. Le 17 avril 1788 elle rentra dans la troupe française de Saint-Pétersbourg, avec 2000 roubles de gages et une indemnité de voyage de 600 roubles. Elle fut sans doute congédiée à l'expiration de son contrat, en 1791.

□ Mooser, 1954, p. 153.

FAMILLE AUFRÊNE OU AUFRESNE

☞ Aufrêne, Jean, de son vrai nom Rival

Variante: Aufresne.

Né à Genève en 1728. Mort à Saint-Pétersbourg le 4 juillet 1804. Marié, père de:

– Juliane Aufrêne, comédienne.

☞ **Bernard de Charles, chevalier d'Arbigny, François**

Né à Langres, fils de Pierre-Guillaume-Philippe Bernard de Charles d'Arbigny, seigneur du dit lieu, et de dame Marie-Anne Bocquin, il épousa le 30 septembre 1795 à l'église catholique Sainte-Catherine-d'Alexandrie de Saint-Petersbourg Élisabeth Stahn (* Dietz, principauté de Nassau), fille de Henry Stahn († avant 1795) et de Catherine Stuzin (témoins : Antoine Stahn, oncle de la mariée, Hubert-Gérard Aubry, Pierre-Denis Dregel et André-B. RAVEL, professeur de mathématiques).

Gentilhomme, capitaine au service du roi de France, émigré en Russie.

□ TsGIA Saint-Petersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, 30.9.1795.

☞ **Bernardin de Saint-Pierre, Jacques-Bernardin-Henri**

Bernardin de Saint-Pierre et son père prétendaient descendre d'Eustache de Saint-Pierre, l'un des bourgeois de Calais. Malgré leurs efforts soutenus, ils ne parvinrent pas à établir cette filiation, la famille Saint-Pierre étant en réalité une famille roturière originaire de Vitrai-sous-L'Aigle, dans l'Orne.

Jacques-Bernardin-Henri Saint-Pierre, dit Henri Bernardin de Saint-Pierre, naquit au Havre le 18 janvier 1737 et fut baptisé le 19, paroisse Notre-Dame (parrain : Pierre-Henry Sanalette, receveur de la Romaine; marraine : Magdelaine-Bernardine-Françoise Bayard). Il était le fils de Nicolas de Saint-Pierre (* Vitrai-sous-L'Aigle, Orne, vers 1691, † Le Havre, Notre-Dame, 11.12.1765), directeur des carrosses et messageries du Havre, et de Catherine Godebout (1704-1757), mariés à Dieppe, en l'église Saint-Rémy, le 31 août 1734 [Nicolas de Saint-Pierre se remaria en 1758 avec Marie Charbost (1721-1794), elle-même remariée en 1770 avec Nicolas Le Cousturier de La Motte-Freneuse]; et le petit-fils au maternel de Jacques Godebout (1668-1737), brasseur à Dieppe, et de Catherine Mongnot (vers 1670-1721).

Il épousa à Essonnes (actuel Corbeil), en 1793, Félicité Dido (1773-1799), dont il eut :

– Virginie Bernardin de Saint-Pierre (1794-1842), mariée (1) à Essonnes, en 1819, à N. Lacapele, et (2) en 1822 au colonel Marius Gazan († 1847);

– Paul Bernardin de Saint-Pierre (1798-1856), sans postérité. Il se remaria à Paris en 1800 à Désirée Lafitte de Pelleport (1780-1847), remariée vers 1815 à Aimé Martin (1786-1847). Bernardin de Saint-Pierre mourut à Éragny-sur-Oise le 21 janvier 1814.

Écrivain, voyageur, aventurier. Il fit un premier voyage, vers l'âge de douze ans, à bord du navire marchand de l'un de ses oncles maternels, David Godebout, qui l'emmena à la Martinique. À son retour en France, il reprit ses études chez les jésuites de Caen, puis au collège de Rouen et enfin à l'École

des ponts et chaussées où il obtint un brevet d'ingénieur. Il perdit son premier emploi à Düsseldorf en 1760 pour insubordination et susceptibilité. Il commença alors une série de voyages qui l'amènèrent à Malte, en Hollande où il rencontra le journaliste français Mustel qui lui offrit de l'attacher à sa *Gazette*, et enfin en Russie en septembre 1762 où il arriva sans argent.

Bernardin de Saint-Pierre forma le projet de constituer en Russie une « République d'Européens » qui se gouverneraient par leurs propres lois, grâce à leurs officiers; il soumit ce *Projet d'une Compagnie pour la Découverte d'un passage aux Indes par la Russie, Œuvres posthumes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Lefèvre, 1833). Probablement en 1763 il transmit son projet par Grigori Orlov. Il prévoyait la fondation près de la mer d'Aral d'une colonie armée des Français. La colonie pourrait ainsi assurer la tranquillité de la frontière et devenir l'entrepôt du commerce des Indes. Bernardin de Saint-Pierre proposait d'engager à cet effet trois cents aventuriers français ou étrangers. Il ne demandait à Catherine II qu'un prêt considérable et plusieurs privilèges, à savoir la permission de créer une république autonome qui contrôlerait le commerce terrestre avec l'Inde. Mais le projet de Bernardin de Saint-Pierre était trop indépendant du pouvoir russe pour que l'impératrice le soutînt. D'ailleurs, dans une lettre du 20 octobre 1778 à Pierre-Michel Hennin, commis au département des Affaires étrangères, Bernardin de Saint-Pierre revint sur ses jeunes années en Russie et écrivit : « Mon projet fût goûté, des négociants russes et anglais me promirent de m'en faire trouver les fonds, mais comme j'insistais à ce que la colonie ne fût formée que d'étrangers, par expérience du gouvernement russe et par le désir d'y rassembler des Français, le comte Orlov [Grigori Grigorievitch Orlov, favori de l'impératrice, à la tête de la Chancellerie de tutelle des étrangers] me dit que cette circonstance contraire à leurs lois était un obstacle insurmontable ».

À Saint-Petersbourg Bernardin de Saint-Pierre vécut à l'hôtel de Mlle LE MAIGNEN, sœur du marchand moscovite de ce nom. Il fut présenté au maréchal de Münnich qui le protégea, et il se lia avec le Genevois Louis DUVAL, joaillier; enfin il emprunta de l'argent, notamment au prince Vladimir Sergueïevitch Dolgorouki (1717-1803), ambassadeur russe en Prusse (qui ne fut remboursé qu'en 1786). Au début de 1763, Bernardin de Saint-Pierre passa à Moscou en compagnie du général Sievers. LE MAIGNEN étant absent de Moscou, il fut aidé par l'officier Borozdine, neveu du grand-maître de l'artillerie GUILLEMOT DE VILLEBOIS, à qui il fut présenté. Il fut aussi présenté au général ingénieur Daniel du BOSQUET et bientôt attaché à son service. Ce fut grâce à Villebois qu'il obtint les galons d'officier du génie. Münnich lui écrivait : « Les chagrins, dont par Votre lettre Vous me paraissez dévoré, m'affligent sensiblement; j'avais espéré que, vu Vos talents et Votre mérite personnel, vous auriez trouvé un sort et un emploi à votre satisfaction. J'augure cependant que puisque Son Excellence Monsieur le Grand Maître Vous a offert une place d'aide de Camp du Génie, que c'est une preuve de son

estime pour Vous et du dessein où il est de Vous attacher à Sa Personne; ainsi ne Vous desespérés point, renfermez Vos peines secrettes et surtout, ne faites paroître aucun mecontentement, puisque Son Excellence Monsieur de Villebois paroît avoir de bonnes intentions pour Vous». Selon une légende tenace, Villebois voulait utiliser Bernardin de Saint-Pierre comme sa créature pour détourner Catherine II de Grigori Orlov, son favori. Bernardin de Saint-Pierre fit un voyage de quatre mois en Finlande avec Bosquet chargé d'établir un système de défense, il donna des remarques purement techniques sur ce voyage dans ses *Observations sur la Finlande*. De retour à Saint-Petersbourg, il reçut ses appointements qui se montaient à 1500 roubles et paya une partie de ses dettes. Comme Villebois avait été forcé de démissionner en laissant sa place à Grigori Orlov, Bernardin de Saint-Pierre décida de se retirer du service russe. Il reçut le grade de capitaine en obtenant sa démission. Il refusa par ailleurs la main de la nièce de Villebois, Mlle de Latour. Sur les conseils du baron de Breteuil, ambassadeur de France (LE TONNELIER, BARON DE BRETEUIL), qui lui disait de quitter le service de la Russie pour celui de la Pologne, il partit de Saint-Petersbourg en mai 1764.

Il rentra en France en 1765, après un passage par la Pologne et l'Allemagne. En Pologne, il offrit ses services à Radziwill et était prêt à se charger de missions secrètes pour la France. Sa rancune envers la cour russe y fut pour quelque chose: «Je m'acheminai seul vers la Pologne, enchanté d'y trouver des citoyens qui combattaient pour leur liberté contre les Russes à qui je voulais faire regretter ma perte». Capturé, il craignit d'être envoyé en Sibérie, passa en Allemagne, puis gagna Paris, partit pour l'Île de France (actuelle île Maurice, 1769-1771) et s'arrogea à son retour le titre de «capitaine au service de l'impératrice de Russie».

Il correspondit encore longtemps avec DUVAL (ses lettres à Duval sont publiées dans Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VI; les lettres de Duval à Bernardin de Saint-Pierre dans Aimé Martin, *Mémoire sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, 1826). Il commença alors sa carrière littéraire en publiant successivement le *Voyage à l'île de France* (1773), les *Études de la nature* (à partir de 1784) et surtout *Paul et Virginie* (1787). Il envoya un exemplaire du *Voyage à l'île de France* à Duval et un autre à Catherine II, en l'accompagnant d'une lettre où il disait avoir contribué à la renommée de Catherine II en Europe, s'excusait de ne pas pouvoir servir la Sémiramis du Nord, louait et encourageait les réformes de l'impératrice (Stroev, 1994). L'écrivain ne reçut aucune réponse. Il réitéra ses tentatives, en s'adressant au prince Dolgorouki, sa vieille connaissance, mais en vain. Il sollicita plus tard l'impératrice Marie Fiodorovna de soutenir une édition luxueuse de *Paul et Virginie*. La famille impériale acheta douze exemplaires de cette édition.

Louis XVI le nomma intendant du jardin du Roi, en juillet 1792, et il devint membre du nouvel Institut en 1795. Le reste de sa vie fut une succession d'honneurs et de distinctions. À sa mort, sa veuve s'adressa à Alexandre I^{er} pour solliciter de

l'aide. Celle-ci lui fut accordée (10 000 francs) grâce à l'intercession de F.-C. LAHARPE.

Les *Œuvres complètes* de Bernardin de Saint-Pierre, publiées à Paris par Méquignon et Marvis, contiennent ses *Observations sur la Russie*, un mémoire d'une cinquantaine de pages sur les «affaires du Nord» écrit à la demande du département des Affaires étrangères dans l'espoir d'obtenir un poste dans les troupes des colonies. Il y fut élogieux pour Catherine II mais critique pour le peuple russe, Saint-Petersbourg et son architecture dont il donna des descriptions banales, sans y apporter d'anecdotes personnelles.

- TsGIA Saint-Petersbourg, fonds 93 (collection de P. L. Dachkov), inv. 3, n° 865 (lettre de V. S. Münnich à Bernardin de Saint-Pierre du 20 mars 1763, communiquée par A. Achirmetova).
- Bernardin de Saint-Pierre, *Correspondance; Observations; Bernardin de Saint-Pierre*, 1833; *SPbV*, 1764, n° 35, 36, 38. □ Barine; Bignot; Grève, p. 1234-1235; Kobeko, 1881, 1884; Lortholary, p. 174-179, 358-359 (bibliographie commentée); Martin, 1820; Martin, 1826-I; Martin, 1826-II; Maury; Michaud, t. IV, p. 51-67; Souriau; Stroev, 1994; Stroev, 1998, p. 253-263. ▷ Informations d'Alexandre Stroev, Sylvie Barot et Julie Ollivier.

☞ Bernard-Santorin, Simon

Originaire de Lorraine.

Précepteur. Il passa un examen à l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg et reçut le 16 juillet 1757 une attestation l'autorisant à enseigner le français, le latin, l'allemand, l'histoire et la géographie. Il devint l'adjoint du maître de pension François SAUCEROTTE et fut cité le 31 octobre 1757 dans les *Sanktpéterbourgskié Védomosti*.

- SPbF ARAN, fonds 3, inv. 9, dos. 80. □ *SPbV*, 31.10.1757.
- Stolpianski, 1912, p. 6-8. ▷ Informations de Dmitri et Irina Gouzévitch.

☞ Berneval

Capitaine de la galiote française de 200 tonneaux *La Ville de Saint-Petersbourg*, du Havre, il fit un premier voyage en Russie en 1763, à l'adresse d'un comptoir anglais. En 1765, il revint à Saint-Petersbourg et voulut introduire des marchandises en contrebande: il fut condamné à trois mille roubles d'amende et le préjudice fait au commerce français fut considérable.

- ANF, AE B¹ 987, f. 250, Rossignol, Moscou, 12.8.1767.

☞ Berteli, Claude-Étienne

Marchand, «hôte étranger» de la 1^{re} guilde de Saint-Petersbourg en 1786.

- TsGIA Saint-Petersbourg, fonds 781, inv. 2, dos. 1354.

☞ Berteuil, Claude-Étienne

En Russie: Claudi-Stefan.

Né vers 1746, marié à la Française Marie-Sophie N., il en eut:

☞ Chantreux

Variante: Chantret.

Mariée.

Gouvernante au collège de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg du 24 février au 10 novembre 1769 avec 350 roubles de gages par an, son contrat fut renouvelé en 1770. Le 4 janvier 1770 le concierge de l'Académie rapporta qu'à 11 heures du matin, Mme Chantreux reçut la visite d'un prince français, un certain prince de Soungourt (?).

□ RGIA, fonds 789, inv. 1, partie 1, dos. 550, 1767-1773, f. 8-10.

☞ Chapelle de Jumilhac

D'une famille de maîtres de forges en Périgord, anoblie par lettres patentes de décembre 1597

Armes: *D'azur à une chapelle d'or.*

Sans doute Antoine-Pierre-Joseph Chapelle, marquis de Jumilhac, né à Paris le 31 août 1764, fils de Pierre-Marie Chapelle, marquis de Jumilhac (* Paris 1.1.1735, † Paris 1.1798), lieutenant général (1784), et de Françoise-Catherine Pourcheresse d'Estrabonne († Paris 4.1.1815), mariés le 8 septembre 1763; le petit-fils de Pierre-Joseph Chapelle, marquis de Jumilhac (* Paris 6.5.1692, † Paris 9.3.1783), lieutenant général des armées du roi et lieutenant de roi en Guyenne, et de Françoise-Armande de Menou de Charnizay († 9.8.1777), mariés le 21 mai 1731, d'une part; de Jean-Jacques Pourcheresse, marquis d'Estrabonne, et de Paschale-Antoinette-Émilie Petit de Marivats, d'autre part.

Il épousa vers 1803 Simplicie-Gabrielle-Armande Vignerot du Plessis de Richelieu († Rome 20.3.1840), fille de Louis-Antoine-Sophie du Plessis, duc de Richelieu et de Fronsac, pair de France, et de Marie-Antoinette de Galiffet, sa seconde femme. Ils eurent deux fils:

- Armand-François-Odet Chapelle, duc de Richelieu, marquis de Jumilhac (1804-1879), sans alliance ni postérité;
- Armand-Henri-Marie-Marcel Chapelle, duc de Richelieu, marquis de Jumilhac (1808-1862), marié à Claire-Hélène-Marie-Auguste du Pouget de Nadaillac, dont descendance. Il mourut le 19 février 1826 à Lille.

Voyageur. L'ambassadeur de France comte de SÉGUR, en poste en Russie de 1785 à 1789, écrivit dans ses *Mémoires* avoir présenté ce Français à la cour de Saint-Pétersbourg et il nota même que le prince Grigori Alexandrovitch Potemkine, favori de l'impératrice, l'avait en affection.

Entré au service en 1777 dans le régiment du roi, le marquis de Jumilhac visita pendant quatre ans les principales cours européennes. Major (1788), lieutenant colonel de la garde constitutionnelle de Louis XVI (1791), il fut arrêté après le 10 août 1792, échappa au massacre des prisons et émigra en Angleterre. Il fit partie de l'expédition de Quiberon dont il publia le récit à Londres. Il reprit du service après le 18 brumaire et fit en 1812 la campagne de Russie: il fut décoré de la Légion d'honneur à Moscou. Général de brigade

(18.8.1813), lieutenant général de cavalerie (30.8.1815), il fut nommé en octobre 1815 commandant de la 16^e région militaire à Lille.

□ Ségur, t. II, p. 405. □ *Grand armorial de France*, n° 8429; Michaud, t. LXVIII, p. 336; Révérend, 1901-1906, t. II, p. 89-91. ▷ Informations de Julie Ollivier.

☞ Chaponnière

Orfèvre protestant, présent en Russie en 1717.

□ Kämmerer, p. 94.

☞ Chapoton

Né à Lyon.

Ouvrier en soie, présent en Russie en 1746.

□ ANF, Mar B7 355, état des Français, 1746.

☞ Chappe d'Auteroche, abbé Jean

D'une famille originaire d'Auvergne.

Armes: *Fascé d'or et de sable de six pièces.*

Né à Mauriac en Auvergne le 23 mars 1728, il était le sixième enfant sur huit de Jean Chappe d'Auteroche, co-seigneur d'Auteroche, bailli de Charlus, du Roc et d'Anglars, avocat et procureur d'office, et de Magdeleine de La Farge; le petit-fils de Pierre Chappe, conseiller du roi et receveur des domaines à Mauriac, bailli de Monclar, Anglars-de-Salers et Chambres (Cantal), devenu Chappe d'Auteroche par l'achat de la baronnie le 1^{er} octobre 1700 à Marthe de Charlus, d'une part, et de Pierre de La Farge, seigneur de La Pierre, major au régiment royal des carabiniers.

Il mourut à San Lucar en Californie d'une maladie contagieuse le 1^{er} août 1769.

Prêtre et astronome. Après des études au collège des jésuites de Mauriac, il passa à Louis-le-Grand et y fut orienté vers l'astronomie par son professeur de philosophie. Il passa dès lors ses nuits à observer le ciel. Mis en relation par le principal du collège avec le célèbre astronome César-François Cassini de Thury, il traduisit sur ses conseils les *Tables astronomiques* de Halley, puis partit lever des plans dans le comté de Bitche en Lorraine pour l'élaboration de la carte de France commandée par le roi. Il devint prêtre à l'Oratoire de Paris vers 1753. Il obtint une place d'adjoint astronome à l'Académie des sciences le 17 janvier 1759, après la promotion de Joseph Jérôme de Lalande.

En 1760, Chappe d'Auteroche fut choisi par l'Académie des sciences de Paris pour se rendre en Sibérie afin d'observer l'éclipse du Soleil par Vénus. Il n'était pas le seul à vouloir aller en Sibérie, mais fut finalement préféré à d'autres candidats, dont Nicolas Desmarests. L'éclipse était attendu en juin 1761 et devait permettre de préciser la distance entre la Terre et le Soleil. À cette occasion, d'autres astronomes étaient envoyés dans différents lieux, dont les Suisses PICTET et MALLET qui se rendirent sur la péninsule de Kola.

L'histoire de la nomination de Chappe d'Auteroche pour cette mission fut démêlée par Michel Mervaud. Augustin Nathanael Grischow, professeur d'astronomie à Saint-Petersbourg, fut pressenti par l'Académie de Pétersbourg pour effectuer ces observations. Mais étant malade, il déclina cette proposition. L'astronome adjoint, Stepan Iakovlevitch Roumovski, fut alors proposé. Parallèlement, des négociations furent engagées par l'intermédiaire du membre étranger de l'Académie, l'abbé Nicolas-Louis de La Caille, et du marquis de MONTALEMBERT, alors attaché à l'état-major russe et membre de l'Académie de Pétersbourg, pour inviter des astronomes parisiens. Les Russes hésitaient encore quand ils apprirent que l'abbé Chappe avait déjà été dépêché à Saint-Petersbourg. Le président de l'Académie, le comte Kirill Razoumovski, et l'académicien Mikhaïl Lomonossov, s'opposaient à la venue de Chappe et souhaitaient que des savants russes fussent chargés de cette mission (Roumovski, Popov ou Krassilnikov). Lomonossov craignait aussi que ce savant français ne fit publier après son départ un quelconque « journal honteux », allusion au *Voyage en Sibérie* publié par l'académicien Gmelin (lettre de Lomonossov adressée à Gerhard Friedrich Müller).

Il était souhaitable d'envoyer Chappe au Kamtchatka, mais les difficultés de la route lui firent préférer Tobolsk, facile à atteindre en hiver, comme le montrait l'exemple de DELISLE DE LA CROYÈRE, en 1740.

Deux académiciens français, Antheaulme et Clairaut, chargèrent l'abbé de leurs ouvrages, destinés à leurs collègues de Saint-Petersbourg. Parti de Paris fin novembre 1760, en compagnie de FAVIER, nouveau secrétaire de l'ambassade de France à la cour de Russie, Chappe passa par Ulm, suivit le Danube jusqu'à Vienne, puis, passant par Varsovie et Riga, il parvint à Saint-Petersbourg en février 1761.

À l'arrivée, il fut gratifié de 1 000 roubles. Il y fit connaissance de RULHIÈRE. Il assista à deux séances de l'Académie de Pétersbourg. Les difficultés liées au départ ne furent levées que grâce à l'intervention du baron de Breteuil (LE TONNELIER, BARON DE BRETEUIL) et du chancelier Mikhaïl Vorontsov. Chappe partit peu avant le dégel, le 10 mars 1761, alors que le rescrit impérial avait déjà été signé le 9/20 février.

Sa route passa par Moscou, Nijni-Novgorod, Viatka, Solikamsk, Tioumen, avant d'arriver enfin à Tobolsk, sa destination finale, le 10 avril 1761, après maintes péripéties. En un mois, Chappe et ses guides avaient parcouru près de 3 000 kilomètres en traîneau. Il avait côtoyé le peuple russe, partagé avec une certaine répugnance sa table et son isba, cru étouffer en essayant les bains, rencontré des Tatares et des Votiaqs, et surtout il avait beaucoup observé et noté. À Tobolsk, son premier soin fut de construire un observatoire, d'où il prétendit avoir pu suivre l'éclipse malgré un temps partiellement couvert, et des mesures très approximatives. Après avoir passé l'été sur place, il repartit le 28 août ; il changea d'itinéraire pour le retour et passa par Tioumen, Ekaterinbourg, Oufa, Kazan, Nijni-Novgorod, et finalement Moscou et Saint-Petersbourg, où il séjourna sept mois. Il

lut à l'Académie de Pétersbourg son mémoire dans lequel il saluait l'avènement de Pierre III sans oublier Catherine. Ce texte fut imprimé :

– *Mémoire du passage de Venus sur le Soleil; contenant aussi quelques autres observations sur l'astronomie, et la déclinaison de la boussole, faites à Tobolsk en Sibérie l'année 1761, lû à l'Académie impériale de St. Petersbourg le 8 janvier 1762. Par mr. l'abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie royale des sciences de Paris, St. Pétersbourg, de l'imprimerie de l'Académie impériale des sciences, [1762], 22 p.; 1 f. ill., in-4° (sur la publication de ce mémoire, voir M. Mervaud, 2004, p. 19).*

Chappe fut élu membre d'honneur de l'Académie pétersbourgeoise avant de quitter Saint-Petersbourg au printemps et de regagner la France en août 1762. Il garda des contacts avec l'Académie de Saint-Petersbourg : Müller lui envoya un mémoire sur la colle de poisson qui fut lu à l'Académie des sciences de Paris et imprimé. L'année suivante, Chappe publia un « Extrait du voyage fait en Sibérie pour l'observation de Vénus sur le disque du soleil, faite à Tobolsk le 6 juin 1761 », *Mémoires de l'Académie royale des sciences, 1761*, Paris, 1763, p. 337-353. De cette mission il rapporta des portions de dents qu'il croyait être des dents de mammouth et qui étaient des défenses d'éléphants. La découverte suscita une longue discussion car on n'imaginait pas que les éléphants eussent pu vivre dans ces contrées froides. Son activité à l'observatoire de Paris fut fructueuse auprès de Cassini de Thury. À la mort de La Caille en 1762, Chappe prit sa place. Dans un style très vivant et direct, Chappe d'Auteroche raconte en détail son expédition dans le *Voyage en Sibérie fait par ordre du Roi en 1761* paru à Paris en 1768 (chez Debure père en 2 vol. et un vol. d'atlas ; une autre édition : Amsterdam, chez M.-M. Rey, 1769-1770 ; traduction anglaise, 1770, etc.). L'ouvrage compte six parties, mais seule la première partie décrit la société russe. « Le Voyage en Sibérie est composé de deux tomes, écrit Hélène Carrère d'Encausse, divisés en six parties dont la première est la relation de l'expédition de l'abbé d'Auteroche dans l'année 1761 ; la seconde partie est consacrée à la géographie pure ; la troisième, à l'histoire naturelle ; la quatrième, à un état comparatif d'observations minéralogiques relevées en France, en Allemagne et en Russie ; la cinquième, aux observations astronomiques ; la sixième traite de l'électricité naturelle » (Carrère d'Encausse, 2003, p. 65), le tout dans un format in-4°, magnifiquement relié, agrémenté des gravures de LE PRINCE, J.-B. Tilliard, J.-B. Duclos, A.J. Martinet, Caresme de Fécamp, Baquoy, etc. Chappe employa plusieurs sources sur la Russie, des récits des étrangers et des ouvrages de Voltaire et de Montesquieu. Les récits de ses prédécesseurs semblent être la raison de contradictions qui apparaissent entre ses sources livresques et ses observations personnelles, comme dans la description des repas russes : après avoir affirmé qu'ils se passaient en morne silence, Chappe décrit le bruit insupportable à table. Chappe était aussi influencé par ces hésitations éternelles des étrangers entre l'exagération de la puissance de la Russie et la minimisation de ses forces et même de ses





«Vue des bords de la Neva en remontant la riviere entre l'Amirauté et les batimens de l'Academie des sciences» (feuille de gauche, au fond, la forteresse Pierre-et-Paul).

D

☞ Dacq, Nicolas

Horloger passé en Russie en 1717 à la suite de Pierre I^{er}.

□ Veulin, 1894-I, p. 63.

☞ Dagon de la Contrie, François

Lieutenant de hussards au corps de Condé, présent en 1798 à Loutsk, en Ukraine, membre du tribunal extraordinaire institué pour juger l'affaire ANDRÉS.

□ RGADA, fonds 7, inv. 2, dos. 3218.

☞ Dailly, Jean-François

Peintre. Les recherches menées à Moscou au début de l'année 1777 par Pierre MARTIN, vice-consul de France, et à Saint-Pétersbourg par le marquis de Juigné (LE CLERC, MARQUIS DE JUIGNÉ), ambassadeur de France, furent infructueuses.

□ MAE, CP Russie, vol. 100, f. 4, 43.

☞ Daimières, dit Darcis, Pierre-François

Né à Paris, fils de Pierre Daimières († avant 1797), Suisse du canton de Fribourg, et de Marie-Anne Ouin (*Coutances, † avant 1797), veuf de Marie Lambertine de Meulan, il épousa le 3 juillet 1797 à l'église catholique Sainte-Catherine-d'Alexandrie de Saint-Pétersbourg Geneviève-Louise Majour (*Paris), fille de Jean-Baptiste Majour (*Brive-la-Gaillarde) et de Jeanne Perinet; témoins: François BROCHARD (*Amboise en Touraine); Pierre-Nicolas BOURDAIS (*Paris).

Acteur de la cour, témoin au mariage BOURDAIS / BROCHARD et au mariage BROCHARD / Cesari le 31 décembre 1792 à Sainte-Catherine-d'Alexandrie de Saint-Pétersbourg. Il résidait à Saint-Pétersbourg quand il prêta le serment de 1793*.

□ TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, 31.12.1792, 3.7.1797. □ *SPbZ*, 1793, n° 45.

☞ Daine, Étienne

Né en Touraine en 1740, marié à Catherine Steinpress

(* 1750), fille de Friedrich Steinpress, du Wurtemberg (* 1696). Il était père de deux enfants en 1777.

Colon, «laboureur», il arriva le 16 mai 1766 dans l'unique colonie française sur la Volga Franzosen-Rossochi dans la région de Saratov. Il reçut pour son installation 270 roubles de la part de la chancellerie du voïvode de Saratov. Il fut sans doute reconnu inapte à cultiver la terre dès 1774 (il fut cité le 29 avril 1774 dans les *Sanktpéterbourgskié Védomosti*) et reçut la permission de quitter la colonie. Il se rendit à Moscou, comme la plupart des colons français, où il demeurait avec sa famille en janvier 1777. On le retrouve en 1794 à Saratov où il prêta le serment de 1793*.

□ ANF, AE B^I 480, CC Dantzig, f. 213-223. □ Pleve, p. 449, n° 38, 39; *SPbV*, 29.4.1774; *SPbZ*, 11.12.1795, n° 99; *Verzeichniss der in Gouvernement von Saratow befindlichen Franzosen*.

☞ Dainville

Professeur de français dès la fin des années 1750 au *Gymnase* (école) de Kazan dépendant de l'université de Moscou. Il se trouvait en 1760 à Saint-Pétersbourg et annonça son départ en indiquant son adresse: près de la cour Liteïny, dans la maison du capitaine de la garde, le prince Golitsyne. Il fut arrêté à Moscou en 1763 «pour cause de son domestique russe». Il fut «libéré et a reçu des excuses du feld-maréchal Soltykoff vice-roi de Moscou», selon le document du vice-consulat de France à Moscou. Probablement le même individu que le suivant.

□ MAE Nantes, vice-consulat Moscou, 1, p. 158-161. □ *Dokoumenty i materialy*, t. I, p. 41, 306; *SPbV*, 25.4.1760. □ Rjéoutski, Somov, 2001.

☞ Dainville, Charles

Acteur. Sans doute engagé au service de la Russie à Paris en 1767, il annonça son départ de Saint-Pétersbourg en avril et juillet 1773.

□ Mooser, 1954, p. 67, 69.

☞ Dainville, Charlotte

Sans doute épouse ou fille du précédent. Elle mourut à Saint-

Pétersbourg et en juillet 1760 il fut annoncé que ses créanciers et débiteurs pouvaient se présenter chez LA CROIX, marchand de Saint-Pétersbourg, les Russes dans les deux mois et les étrangers dans les quatre mois qui suivaient sa mort.

□ *SPbV*, 21.7.1760.

☞ Dalman, Alexandre

Marié, sa veuve était vivante en 1760. Père ou frère de Laurent Dalman, vivant en 1758 à Saint-Pétersbourg, apprenti orfèvre. Sans doute parent de Jean Dalman. Mort à Saint-Pétersbourg au début de l'année 1758.

Marchand français de Saint-Pétersbourg, souvent cité entre 1756 et 1760 dans les *Sanktpéterbourgskié Védomosti*. Sa veuve vendait dans sa cave, située au coin de la rue Bolchaïa Millionnaïa et du canal Zimni, en face du palais d'Hiver ancien, toutes sortes de tabacs, à savoir du tabac de Hollande roulé, du tabac d'Angleterre ordinaire et à fumer, le tout en gros et en détail.

Sa maison en pierre sise dans la rue Millionnaïa, en face du corps de la compagnie impériale et de l'ancien palais d'Hiver, fut mise en vente après son décès pour 8100 roubles. Aucun acheteur ne se présenta en 1758.

□ *SPbV*, 16.1.1756, 10.1.1757, 17.3.1758, 29.5.1758, 18.9.1758, 16.10.1758, 1.12.1758, 16.4.1759, 7.3.1760, 18.3.1760, 10.11.1760.

☞ Dalmas, Honoré-Joseph

Variante : Delmas.

Mort en 1829.

Acteur recruté à Paris, probablement en 1798. Ténor, il jouait les rôles de « pères nobles ».

En 1802, certainement encouragé par le succès des éditeurs de partitions musicales (Breitkopf, Weitbrecht, Ditmar, etc.), il se lança lui-même dans l'édition. Il faisait paraître des romances de Saint-Léon, des rondos à la russe, pour le piano de Lodi (dédiés à Maria Antonovna Narychkina, favorite d'Alexandre I^{er}), les romances de Boieldieu, etc. Le succès de l'entreprise le poussa à fonder une revue musicale hebdomadaire intitulée *Le Troubadour du Nord, journal de chant avec accompagnement de piano-forte, dédié à Sa Majesté Impériale Élisabeth Alexiévna, Impératrice de toutes les Russies*. Dalmas fut soutenu par F. A. Boieldieu qui était alors à la tête de l'opéra français de Saint-Pétersbourg.

Le premier numéro parut le 1^{er} janvier 1804. La page de titre fut dessinée par THOMAS DE THOMON. La revue connut un succès croissant et fut éditée jusqu'en 1809 (la Bibliothèque nationale de Russie possède toutes les livraisons des trois premières années, 21 pour 1807, 9 pour 1808, 2 pour 1809). La revue est, de ce fait, un document exceptionnel pour la connaissance de l'histoire de la musique, du théâtre musical et de la mode musicale dans la Russie de cette époque. Lors de la seule première année, des extraits de trente-six opé-

ras de vingt compositeurs différents furent publiés dans *Le Troubadour du Nord*. La revue publiait aussi de la musique « dans l'opéra », sorte de morceaux intercalés, etc. Si un opéra avait du succès, Dalmas en publiait plusieurs morceaux : en 1804, d'après *Le Troubadour du Nord*, étaient populaires *Michel-Ange* de N. Isouard et *Léon, ou Château de Monténéro* de N.-M. Dalayrac. Dalmas éditait aussi des partitions, toujours avec cette mention : « publié chez Dalmas, éditeur du *Troubadour du Nord* ».

Pendant les guerres napoléoniennes Dalmas édita plusieurs chansons patriotiques de compositeurs russes et étrangers. Parmi elles, des couplets écrits par Derjavine en l'honneur d'Alexandre I^{er} sur la musique d'Antonolini ou une pièce allégorique, *Le Siège de Paris, suivi de l'entrée des troupes alliées et du retour de madame la duchesse d'Angouleme en France*. Dalmas édita une grande partie des œuvres de Field, compositeur irlandais, pendant le séjour de celui-ci en Russie. Son projet le plus ambitieux fut sans doute l'édition de partitions pour un orchestre militaire, *Les Marches militaires des gardes impériales russes*, en deux volumes, le premier contenant des marches « pas ordinaire », le deuxième, « pas accéléré ». La musique était arrangée par le maître de la chapelle de l'armée russe A. Doerfeld. Suivit une *Table thématique des marches militaires des gardes impériales russes*, sans doute la première édition de ce genre en Russie (un seul exemplaire connu, Institut pour l'histoire des arts de Russie [RIII], Saint-Pétersbourg).

Un catalogue de ses éditions comportant plus de 1500 titres vit le jour en 1815 : *Catalogue général de la musique que l'on trouve à St.-Pétersbourg chez Dalmas, éditeur du Troubadour du Nord, journal de musique, Grande Millonne, maison Döring, n° 43*. Dalmas fit notamment paraître dans une édition luxueuse la musique de O. K. Kozlovski (Kozlowsky) pour la tragédie de V. A. Ozerov *Fingal* avec le texte de la tragédie publié en russe, avec la traduction française faite par Dalmas lui-même, le tout accompagné des gravures de A. Oukhtomski d'après les dessins de I. Ivanov (*Fingal, tragédie en trois actes, traduite du russe en vers français*, par H^{re} J^h Dalmas). Le titre complet de la partition : *Partition complète des chœurs, ballets et combats de la tragédie de Fingal ; composée par Mr Kozlowsky*.

Par la suite il traduisit d'autres œuvres, dont une des premières traductions en français des vers de Pouchkine : *Le Schal noir. Complainte moldave. Paroles russes de Mr Pouschkine imitées en français par H.I.D. Mises en musique avec accompagnement de piano-forte par Mr Verstowski*, paru en 1825. Dalmas revint plusieurs fois à l'édition des revues musicales : en 1811, parut le *Journal de musique italienne, dédiée à S.A.I. madame la grand duchesse Catherine-Paulovna* ; en 1811-1812, le *Journal de romances choisies [...] dédié à madame la princesse Volkonsky, née princesse Beloselsky* ; en 1815, le *Journal de musique italienne, composée par M. Paliani* ; en 1822, le *Nouveau journal de musique italienne, composé des plus beaux airs, duos, cavatines et rondeaux des auteurs modernes les plus célèbres, dédié aux dames* ; la dernière en date fut *La Muse cosmopolite*, dédiée à l'impératrice Alexandra Fiodorovna.

Slaviana près de Pavlovsk), fille majeure de Blaise Senestat et de Jeanne Garigout; d'un précédent mariage, il avait eu :

– Marie-Magdeleine-Geneviève Dictus-Chevalier (*Vienne 1776), mariée le 3 novembre 1797 à Sainte-Catherine-d'Alexandrie de Saint-Pétersbourg à Jean-Georges-Alexandre DUTERTRE (* Paris), bijoutier à Saint-Pétersbourg, fils de Jean-Philippe Dutertre († avant 1797), bourgeois de Paris, et de Marie-Constance Dupuis; témoins: Jacob-David DUVAL, joaillier, François AMEY, graveur et doreur, Thomas Maschmeyer, Jean-Guillaume LEBERT, marchand, Louis du Puget (sans doute LA RIVIÈRE DU PUGET, bibliothécaire à la cour), Jean-François LOUBIER, bijoutier et doreur.

Maître d'hôtel de l'impératrice Catherine II. Il fut témoin au mariage LADENT / DAVID le 15 mars 1792 à Sainte-Catherine-d'Alexandrie de Saint-Pétersbourg.

□ MAE Nantes, pap. Lesseps, reg. E, 1782-1785, f. 308; TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, 15.3.1792, 23.5.1792, 3.11.1797.

☞ Diderot, Denis

Né à Langres le 5 octobre 1713, il était le fils de Didier Diderot (* 14.9.1685, † 4.6.1759), maître coutelier à Langres, et d'Angélique Vignerot (1677-1748), fille d'un marchand tanneur. Il épousa secrètement en l'église Saint-Pierre-aux-Boeufs, dans la Cité à Paris, le 6 novembre 1743, Anne-ToINETTE Champion (1710-1796), dont il eut :

– Angélique Diderot (* et † 1744);
 – Jacques Denis Diderot (1746-1750);
 – Denis-Laurent (* et † 1750);
 – Marie-Angélique Diderot (* 2.9.1753, † 1824), fille adorée du philosophe, consacrée à la Vierge et à saint François par sa mère, pour la protéger du sort malheureux de ses aînés. Diderot, qui se plaignait de l'influence que sa mère exerçait sur elle, redoutait qu'on la mit au couvent et s'occupa tardivement de son éducation. Il songea, sans doute pas très sérieusement, à lui faire épouser son ami Frédéric Melchior Grimm ou l'ingénieur Guillaume Vialet; il la maria finalement, le 9 septembre 1772, à un Langrois qui appartenait à une famille amie de la sienne, Abel François Nicolas Carroillon de Vandeuil.

Denis Diderot mourut à Paris le 31 juillet 1784.

Philosophe et maître d'œuvre de l'*Encyclopédie*, dont il eut seul la responsabilité après la démission de d'Alembert (1758). Il fut invité dès 1762 par Catherine II à venir en Russie afin d'y achever l'*Encyclopédie* supprimée en France en 1759, mais qui en fait s'imprimait discrètement à Paris, grâce à une permission tacite. Le 3 octobre 1762, il écrivit à son amie Sophie Volland: «J'ai reçu, il y a une quinzaine de jours, par le prince Gallitzin, une invitation, de la part de l'impératrice régnante de Russie, d'aller achever notre ouvrage à Pétersbourg. On offre liberté entière, protection, honneurs, argent, dignités»; et d'ajouter: «c'est en France,

dans le pays de la politesse, des sciences, des arts, du bon goût, de la philosophie, qu'on nous persécute! et c'est du fond des contrées barbares et glacées du Nord qu'on nous tend la main!». A cette époque, Diderot s'intéressait sans doute assez peu à la Russie, sujet pauvrement traité dans l'*Encyclopédie* par le chevalier de Jaucourt. On peut noter cependant qu'en octobre 1760, il avait chez le baron d'Holbach, au Grandval, participé aux discussions suscitées par le premier volume de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, de Voltaire, qui venait de paraître. C'est également dans ces circonstances qu'il avait fait la connaissance du Dr Ribeiro Sanches, qui avait passé dix-sept ans en Russie: Diderot, qui le jugea aussitôt «un homme bien précieux» (à Sophie Volland, 28 octobre 1760), devait entretenir avec lui des relations assez régulières. Par ailleurs, comme on l'a vu plus haut, dès 1762 Diderot connaissait bien le prince Dmitri Alekseïevitch Golitsyne, alors chargé d'affaires de Russie, qui était un ami et un disciple de Sanches. Cependant les relations privilégiées du philosophe avec Catherine II et la Russie ne commencèrent qu'en 1765, et surtout en 1766, quand l'achat de sa bibliothèque par la souveraine donna lieu à un acte de mécénat retentissant, qui fut célébré dans toute l'Europe. Depuis plusieurs années, Diderot cherchait à vendre ses livres afin de pouvoir doter sa fille tout en conservant un revenu suffisant pour vivre à Paris. Le prochain achèvement de l'*Encyclopédie* allait en effet mettre fin à sa condition de salarié des libraires associés, et il ne pouvait d'autre part espérer tirer un revenu de ses travaux littéraires, sa réputation d'écrivain dangereux l'ayant contraint à renoncer presque complètement à publier. Son ami F. M. Grimm proposa donc à Catherine II d'acheter cette bibliothèque pour 15 000 £. Grimm effectua cette démarche par l'intermédiaire du vice-chancelier Alexandre Mikhaïlovitch Golitsyne, à qui il adressait les livraisons de sa *Correspondance littéraire* destinée à l'impératrice (elle y était abonnée depuis janvier 1764), et l'acceptation impériale fut transmise en avril 1765 par Ivan Ivanovitch Betskoï, directeur de Bâtiment et chargé des questions culturelles: elle était assortie de conditions très généreuses, puisque le philosophe devait garder sa vie durant l'usage de ses livres et recevoir en outre une pension de 1000 £ pour en assurer la garde comme «bibliothécaire de l'impératrice». L'année suivante, le prince D. A. Golitsyne ayant fait remarquer que la pension n'avait pas été versée, l'impératrice fit remettre à Diderot cinquante annuités d'avance: il reçut donc au total 66 000 £, une «petite fortune» qui placée avantageusement dans la Ferme générale devait fructifier rapidement. Grâce à l'impératrice, il se trouva ainsi largement à l'abri du besoin, mais eut en même temps la possibilité d'écrire sans publier, sinon confidentiellement dans la revue manuscrite de Grimm, ou anonymement dans l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal (1770, 1774, 1780). Les livres et manuscrits devaient arriver à Saint-Pétersbourg plus d'un an après sa mort, en novembre 1785. Les mesures prises par l'impératrice en faveur de Diderot faisaient partie d'une série d'initiatives destinées à lui gagner

la sympathie des gens de lettres et, par eux, celle d'une bonne partie de l'opinion publique, en France et en Europe : elle devait y trouver d'autant plus d'avantage que les conditions de son accession au trône et le meurtre de Pierre III donnaient prise à la propagande hostile du gouvernement français, engagé dans une véritable guerre froide contre la Russie jusqu'au début des années 1770. Cependant, à la suite de ce qu'il appelait le « bienfait » de Catherine II, Diderot devint, au moins jusqu'en 1773, son agent culturel à Paris : il proposa le sculpteur FALCONET pour réaliser la statue équestre de Pierre le Grand et, avec la collaboration du prince D. A. Golitsyne, il s'occupa pendant plusieurs années de recruter des artistes et des techniciens pour la Russie : à la fin des années 1760, quand la crise économique s'aggrava en France, il fut assiégré de candidats à l'émigration en Russie, mais il lui arriva souvent avec de recueillir les doléances de ceux qui en revenaient. Diderot fut également chargé d'expertiser de grandes collections et de procéder à des achats massifs de tableaux (vente Gaignat en 1768-1769, collection Crozat-Thiers en 1772, vente Choiseul, etc.) : ces acquisitions, parmi lesquelles des tableaux de Poussin, de Rembrandt, de Raphaël, du Guide, du Titien, etc. devaient pour une bonne part constituer les bases de la galerie impériale. En janvier 1767, avant même d'avoir posé sa candidature, Diderot fut élu membre étranger de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, présidée par Ivan Betskoï. La même année, il s'associa au prince D. A. Golitsyne pour accueillir les élèves pensionnaires de l'Académie qui devaient passer trois ans auprès des maîtres des Académies royales, celle de peinture et sculpture et celle d'architecture. Au cours des années suivantes, il devait s'occuper de ces jeunes artistes, les recevoir chez lui et les conseiller. Il correspondait à leur propos avec le secrétaire de l'Académie des beaux-arts, Alexandre Mikhaïlovitch Saltykov. Diderot fut d'autre part conduit à rendre divers services à l'impératrice (par exemple en organisant en 1771 une mystification destinée à discréditer l'histoire de la révolution de palais de juin 1762 que Rulhière lisait dans les salons), ou au vice-chancelier A. M. Golitsyne (à propos d'une obscure affaire de diamants laissés en gage, semble-t-il). Cependant le philosophe aspirait à témoigner sa reconnaissance d'une façon plus accordée à ses talents : il proposa en 1767 d'élever pour l'impératrice un « monument » littéraire, un grand dictionnaire philosophique qui pourrait aider à instruire la nation russe. Mais la réponse transmise par I. I. Betskoï ne fut guère encourageante, pas plus que devait l'être plus tard l'accueil fait à sa proposition de refaire l'*Encyclopédie* pour l'impératrice : nous y reviendrons. Diderot s'en désola, car écrire et publier sous l'égide de la souveraine lui aurait offert, pensait-il, la possibilité exceptionnelle de s'exprimer publiquement, en toute franchise et liberté, ce qui lui avait toujours été refusé. Dès 1767, il fut invité à se rendre auprès de l'impératrice, qui dans ses lettres à Falconet, avait manifesté plusieurs fois le désir de l'avoir auprès d'elle. Mais Diderot expliqua qu'il ne pouvait quitter la France avant d'avoir achevé l'*Encyclopédie*

et marié sa fille : ce qui ne fut réalisé qu'en 1772. Cependant la perspective du voyage de Saint-Pétersbourg, les initiatives spectaculaires prises par Catherine II pour accélérer la modernisation de la Russie, et aussi sa propre expérience, acquise au service de la politique culturelle de l'impératrice, l'amènèrent à développer des réflexions sur les moyens employés à cette fin. Il fut vraisemblablement informé des propositions et des arguments exposés entre 1765 et 1771 par le Dr R. SANCHES (dans des mémoires destinés à I. I. Betskoï) et par le prince D. A. Golitsyne (dans les dépêches qu'il adressait à Saint-Pétersbourg), qui tous deux avaient entrepris de démontrer, en s'inspirant de Hume et de la philosophie historique écossaise, que la libération de la paysannerie russe et la possibilité qui lui serait donnée de s'enrichir pourraient seules créer les bases du développement économique et culturel du pays. De mai à juin 1767, avant le départ de LE MERCIER DE LA RIVIÈRE pour Saint-Pétersbourg, où il avait été appelé sur la recommandation d'Otto von Stackelberg (de passage à Paris en décembre 1766) et de D. A. Golitsyne, Diderot, en compagnie du prince, s'entretint plusieurs fois avec le physiocrate des vues qu'il pourrait exposer à l'impératrice. L'année suivante, dans son *Salon de 1767* destiné à la *Correspondance littéraire*, il devait faire plusieurs allusions aux problèmes que posait le développement de la Russie et aussi au rôle de consultant qu'il pourrait jouer auprès de l'impératrice. Cependant c'est dans des pages écrites au cours de l'été 1772 pour l'*Histoire des deux Indes*, mais insérées aussitôt dans la *Correspondance littéraire* sous le titre de *Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe*, que Diderot devait exposer avec le plus de force quelques-uns des principes qui guidaient sa réflexion sur ce terrain. Il insistait tout d'abord, comme R. Sanches et D. A. Golitsyne, sur l'idée qu'il n'est possible de « civiliser » un pays qu'en suivant le cours naturel des choses tel que l'enseigne l'histoire des nations, et qu'il faut donc « commencer par le commencement » en assurant en premier lieu le relèvement des « conditions basses », les paysans, les artisans, dont l'enrichissement permettra une diversification naturelle de la société, jusqu'à ce qu'elle soit capable de produire des artistes et des savants : au lieu que vouloir en doter artificiellement le pays en important des talents de l'étranger lui paraissait une entreprise vouée à l'échec. Dans un autre de ces « fragments », Diderot insistait sur le tort que faisait à une nation le règne d'un « despote », même « juste, ferme et éclairé », car seule la liberté rend un peuple capable de grandes choses. Telles étaient quelques-unes des idées principales dont Diderot allait s'inspirer au cours de ses entretiens avec Catherine II, d'octobre 1773 à février 1774. Cependant il devait se garder de les exprimer trop directement, car plusieurs expériences l'avaient instruit à cet égard : l'échec de Le Mercier de La Rivière, qui l'avait pris de trop haut en prétendant imposer les principes physiocratiques à l'impératrice ; l'échec également des tentatives parallèles de R. Sanches et de D. A. Golitsyne, qui avaient tenté de démontrer qu'il fallait en priorité changer la condition des paysans ; et enfin les

🔗 Fortia de Piles, Alphonse-Toussaint-Joseph-André-Marie-Marseille, comte de

D'une famille noble originaire du Comtat Venaissin installée en Provence.

Armes : *D'azur à une tour d'or crenelée et maçonnée de sable posée sur un rocher de sept coupeaux de sinople mouvant du bas de l'écu.*

Né à Marseille 18 août 1758, fils d'Alphonse-Toussaint-Joseph de Fortia, gouverneur viguier de la ville de Marseille en survivance de son père en 1754, officier d'infanterie, et de Marie-Gabrielle-Rosalie de Coriolis d'Espinousse, mariés en avril 1756; petit-fils de Toussaint-Alphonse de Fortia, marquis de Piles, lieutenant du roi en Provence et capitaine, gouverneur et viguier perpétuel de Marseille (1723), et d'Anne de Geoffroy d'Entrechaux, mariés en 1735, d'une part; de Charles-François-Xavier de Coriolis de Villeneuve, marquis d'Espinousse, président à mortier au parlement d'Aix, et de Marie-Bonne-Henriette de La Bret, d'autre part. Il épousa en 1786 N. de Cabre, fille du président à mortier au parlement d'Aix, dont il eut :

- deux fils morts en bas âge;
- Alphonsine-Caroline de Fortia de Piles, mariée en 1809 à Paul de Laidet, puis à Édouard de Noguier de Malijay;
- une autre fille mariée à M. de Folz, lieutenant du roi à Sisteron.

Il mourut à Sisteron le 18 février 1826.

Militaire et écrivain. Fait chevalier de Malte à sa naissance, il fut, à l'âge de neuf ans, pourvu de la charge de gouverneur-viguier de Marseille, en survivance de son père et de son grand-père. Il entra dans les cheveu-légers de la garde du roi le 1^{er} octobre 1773 et en 1776 dans le régiment d'infanterie du roi; il était lieutenant lors de la dissolution de ce corps en 1790. Il quitta peu après la France avec son ami BOISGELIN DU KERDU et fit un long voyage dans le nord de l'Europe, dont il rapporta une relation de voyage qui eut un grand succès.

Le *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemarck, Suède, Russie et Pologne, fait en 1790-92* parut anonymement à Paris en 1796 (5 vol. in-8^o). Les volumes 3 et 4 y furent entièrement consacrés à la Russie. C'est une sorte de guide très complet comprenant notamment trois lexiques, suédois, russe et illyrien.

Le lexique russe à la fin du troisième tome mérite attention. Il comprend 219 mots français, auxquels correspondent 215 mots russes transcrits dans l'alphabet latin. La plupart des termes concernent la notion de déplacement, l'alimentation, les sensations, le logement, et la notion de temps, qui reflètent les préoccupations des voyageurs. Il est intéressant de noter que, si la plupart des termes du lexique sont justes, de nombreuses erreurs s'y sont glissées, le plus souvent dans la prononciation, témoignage de l'ignorance de la langue russe par ses auteurs.

Dans le « discours préliminaire », l'auteur expliquait que « ce voyage, exécuté par deux personnes unies de tout temps, séparées depuis par les circonstances, n'a été rédigé que par

l'une des deux, sur les matériaux qu'elles ont recueillis ensemble ». Il affirmait aussi que « des événements de tous les genres ont retardé, jusqu'en 1790, l'exécution de ce voyage, arrêté depuis plus de dix ans ». « Je publie cet Ouvrage spécialement pour mes compatriotes : j'ai vu par moi-même que les Français parcouroient quelquefois l'Europe sans avoir acquis quelques connoissances préliminaires, indispensables pour ne pas égayer les étrangers à nos dépens; j'ai donc cru leur rendre service ». L'ouvrage fut réalisé avec sérieux et précision, avec beaucoup de détails qui « paroîtront peut-être monotones et fastidieux ». L'auteur avoue « que si je parle quelquefois de choses que je n'ai point vues, je n'affirme que celles que j'ai vues par moi-même. [...] Quant aux détails que j'ai dû me procurer, je n'ai rien épargné pour m'assurer de leur exactitude ».

Si cet ouvrage se présente davantage comme un catalogue que comme un journal de voyage, l'auteur s'adonne aussi à l'analyse des pays visités : il fournit un bref résumé de leur histoire, des extraits des codes des lois complétés de ses propres commentaires, décrit les systèmes gouvernementaux et les couches sociales, les compare, notamment avec la situation en France, réfléchit aux origines des problèmes de tel ou tel État.

Quant à la Russie, Fortia de Piles critique les mêmes défauts et stigmatise les mêmes fléaux que d'autres auteurs français, en premier lieu le « despotisme » et l'« esclavage » qui ont tout marqué en Russie, y compris le caractère national des Russes. L'auteur souligne l'absence de la liberté même rudimentaire, l'ignorance des Russes de toutes classes, le luxe superflu des nobles, le niveau bas de l'éducation et de la culture. Il distingue des traits asiatiques dans la société russe : corruption, abus et désordre dans tous les domaines, « vain étalage ». Il note aussi l'orgueil national excessif des Russes qui tendent à « tirer vanité de tout », très souvent sans aucun fondement parce que tout était « dans l'enfance » dans ce pays. Ses descriptions sont souvent caustiques : en décrivant la ville de Kline qui se trouve sur la route de Saint-Petersbourg à Moscou, il remarque que « les ponts sont la partie la plus détestable, ils sont presque tous dégradés : pour le passage de l'imperatrice on les refait à neuf, sans quoi on n'y touche pas; il ne reste plus rien à désirer, sinon que S. M. voyage souvent ». Les opinions de l'auteur sur l'absolutisme tiennent à la situation en France à l'époque et sa désapprobation des tendances antimonarchiques en général : il estime que tout dépend de la personnalité du monarque et que l'absolutisme est toujours meilleur qu'« un souverain élu ».

Fortia de Piles n'était pas exempt de l'idéalisation de la civilisation européenne, particulièrement de la France et de l'Angleterre, mais on ne peut pas l'accuser de mauvaise foi à l'égard de la Russie : il blâme sans parti pris aussi bien les défauts de son propre pays que ceux des pays de l'Europe qu'il décrit dans son *Voyage*. Ses opinions sur ces derniers sont souvent similaires aux critiques de la société russe : les routes en Allemagne sont « très mauvaises », la société de

Dresde est «fort triste» et plongée dans le libertinage et l'ignorance, le régime de la Prusse est trop militarisé, l'état des sciences, des arts et des manufactures au Danemark et en Suède est réculé, les Suédois sont frappés par l'alcoolisme et les maladies vénériennes. Parfois Fortia de Piles place tel ou tel pays au-dessus de la France: pour le gouvernement, la Suède est au niveau «le plus parfait» parce que ses lois sont «claires, sages et précises»; les frères de l'électeur de Dresde obtiennent «des sommes extrêmement modiques, mais nous croyons cependant que l'excès contraire serait encore plus blâmable; ces deux princes ne font point de dettes, ou en font peu; et les frères de Louis XVI, avec un revenu de plus trois millions chacun, en faisaient beaucoup». L'auteur trouve des côtés positifs aussi en Russie: il vante la coutume de laver tous les habitants qui arrivent aux hôpitaux et autres «maisons sociales»; l'administration des établissements militaires «sans être parfaite, mérite des éloges»; en décrivant les défauts du système financier, il remarque que la monnaie russe n'est pas la pire de l'Europe. Il apprécia quelques artistes russes: le peintre Levitski était «le premier homme d'un talent au-dessus du médiocre, que nous avons trouvé dans le Nord», plusieurs ouvrages du sculpteur Choubine étaient «bien supérieurs aux morceaux de sculpture venus à grands frais d'Italie pour décorer le Jardin d'Été». Ces louanges ne sont ni nombreuses ni sans réserves et l'opinion générale de Fortia de Piles reste négative. La Russie ne résiste pas à la comparaison avec les autres pays parcourus par l'auteur: pour lui, le despotisme russe ne ressemble pas au despotisme de Louis XV, la situation des paysans danois attachés à la corvée est plus enviable que celle des «esclaves» russes. Fortia de Piles n'emploie pas les mots «asiatique», «oriental», «barbare» à l'égard des autres pays visités, comme il le fait pour la Russie.

Fortia de Piles publia en 1802 (in-12°) un *Examen de trois ouvrages sur la Russie, Voyage de M. Chantreau, Révolution de 1762, Mémoires secrets, par l'Auteur du Voyage de deux Français au nord de l'Europe*. Ce petit volume était une critique des ouvrages cités dans le titre. Il suscita une réponse de la part du major MASSON, auteur des *Mémoires secrets*. La polémique continua avec *Quelques mots à M. Masson, Auteur des Mémoires secrets sur la Russie, en réponse à son Mot à l'Auteur de l'Examen de trois ouvrages sur la Russie, inséré à la suite de sa Réponse à M. de Kotzebue*, publiés en 1803.

Revenu en France fin 1792, Fortia de Piles se tint caché jusqu'à la chute de Robespierre. Sous Paul I^{er} un certain Alphonse Bruno de Fortia de Pilles était dit chevalier de justice du grand prieuré russe catholique et se trouvait sans doute en Russie: il s'agit peut-être de la même personne.

Il publia différentes brochures politiques aux fortes opinions royalistes et, de 1822 à 1825, son *Préservatif contre la Biographie nouvelle des contemporains*, Paris, 6 parties, in-8°, en 2 vol. Il avait publié en 1795 avec son ami Boisgelin une *Correspondance philosophique de Caillot Duval*, Nancy et Paris, 1795, in-8°.

- Fortia de Piles, 1796, 1802, 1803; Maisonneuve, p. 293.
- Chaix d'Est-Ange, t. XIX; La Chenaye-Desbois, t. VIII; Michaud, t. LXIV, p. 276-278. ▷ Notice de Julie Ollivier et de Natalia Vochtchinskaïa, informations des réd.

☞ Fortin, de

Militaire. GENET, chargé des affaires de France en Russie, signala à Montmorin en septembre 1791 son arrivée à Saint-Petersbourg comme volontaire dans l'armée russe.

- Waliszewski, 1909, p. 302. ▷ Notice de Julie Ollivier.

☞ Foucart, Jean

Marié à Jeanne-Sophie N., gouvernante française au collège de l'Académie des beaux-arts entre 1764 et 1766; il en eut: – Henri-Louis Foucart (* Saint-Petersbourg, bapt. égl. cath. 15.5.1764; parrain: Henri FOULON; marraine: Françoise Lœillet, épouse MURIEL).

- RGIA, fonds 789, inv. 1, dos. 462; TsGIA Saint-Petersbourg, fonds 347, inv. 2, dos. 1, 15.5.1764.

☞ Foucauld, Dlle

Originaire d'Auvergne.

Marchande vivant à Moscou en janvier 1777.

- ANF, AE B¹ 480, CC Dantzig, f. 213-223.

☞ Fougère, marquis de

Membre de l'ambassade française en Russie présent à Saint-Petersbourg en janvier 1757.

Il laissa un «Voyage de Strasbourg à Pétersbourg par la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, la Lituanie, la Courlande et la Livonie, par Monsieur le Marquis de Fougère, officier de gendarmerie, allant en Russie à la suite de Monsieur le Marquis de l'Hôpital ambassadeur en 1757» (MAE, MD Russie, vol. 9, f. 180-242). Cete relation manuscrite est remplie de détails sur les conditions de voyage, sur le paysage mais fait peu de place à la vie et aux mœurs des gens que l'ambassade croisa en chemin pour Saint-Petersbourg.

- MAE, MD Russie, vol. 9, f. 180-242. □ SPbV, 10.1.1757.

☞ Fougeret de Monbron, Louis-Charles

Louis-Charles Fougeret est né le 19 décembre 1706 à Péronne dans une famille bourgeoise anoblée en 1739, dont la richesse solide à l'origine ne cessa de croître tout au long du siècle. Son père et ses frères, Jean-Pierre Fougeret et Charles Fougeret de Montpreuil (également auteur d'opéras comiques) étaient des financiers. Il avait aussi une sœur aînée, Marie-Françoise, épouse de François Tribolet, receveur-général des fermes, et deux frères utérins du nom de Déquan, nés du premier mariage de sa mère. Écrivain turbulent, Louis-Charles, deuxième fils de Jean Fougeret et de Marie Parvil-

☞ Girod, Jean

Né vers 1765, probablement le fils de Jean-Baptiste Girod qui suit, il mourut à Saint-Pétersbourg le 30 mai 1799, d'une fluxion de poitrine, et fut inhumé le 1^{er} juin dans le cimetière de l'île Vassilievski.

Laquais de louage.

□ TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, f. 140-180, 1.6.1799.

☞ Girod, Jean-Baptiste

Colon recruté par les associés MEUNIER DE PRÉCOURT, d'HAUTERIVE et De Bof (voir DE BOSSE), il s'établit dans leur principale colonie française, Franzosen-Rossochi, sur la Volga. Il fut nommé chef de Rossochi ou *Forster*. Il s'opposa à plusieurs reprises aux associés qui intervenaient dans les affaires internes de la colonie. C'est ainsi que Girod ordonna de faire payer en nature à Jérôme BERTRAND DIT FRANCOEUR ce que ce dernier devait à Jean Bacque ou BAGUE. Voyant que ses ordres avaient été annulés par De Bof, Girod écrivit au président du comptoir de la Chancellerie de tutelle à Saratov le 13 janvier 1769: « La colonie a été tranquille, tant que ledit De Bof a été absent, ou qu'il ne s'est point avisé de prendre des tons et de s'arroger des droits qu'on lui a toujours contestés et, qu'à l'avenir lui seront toujours disputés, la colonie réclamant sans cesse son contrat. Le soussigné, quant à son particulier, ne demande pas mieux que d'être affranchi des embarras et des désagréments qu'il a eus pendant les 18 mois qu'il a été *Forster* [...]. Il n'a plus de paye journalière et ne reçoit plus d'avances, il est tout-à-fait reculé dans son établissement par la perte du temps que demandait cette charge et par l'argent que lui en a coûté, tant pour faire ses ouvrages par des domestiques, que par les pertes qu'il en a ressenties, qui sont à plus de 25 roubles pour les 18 mois qu'il a été *Forster* [...]. D'ailleurs il ne sait ni la langue allemande ni russe, ce qui cause son grand inconvénient, ne pouvant s'expliquer que par interprète, au reste il y en a dans la colonie de mieux en état pour cela. » Les colons vivaient en communauté et, de ce fait, étaient tenus responsables des dettes de chacun d'entre eux, comme le montre la lettre de M. Le Doux de Saint-Croix adressée à J.-B. Girod: « Comme dernièrement le nommé Jerome Bertrand dit Francoeur m'a retenu soixante six roubles sous prétexte qu'il avoit été attaqué ce qui est faux, j'ai pris mon recours sur ce qui lui est dû chez vous, monsieur Pictet devant au nommé Paschat, j'ai fait arrest sur cette somme mais comme le dit Paschat prétend avoir fait un accord pour payer cette somme sur des récoltes, je vous prie monsieur de ne rien livrer au dit Bertrand Francoeur ». Girod en tant que *Forster* de la colonie était donc obligé d'agir au plus pressé: les meubles de Bertrand furent saisis sur son ordre par l'adjoint de la police de Rossochi, Casimir CERTELLET.

□ RGADA, fonds 283, inv. 1, dos. 117, f. 107-109v. □ Pissarevski, 1909, annexe, p. 42-43.

☞ Girod, Jean-Pierre

Fils de la veuve Girod, née Vancamper (* Lille, vers 1747, † Saint-Pétersbourg, 2.8.1797, « d'hydropisie », inh. 3 cimetière île Vassilievski, en présence de Jean Graber, Jean-Baptiste Jobard, Claude Brion, Jean-Pierre Girod), présente à Saint-Pétersbourg dès septembre 1780.

Apprenti dans une cartonnerie. Il résidait à Saint-Pétersbourg quand il prêta le serment de 1793*. Il fut présent lors de l'inhumation de Joseph-Henri DUVERGER, le 4 mai 1798, dans le cimetière de l'île Vassilievski.

□ ANF, AE B^I 989, f. 110v, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg; TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, f. 140-180, 3.8.1797, 4.5.1798. □ *SPbZ*, 1793, n° 46.

☞ Gobet, Alexis

Il épousa Suzanne Craye le 2 octobre 1771 à l'église catholique Sainte-Catherine-d'Alexandrie de Saint-Pétersbourg.

Il voulut racheter avec d'autres Français la fabrique de cartes de François GRANDMAISON, située à Moscou, mais dut y renoncer en 1782.

□ MAE Nantes, Russie, XVIII^e siècle, consulat, Saint-Pétersbourg, chanc., 1782-1785; Moscou, chanc., 1782-1785, p. 69; TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 27, 2.10.1771.

☞ Godart de Belbeuf, Alexandre-Pierre-Pompée

D'une famille rouennaise anoblie en 1587, propriétaire de la terre de Belbeuf érigée en marquisat par lettres patentes de septembre 1719, enregistrées les 16 et 19 décembre suivants. Famille éteinte en 1906.

Armes: *D'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux molettes d'éperon d'or et en pointe d'une rose d'argent, tigée et feuillée de sinople.*

Né à Rouen le 6 juin 1764, fils de Jean-Pierre-Prosper Godart (* 4.9.1725, † 21.4.1811), 3^e marquis de Belbeuf, procureur général du parlement de Normandie, et de Marguerite Le Petit d'Aveine de Boëcé (1733-1802), mariés à Paris en décembre 1756; petit-fils de Pierre Godart, 2^e marquis de Belbeuf (* Rouen, Saint-Laurent, 7.5.1681, † Belbeuf, 31.5.1742), procureur général au parlement de Rouen, et d'Augustine-Hélène Le Pelletier de Saint-Gervais, d'une part; de Jean-Pierre Le Petit d'Aveine († 1739) et de Claude-Madeleine des Hayes de Saint-Gervais († 1742), mariés en 1729, d'autre part.

Il avait fait ses preuves de noblesse pour le service militaire le 8 mars 1783 devant Chérin. Reçu chevalier de Malte de minorité le 17 septembre 1768, il était en 1799 chevalier de justice de l'ordre au grand prieuré russe catholique.

□ *SPbV*, 1799. □ Chaline; Woëlmont de Brumagne, t. V, p. 476-479.

☞ Godet Desaulnais, Pierre-Joseph-André

Marié à Marie-Madeleine de Parfouru Plantran, fille de Philippe de Parfouru Plantran († avant 1763) et de Marguerite de Ravante († avant 1763) (paroisse Saint-Évremont de La Barre en Basse-Normandie), qui vécut maritalement avec Claude-Antoine Hernandez de La Martiquière à Moscou jusqu'à 1762. Ils avaient trois enfants en janvier 1777.

Militaire. Lieutenant au régiment de Piémont le 1^{er} septembre 1755, il fut nommé provisoirement le 1^{er} janvier 1758 capitaine d'une compagnie dont le capitaine était fait prisonnier. Il passa ensuite en Russie et habita à Moscou de 1762 à janvier 1777 au moins. Capitaine français en réserve, il passa en 1762 à l'université de Moscou un examen prévu pour les précepteurs étrangers et reçut le certificat de précepteur.

□ ANF, AE B^I 480, CC Dantzig, f. 213-223; MAE Nantes, reg. chanc., vice-consulat, Moscou, 1759-64, f. 135, 2 Mi 2494; vice-consulat, Moscou, déclaration du 25 février 1762; SHAT Y^b 121, 124. □ *Dokumenty i materialy*, t. I, p. 248, 249.

☞ Godfrin, Sébastien

Marié à Marie-Marguerite Richard (* Strasbourg), gouvernante au collège de l'Académie des beaux-arts de 1767 à 1772, il en eut :

– Jeanne-Françoise-Catherine Godfrin (* Saint-Pétersbourg, bapt. Sainte-Catherine-d'Alexandrie 18.1.1769; parrain : Jean-François GROLIER; Jeanne CUVILLIER).

Gouverneur au collège de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg depuis 1767. À la séance du conseil de l'Académie du 10 mars 1771, le sous-inspecteur de l'Académie PERRIN donna sa démission et fut remplacé par le professeur Godfrin dont le salaire fut augmenté de 100 roubles. Mais le 20 novembre 1772 il fut démis de ses fonctions : il créa des complications à BURDIN DE SAINT-MARTIN, inspecteur par intérim de l'Académie, et fut critiqué par d'autres gouverneurs, comme THYS qui écrivait que « Godfrenn trainait ma perte, en inspirant à tout un chacun de l'aversion pour moi, comme si ma société avait été pernicieuse, je ne voulais rien croire puisqu'en ce même temps il témoignait avoir toutes sortes d'égards pour moi, mais quelques tems après deux gouvernantes et un gouverneur qui sortirent dans le même tems de l'Académie me tinrent les mêmes discours » ; « M. Godfrenn, continuait Thys, lui avait dit que je faisais bien de rester à l'Académie, vu que si j'en sortais, il me seroit impossible de trouver de l'emploi ailleurs ». L'attestation qu'on lui délivra indiquait qu'il n'encourut aucun blâme pour son travail à l'Académie.

□ RGIA, fonds 789, inv. 1, partie 1, dos. 411 (1764-1771), 463, 481 (1766-1776, 82 f.), 580 (f. 1-6); TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 27, 18.1.1769.

☞ Godin, Éléonore-Marie

Originaire de Montauban.

Maîtresse de pension. Elle tenait une pension éducative, rue Miasnitskaïa à Moscou, qui accueillit 17 élèves en 1790, 15 en 1791, 29 en 1792, 14 en 1793 et qui fut reprise par le chevalier Michel de LE ROUX, professeur dans cette pension. On y enseignait le français, l'allemand, les mathématiques, le dessin. Il y avait des Français parmi les professeurs : en 1791, un certain RYANT qui fut remplacé par Pierre RÉMY qui quitta la pension à son tour en 1792 laissant sa place à Pierre-Nicolas GÉRARD.

Elle résidait dans le XX^e arrondissement de Moscou quand elle prêta le serment de 1793*. Elle fut la marraine d'Éléonore, fille illégitime du capitaine Salamonie et d'Angela Campelli, le 2 novembre 1786 aux Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul.

□ RGIA, fonds 730, inv. 1, dos. 41, f. 413-414v; 493v-497; RNB, Mss, fonds en diff. langues, F-II, 27/1, Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul, bapt., 2.11.1786. □ *SPbZ*, 1793, n° 50. □ Rjéoutski, 2001.

FAMILLE GODIN

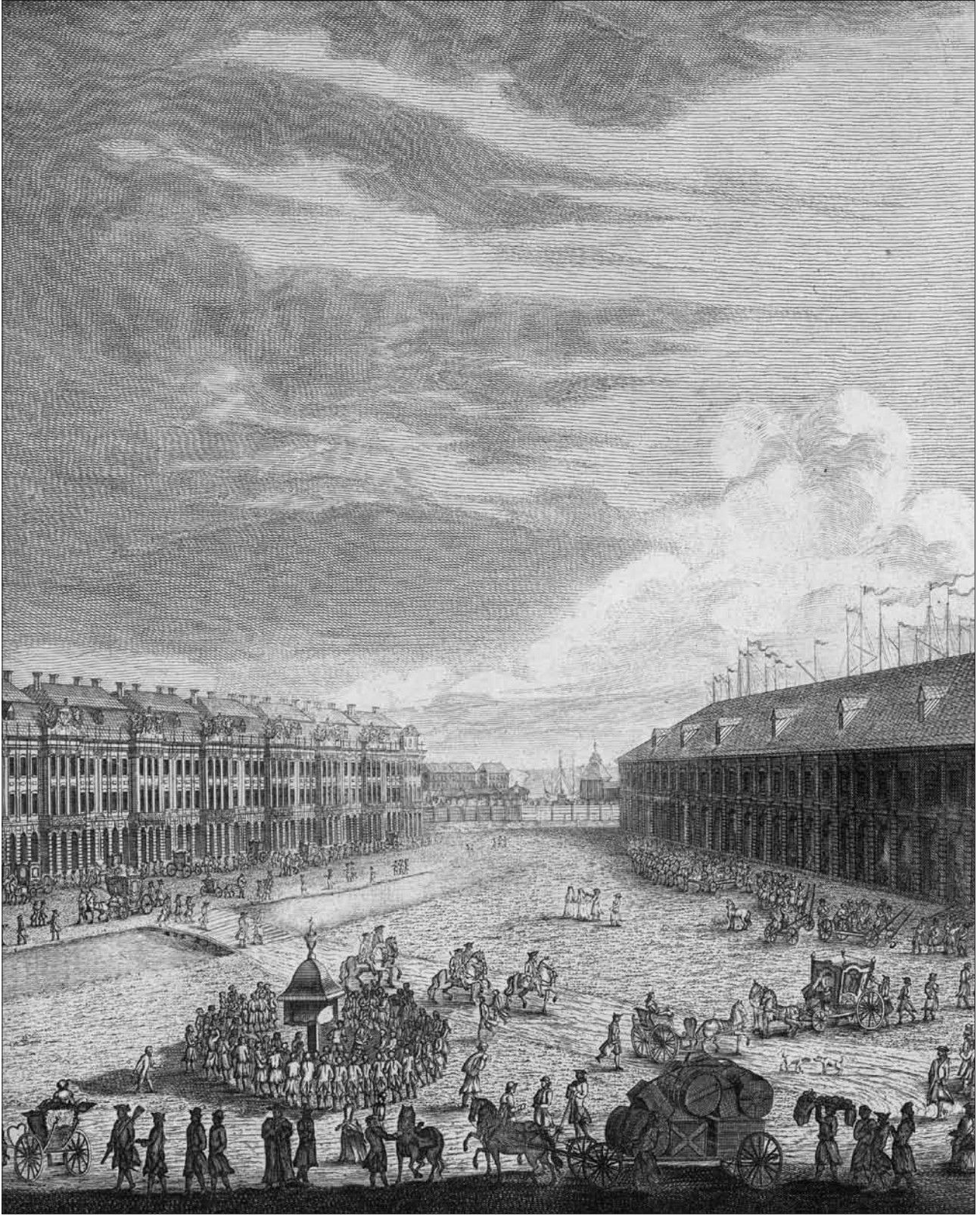
☞ Godin, Jacques-Laurent

Marié à Rouen par contrat du 10 octobre 1745 à Marie-Adélaïde de La Bare de La Croisille, probablement originaire de La Croisille (canton de Conches-en-Ouche, dans l'Eure), fille de Christophe de La Bare de La Croisille († avant 1745), procureur au bailliage et vicomté de Conches (Conches-en-Ouche, Eure), et de Marie Le Dain; nièce de l'abbé Gervais-Eugène de La Bare de La Croisille, curé de la paroisse de Champ-Dolent (Eure), diocèse d'Evreux († Paris, Saint-Médard, 19.6.1782). Ils eurent plusieurs enfants, dont :

– Érasme-Gabriel GODIN (* Saint-Pétersbourg 28.12.1751);
– Marie-Élisabeth Godin († avant 1785), mariée à Gautier du Fages, dont au moins un fils : Jean Gautier du Fages;
– Adrien-François GODIN (* Saint-Pétersbourg 5.4.1755);
– Pierre-Nicolas Godin (* Saint-Pétersbourg, bapt. Sainte-Catherine-d'Alexandrie 23.6.1759; parrain : Nicolas DUBOUCHER; marraine : Élisabeth Godin).

Il mourut avant 1784.

Négociant en grains établi à Saint-Pétersbourg depuis 1748, il était associé en 1752 avec Gabriel Bacheracht, parrain de son fils Érasme. Ce fut à ce titre qu'il reçut en 1752 deux cargaisons expédiées par BEGOUËN DEMAUX, négociant au Havre, à bord de son navire *L'Espérance*. La vente en fut faite au terme d'un an. Une seconde cargaison fut expédiée en 1753, mais Begouën Demeaux ne reçut qu'une faible partie de son produit. La société « Godin et Bacheracht » fut dissoute avant de percevoir une somme considérable (7966 roubles 57 kopecks) dont une partie était due par le grand-duc Paul pour des vins de Bourgogne et de Champagne. Ce fut le négociant Götte qui continua l'affaire (Begouën Demeaux n'avait toujours pas été payé en 1775).





«Vue des batimens des Colleges Imperiaux & d'une partie du Magazin de marchandises vers l'orient»,
le bâtiment des Collèges d'État (les ministères), actuellement l'université de Saint-Pétersbourg,
sur l'île Vassilievski ou Basile.

L

☞ Laage, de

Français venant de Saint-Malo, il demanda au conseil de la Marine russe à être engagé en qualité de lieutenant général de la flotte du tsar avec 6000 roubles d'appointements. Il rencontra en décembre 1724 l'opposition des vice-amiraux prussiens au service de la Russie qui refusèrent de servir sous les ordres d'un Français.

□ ANF, AE B^I 983, f. 364.

☞ La Barthe, Gérard de

Variante: Delabarthe.

Certains historiens d'art ont émis l'hypothèse qu'il s'agissait de G. de La Barthe qui naquit à Rouen en 1730. Il mourut après 1810.

Peintre, élève de J.-M. Vien. Il travailla en Russie en 1787-1810. Il fut l'auteur de nombreux dessins et aquarelles représentant des vues de la Russie, ainsi que de quelques toiles à l'huile. Parmi les sujets qui retinrent son attention, des lieux connus de Moscou (la place Rouge, le Kremlin, la maison Pachkov, la porte du Saint-Sauveur sur la place Rouge, le quartier *Kitai-gorod*, les galeries marchandes, etc.), les fêtes foraines, les montagnes de glace pendant la chandeleur, les bains... Ses quinze vues de Moscou, gravées par des maîtres étrangers (Guttenberg, Laminit, Lory) et éditées en 1799 avec l'autorisation de Paul I^{er}, ont acquis une large célébrité. Il se trouvait en 1790 à Saint-Pétersbourg et avait l'intention de quitter la capitale comme en témoigne sa lettre à l'impératrice: «Madame, L'année dernière j'ai eu le bonheur de peindre par ordre de Votre Majesté quatre vues de Tsarskoïé Selo, à quoi qu'il me fut annoncé par le Général de Soimonoff d'en fixer le prix, que je portai à douze cents roubles; cependant jusqu'ici on ne m'a pas agréé la moindre récompense. Obligé de quitter avec regrets Votre capitale, j'ose en ce moment, Auguste Protectrice des Arts, m'adresser à Votre Majesté et implorer son âme magnanime pour qu'il soit ordonné quelque chose en ma faveur; et que je puisse enfin, comme étranger, remplir mes engagements. Je ne cesserai jamais de faire au ciel les vœux les plus ardents pour la conservation de Vos précieux jours; jours si chers pour le bonheur de l'humanité. Je suis avec le plus profond respect,

Madame, de Votre Majesté le très humble, très obéissant et très soumis serviteur. Le 5 7^{bre} 1790. De la Barthe». Il fut alors payé par retour de courrier.

Ses dessins sont notamment conservés au Musée Russe à Saint-Pétersbourg.

□ *Gossouudarstvoenny Rousski Mouzeï*, 1998, n° 156-170, p. 85-88.

□ Dussieux, p. 561-562; Rovinski, p. 265; Thieme-Becker, t. II, p. 546; Wrangel, 1911, p. 28-29, 77-78.

FAMILLE DE LABAT DE VIVENS

Famille originaire de Gascogne, connue depuis 1583.

Armes: *D'azur au lion rampant d'argent.*

☞ Labat de Vivens, Jacques de

Né vers mars 1735. Marié à Marie N., il en eut:

– Anne de Labat de Vivens, vivant à Saint-Pétersbourg en 1793;

– Catherine de Labat de Vivens, vivant à Saint-Pétersbourg en 1793;

– Nicolas (Nikolaï Iakovlevitch) de LABAT DE VIVENS;

– Pierre (Piotr Ossipovitch) de LABAT DE VIVENS.

Jacques Labat de Vivens mourut le 14 juillet 1812.

Militaire, lieutenant-colonel de la cavalerie au service de la Russie en 1793. Il demeurait à Moscou en janvier 1777 et à Saint-Pétersbourg quand il prêta le serment de 1793^{*}. Commissaire aux frontières sur les frontières autrichiennes, 1^{er} commissaire aux frontières par intérim de la commission des affaires frontalières de la Porte ottomane et conseiller d'État, il fut élevé au rang de conseiller d'État actuel par un oukase du 7 avril 1799 de Paul I^{er}.

□ ANF, AE B^I 480, CC Dantzig, f. 213-223. □ *Sénatski Arkhiv*, 1888, t. I; *SPbZ*, 1793, n° 45. □ *Grand armorial de France*, n° 20636.

☞ Labat de Vivens, Nicolas de

En Russie: Nikolaï Ossipovitch.

Né en 1763 ou 1766, fils de Jacques Labat de Vivens et de Marie N., il mourut à Saint-Pétersbourg le 27 octobre 1816.

Militaire, général-major au service de la Russie en 1797. Il

était en 1814 directeur du Département des provisions et membre du conseil du ministère de la Guerre.

Franc-maçon, il fut membre (dès 1812) de la loge *Élisabeth à la Vertu* (*Elizaveta k dobrodeteli*) à Saint-Petersbourg. Il ne fréquenta pas la loge en 1817-1822.

□ Serkov, p. 435.

☞ Labat de Vivens, Pierre de

En Russie: Piotr Iakovlevitch.

Originaire de Saint-Petersbourg, né en 1770, fils de Jacques Labat de Vivens et de Marie N. Célibataire en 1806.

Militaire. Major russe démissionnaire en 1806; il habitait la 2^e partie Admiralteïskaïa de Saint-Petersbourg, dans la maison de Kousovnikov au n° 55; il prêta le serment de sujétion à la Russie. Il acheta un village dans le gouvernement d'Orel, district de Karatchinsk, avec 300 serfs.

□ TsGIA Saint-Petersbourg, fonds 781, inv. 4, dos. 60.

☞ Labaume, François-David de

Variante: La Baume.

Gentilhomme français, lecteur à l'université de Moscou entre 1755 et 1758, il prononça un discours solennel lors de l'inauguration de l'Université. Il fut parrain le 17 août 1751 de François-Jean-Nicolas de LESPINE DE MOREMBERT à l'église catholique de Saint-Petersbourg.

□ TsGIA Saint-Petersbourg, fonds 347, inv. 2, dos. 1, 17.8.1751.
□ Amburger, n° 53609. □ Tastevin, 1908.

FAMILLE L'ABBÉ DESLONDES OU L'ABBÉ DES LONDES

☞ L'Abbé Deslondes, Marie-Magdelaine-Catherine

Née en 1733 à Caen, en Normandie, baptisée paroisse Saint-Sauveur; mère de:

– Marin L'ABBÉ DESLONDES (1763-1799);

– Charles-Léonor L'ABBÉ DESLONDES;

– Gabriel-Justin-Jacques L'ABBÉ DESLONDES (1773-1830);

Elle mourut « d'un refroidissement » le 4 novembre 1799 à Saint-Petersbourg et fut inhumée le 5 dans le cimetière de l'île Vassilievski.

Tenancière d'une fabrique de cartes, elle résidait à Saint-Petersbourg quand elle prêta le serment de 1793*.

□ TsGIA Saint-Petersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, f. 174, 4.11.1799. □ *SPbZ*, 1793, n° 45. ▷ Informations de Stanislav Bogdanov.

☞ L'Abbé Deslondes, Marin

Né en 1763 à Caen (Normandie), il mourut « d'un abcès dans la tête et d'une fièvre chaude » à Saint-Petersbourg le 23 août

1799 et fut inhumé le 25 dans le cimetière de l'île Vassilievski, en présence de Jacques L'ABBÉ DESLONDES, son frère.

Fabricant de cartes. Il résidait à Saint-Petersbourg quand il prêta le serment de 1793*. Sa fabrique de cartes était sise dans la 3^e partie de la ville, 1^{er} quartier, à Saint-Petersbourg en 1794.

□ TsGIA Saint-Petersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, f. 173v, 25.8.1799. □ *SIRIO*, 1867, t. I, p. 352-361; *SPbZ*, 1793, n° 45.
▷ Informations de Stanislav Bogdanov.

☞ L'Abbé Deslondes, Charles-Léonor

Fils de Magdeleine L'Abbé Deslondes, frère de Gabriel-Justin-Jacques et de Marin L'ABBÉ DESLONDES, héritier avec ses frères de leur oncle prêtre, Pierre Caynard Le Danois.

Fabricant de cartes à Saint-Petersbourg avec son frère en 1778. Il acheta avec Louis OBROUK, Antoine SÉGUIN, François Harts, Alexis GOBET et François Hébert une fabrique de cartes appartenant à François GRANDMAISON qui était située rue Tverskaïa, dans la maison d'une princesse Ourousova. Mais les nouveaux propriétaires ne remplirent pas les conditions du contrat et, en 1782, la fabrique retourna à François Grandmaison: elle fut alors gérée par Louis Obrouk qui était rémunéré à raison d'un quart des bénéfices. Charles-Léonor L'Abbé Deslondes résidait dans le 3^e arrondissement de Saint-Petersbourg, perspective Nevski, quand il prêta le serment de 1793*. Il fut témoin au mariage RICARD / Kettermann le 18 août 1796 à Sainte-Catherine-d'Alexandrie.

□ ANF, AE B^I 989, f. 119, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Petersbourg; MAE Nantes, pap. Lesseps, reg. chanc., consulat, Saint-Petersbourg 1775-1778, f. 404; Russie, XVIII^e, consulat, Saint-Petersbourg, reg. chanc., 1782-1785; Moscou, chanc., 1782-1785, p. 69; TsGIA Saint-Petersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, 18.8.1796. □ *SPbV*, 15.7.1785, n° 56; *SPbZ*, 11.4.1791, n° 29; 1793, n° 46.

☞ L'Abbé Deslondes, Gabriel-Justin-Jacques

Né en 1773 à Paris, fils de Magdeleine L'Abbé Deslondes, frère de Charles-Léonor et de Marin L'Abbé Deslondes.

Il épousa Marguerite Chol, fille de Gaspard CHOL et de Barbe-Monique BARBAZAN.

Il mourut à Saint-Petersbourg le 24 décembre 1830.

Professeur de français. Une place de négociant lui avait été réservée en 1791 à Saint-Petersbourg. Il y résidait quand il prêta le serment de 1793*. Il fut admis en 1800 à l'école de l'Académie des sciences comme professeur de français pour la classe moyenne. À l'admission, il passa l'examen d'entrée avec les professeurs S. Routovski, M. HENRY et C. M. Hermann et montra qu'il possédait « parfaitement les principes de la langue française et russe, et comme il a déjà enseigné la langue française depuis quatre ans, il paroît qu'il se qualifie à tous égards pour la place qu'il demande ». Mais il quitta ce

Les Lesseps demeuraient rue de la Grande Perspective, sur l'île Vassilievski, en 1778. Le consul renvoya sa famille en France à la fin de 1778: «Jamais je n'eus plus besoin d'en ressentir les effets [la protection du ministre] que dans ce moment-ci où j'ai dû me séparer de ma femme et de mes quatre enfants par l'impossibilité où j'étois de leur procurer ici leur subsistance».

Martin de Lesseps devint propriétaire d'une terre dans le comté de Pinneberg au Danemark en février 1779. Il demanda un congé pour rentrer en France en juillet 1779 afin de régler une affaire personnelle de succession, celle de Claude Fabre à Marseille. En 1781, il était considéré par le premier commis au bureau des Consuls comme étant «fort borné». On a dit aussi de lui que «l'ancienneté de ses services fait son mérite». Il s'attira notamment des ennuis de la part de la cour de Russie (qui se plaignit auprès du ministre français) en refusant d'expédier des certificats à caution aux Russes important des marchandises et denrées des colonies françaises. Il ne s'entendait pas avec Joseph RAIMBERT, négociant français important de Saint-Petersbourg, qui avait rempli par intérim à plusieurs reprises les fonctions de consul.

En juin 1785, une flottille de gabarres françaises mouilla dans le port de Riga. Ces gabarres devaient charger des mâts et reprendre la route de la France. La cargaison était destinée à la marine de France et cette transaction fut sans doute l'une des plus importantes dans tout le commerce franco-russe au XVIII^e siècle. On peut en juger par les dimensions de cette flottille royale. Elle consistait en deux divisions, la première était commandée par le chevalier du Clesmeur, dans laquelle se trouvait notamment la *Barbue* commandée par le chevalier du Roquefeuil. La deuxième division était sous le commandement du chevalier de la Bourdonnaye de Montluc; en faisaient partie les gabarres: le *Mulet* (chevalier de LA BOURDONNAYE DE MONTLUC), la *Lourde* (chevalier de MENOÛ), la *Durance* (chevalier de Missiessy de Quiet), le *Gare* (chevalier de Saint-Vallier), le *Rhône* (chevalier de Bussy). La fourniture des mâts était assurée par le marchand de Riga Just Blanckenhagen. L'affaire était sous le contrôle de l'ambassade de France en Russie et les gabarres furent officiellement adressées au consul de France Lesseps qui vint à Riga pour superviser le chargement. Cette mission souleva nombre de problèmes de droit international qui demandèrent beaucoup de bonne volonté de la part des deux parties dont les relations n'étaient pas réglées par des traités. Un des officiers des pavillons français, le commis pour les vivres Libremont, laissa un marchand de Riga vendre pour lui deux montres d'or, les officiers du roi n'ayant pas le droit de faire du commerce; mais le marchand en question disparut avec les deux montres et le consul Lesseps fut obligé de porter plainte. Un autre problème demanda l'intervention du gouverneur de Riga: les pavillons français n'avaient pas été salués dans le port de Riga de façon convenable et l'officier envoyé chez le commandant du port avait été mal accueilli; le lieutenant du Clesmeur s'adressa au gouverneur de la ville de Riga.

L'accueil cette fois fut des plus favorables, un officier russe fut envoyé tout de suite à bord des bateaux français avec des excuses et le salut français reçut autant de coups de canon en réponse. Lorsque les gabarres françaises s'apprêtèrent à repartir pour Brest avec la cargaison de mâts, «il s'est élevé une grande difficulté au sujet des droits d'ancrage, d'hôpitaux, passeport de la magistrature, etc., que la douane de Riga est dans l'usage d'exiger des bâtiments du commerce». Les Français protestèrent contre la perception des droits, invoquant le statut des navires qui faisaient partie de la flotte du roi et qui n'étaient pas des bateaux de commerce. «Nous y sommes autorisés», écrivirent les Français, «non seulement par l'usage reçu chez toutes les puissances mais encore par nos instructions et par une lettre du Ministre en date du 25 juin». L'affaire traîna car la douane de Riga prétendit que la nature de la mission des bâtiments du roi ne les exemptait pas des droits. Les Français eurent gain de cause, la discussion du traité de commerce entre la Russie et la France étant déjà entamée.

Le consul Martin de Lesseps rentra en France au début de l'année 1786. Il prit sa retraite avec une pension de 6000 £ par brevet du 26 août 1787 en plus de la gratification annuelle de 2000 £ qu'il avait obtenue le 21 décembre 1778.

Sa correspondance consulaire à Saint-Petersbourg est complète et comprend un inventaire systématique des actes de chancellerie pendant tout l'exercice de son consulat. Il fut l'auteur de plusieurs mémoires:

– «Mémoire sur le commerce de la Baltique et du Nord relativement à la France. Novembre 1778» (MAE MD Russie, vol. 7, f. 287-290);

– «Observations sommaires sur les causes qui s'opposent aux progrès du commerce de France en Russie. Novembre 1778» (MAE, MD Russie, vol. 7, f. 291-297);

– «Population et revenus de la Russie. Novembre 1778» (MAE, MD Russie, vol. 7, f. 298-305);

– «Observations sur quelques articles du traité de commerce conclu entre la France et la Russie le 11 janvier 1787 (31 décembre 1786 style vieux) et ratifié à Kherson le 3 avril (st. v.), par M. Lesseps» (MAE, MD Russie, vol. 19, f. 8-19);

– «Mémoire du comité commercial français à Saint-Petersbourg, par M. Lesseps, 3 mars 1808» (MAE, MD Russie, vol. 19, f. 294-304);

– «Copie d'un rapport adressé à Son Excellence Monsieur l'ambassadeur de France par les Frères Raimbert et M. Lesseps, 19 mars 1808» (MAE, MD Russie, vol. 19, f. 306-109).

□ ANF, AE B¹ 988, f. 10; AE B¹ 989, f. 105v, 244; Mar B⁷ 441 f. 54 et suiv.; Mar B⁷ 447-448, Espagne, Italie, Nord, 1783-1784, lettre de Lesseps du 13/24 janvier 1783, de Saint-Petersbourg; MAE, CP Russie, vol. 96, f. 94, 145; vol. 101, 1778, Corberon, f. 129-132; vol. 101, 1778, Corberon, f. 299 bis-299 ter; vol. 104, Corberon, Vêrac, 1780, f. 510, 31.7.1780; vol. 114, juin-septembre 1785, Ségur, f. 54-54v, 119-120, 135, 137-138, 170-171v, 179-180, 191-191v; MAE Nantes, pap. Lesseps, reg. chanc., consulat, Saint-Petersbourg, 1775-1778, f. 401; TsGIA Saint-Petersbourg, fonds

347, inv. 2, dos. 1, 24.8-5.9.1776. □ Corberon, t. I, p. 130, 138; t. II, p. 141, 181, 253. □ Mézin, 1997, p. 401 et suiv.

☞ Lesseps, Jean-Baptiste-Barthélemy de

Né à Sète le 27 janvier 1766, il était le fils du consul Martin de Lesseps (* Bayonne 17.10.1730, † Saint-Nom-La-Bretèche 19.9.1807) et d'Anne Caysergues, mariés à Carthagène le 17 juin 1757. Il épousa à Lisbonne le 16 septembre 1793 Rose-Catherine-Cécile Ruffin, fille de Pierre-Jean-Marie Ruffin (* Salonique 17.8.1742, † Constantinople 19.1.1824), et de Françoise Stephanelli; il en eut douze enfants parmi lesquels :

- Aimée de Lesseps (* 1794), mariée en 1822 à Pierre Geofrois-Blanchet, consul de France à Barcelone;
- Fortunée de Lesseps (1798-1845), mariée le 20 janvier 1820 à Charles de Lagau (* Hambourg 14.7.1796), consul général, chargé d'affaires à Tunis;
- Louise-Virginie de Lesseps (1800-1876), mariée en premières noces à Joseph Gauthier et en secondes noces à Julien Le Cresne (ou Lecresne), banquier à Lisbonne;
- Charles-Pascal de Lesseps (* 1807), commissaire du roi près la municipalité d'Oran en Algérie;
- Hortense-Maximilienne de Lesseps (* 1809), mariée en 1829 à Antoine-Aimé Blachette de Lachaud, payeur du département de Montauban;
- Céleste de Lesseps (* 1810);
- Julienne (* 1812), mariée en 1846 à Hippolyte Douger;
- Edmond-Prosper de Lesseps (1815-1868);
- Jean de Lesseps, banquier à Paris.

Barthélemy de Lesseps mourut à Lisbonne le 6 avril 1834.

Diplomate. Barthélemy de Lesseps parlait couramment à douze ans le russe, l'allemand, l'espagnol et le français. Il fit ses études au collège de Versailles de 1778 à 1782 puis fut chargé en 1783, à l'âge de seize ans!, du vice-consulat de France à Cronstadt, grand port situé près de Saint-Petersbourg, sans recevoir d'appointements. Son père l'envoya porter des dépêches à Versailles à la fin de l'hiver 1784-1785 et il croisa en chemin à Riga le comte de SÉGUR qui allait prendre son poste à Saint-Petersbourg. Il se trouva ainsi à Versailles lors de l'organisation de l'expédition La Pérouse et y fut engagé (avec l'octroi d'un traitement de vice-consul et, en plus, la promesse de lui donner la succession de son père, afin d'obtenir le consentement de ce dernier). L'impératrice donna l'ordre d'accueillir l'expédition au cas où elle accosterait sur les côtes de l'empire de Russie.

Barthélemy de Lesseps fut ainsi embarqué en qualité d'interprète de langue russe le 1^{er} août 1785. Au bout de vingt-six mois de navigation, on le chargea de porter en France les dépêches, journaux, cartes et dessins, «seuls fruits sauvés de l'expédition». Il accomplit le voyage par terre «à travers des déserts glacés où il a été exposé à des périls et des souffrances continuelles». Il quitta ses compagnons «dans le port d'Avatscha, ou Saint-Pierre et Saint-Paul, à l'extrémité méridionale de la presqu'île du Kamtchatka. Le 29

[septembre 1787], j'eus l'ordre de quitter l'*Astrolabe*; le même jour, M. le comte de La Pérouse me remit ses dépêches et ses instructions». Le jeune traducteur devenait moins utile pour la suite de l'expédition et le comte de La Pérouse devait estimer qu'un homme seul traverserait plus vite la Russie par voie de terre. Par prudence sans doute les documents et comptes rendus de l'expédition ne lui furent pas tous confiés. L'extraordinaire mission de Barthélemy de Lesseps est bien connue grâce à son *Journal historique du voyage de M. de Lesseps, consul de France, employé dans l'expédition de M. le comte de La Pérouse, en qualité d'interprète du Roi; depuis l'instant où il a quitté les frégates françaises au port de Saint-Pierre et Saint-Paul du Kamtschatka jusqu'à son arrivée en France le 17 octobre 1788*, Paris, Imprimerie royale, 1790, 2 vol. in-8°.

Son *Journal historique* fut traduit et publié en allemand, à Riga et Leipzig, en 1791 (*Svodny katalog knig na inostrannykh iazykakh*, t. II, n° 1719). Le *Journal* débute au Kamtchatka et se termine en France, le 17 octobre 1788. L'auteur y rassemble ses quelques notes de voyage, ses souvenirs et le récit de ses mésaventures. Accompagné d'officiers russes, Lesseps quitta Saint-Pierre-et-Saint-Paul le 7 octobre 1787. Il passa l'hiver au Kamtchatka à Bolcheretsk jusqu'au 27 janvier 1788, puis, ne pouvant traverser la mer d'Okhotsk, il remonta toute la presqu'île vers le nord, longea la côte vers l'ouest et parvint à Okhotsk seulement le 5 mai. Il repartit cinq jours plus tard, et parvint le 29 juin à Iakoutsk. Après une semaine de repos, il se dirigea vers Irkoutsk qu'il atteignit le 6 août 1788. Il rejoignit ensuite Saint-Petersbourg en passant par Tomsk, Tobolsk, Ekaterinbourg, Kazan, Moscou. Il arriva dans la capitale russe le 26 septembre 1788, presque un an après le début de son voyage. Il donna un tracé précis de son itinéraire et fit une grande place dans son récit à la description géographique et surtout ethnologique (étude des peuples de la Sibérie orientale et nordique). Il donna force détails sur son voyage en Sibérie orientale jusqu'à Irkoutsk, ville du bout du monde pour certains, début de la civilisation pour le jeune Lesseps. Il nota les différences de prononciation entre les mots russes et kamtchadales et donna un vocabulaire des langues kamtchadale, koriaque, tchouktche, etc. Il décrit de même les costumes des Kamtchadales et des Tchouktches.

Enfin «le 29 septembre, conformément à l'instruction de M. le comte de La Pérouse, je remis mes paquets entre les mains de M. le comte de Ségur, ministre plénipotentiaire du Roi auprès de l'Impératrice». L'ambassadeur raconta dans ses *Mémoires* cette rencontre étonnante avec le jeune homme. Il lui proposa de séjourner un peu dans la capitale russe, mais «le jeune Lesseps, zélé, ardent, infatigable, ne voulut point se reposer. [...] Il me demanda de l'expédier en courrier à Versailles». Barthélemy de Lesseps voulait gagner la France au plus vite et exécuter à la lettre les ordres de La Pérouse. «Enfin je revis ma patrie, et le 17 octobre à trois heures après-midi, j'arrivai à Versailles». Il reçut «l'honneur d'être présenté le même jour à Sa Majesté, qui daigna m'interroger sur diverses circonstances relatives à mon voyage,

FAMILLE MERSANNE

☞ **Mersanne, Pierre-François**

Né en Provence vers 1751, fils majeur de François Mersanne († avant 1779), marchand quincailleur de Die, et de Brigitte Michel, lors de son mariage par contrat en la chancellerie du vice-consulat de France à Moscou le 1^{er} octobre 1779 avec Marie-Catherine Desanglois (* Arras), seule héritière de Jean-Baptiste DESANGLOIS (testament à Moscou le 10 février 1777) et d'Isabelle Christophe; petite-fille de Louis Desanglois, demeurant à Arras en Artois, et de Marie-Françoise Dubois; nièce de Louise Desanglois, épouse de Félix Robiquet, demeurant à Arras; toujours vivante en 1798, demeurant à Moscou; il en eut :

- Pierre MERSANNE;
- Alexandre-André-Basile Mersanne (* Moscou, bapt. Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul 7.5.1783; parrain: Vassili Pro-tassov; marraine: princesse Anna Troubetskaïa);
- Jacques Mersanne (* Moscou, bapt. Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul 2.2.1785; parrain: Jean BOISSIER; marraine: Jeanne Taton); vivant en 1793;
- Catherine Mersanne (* Moscou, bapt. Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul 13.4.1787; parrain: Pavel Semionovitch Sa-marine; marraine: Ekaterina Chipova);
- Dimitri Mersanne (* Moscou, bapt. Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul 5.1.1789; parrain: Dimitri Zatrapeznov; marraine: Marie Zatrapeznova);
- Nicolas Mersanne (* Moscou 12.8.1790, bapt. Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul 21.8.1790; parrain: Piotr Jerebtsov; marraine: princesse Praxède Tschërba (?), vivant en 1793;
- Hélène Mersanne, vivante en 1793.

Maître perruquier. Il était créancier des marchands russes Ivan Dokoutchaïev et Ivan Kropine en 1788. Il faisait partie de la 3^e guilde et fut inscrit dès 1793 sur la liste de la *Basman-naïa sloboda*. Il habitait dans sa propre maison sur l'avenue Tverskaïa, à Moscou, dans le VI^e arrondissement quand il prêta le serment de 1793*. Il était paroissien de l'église Saint-Louis-des-Français à Moscou en 1798.

□ MAE Nantes, chanc., vice-consulat, Moscou 1782-1785; RNB, Mss, fonds en diff. langues, F-II, 27/1, Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul, bapt., 7.5.1783, 2.2.1785, 13.4.1787, 5.1.1788, 21.8.1790; f. 134, Saint-Louis-des-Français de Moscou, confes-sions, 1798. □ *Kapitalnyé knigui*, 1912; 1913-I; *SPbV*, 18.2.1788, n^o 14, 1793, n^o 50; *SPbZ*, 1793, n^o 48; Ysarn de Villefort, p. 115.

☞ **Mersanne, Pierre**

Fils de Pierre-François MERSANNE et de Marie-Catherine Desanglois.

Il fut témoin au mariage Gacring / THÉODORE le 8 janvier 1793 à Saint-Louis-des-Français de Moscou, prêta le serment de fidélité de 1793* et était paroissien de Saint-Louis en 1798; registrateur de collège et professeur à la pension de l'université de Moscou, il s'engagea comme commissaire à

la police établie par les troupes françaises à Moscou, durant l'occupation de 1812, et remplit les fonctions d'adjoint au maire; il fut mis en jugement par le Sénat après la libération de Moscou mais ne purgea aucune peine.

□ RNB, Mss, fonds en diff. langues, F-II, 27/1, f. 134, Saint-Louis-des-Français de Moscou, confessions, 1798. □ *Kapitalnyé knigui*, 1912; 1913-I; *SPbZ*, 1793, n^o 48; *SPbV*, 1793, n^o 50; Ysarn de Villefort, p. 115.

☞ **Mesmin, Robert**

Coiffeur, il fut inscrit comme « hôte étranger » au corps des marchands sur le registre des habitants de la ville de Saint-Pétersbourg en 1790. Il résidait à Saint-Pétersbourg quand il prêta le serment de 1793*.

□ TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 781, inv. 2, dos. 779. □ *SPbZ*, 1793, n^o 46.

☞ **Mesnil**

Précepteur français à Moscou, dans la famille d'une prin-cesse Chakhovskaïa vers 1784.

Plusieurs Français se trouvant en Russie (Gilbert ROMME, Pierre-Ignace JAMES et Mesnil lui-même) s'intéressaient passionnément aux premières expériences de navigation dans les airs effectuées par les frères Mongolfier et Charles. James, qui connaissait Mesnil, le tenait pour un homme ignorant en physique et en astronomie; c'est ainsi qu'il le décrivit dans ses lettres adressées à Gilbert Romme. Cepen-dant, ce fut Mesnil qui, le premier en Russie, lança un ballon de dimensions considérables dans l'air, en 1784.

Mesnil demanda l'autorisation au gouverneur de Moscou le comte Zakhar Grigorievitch Tchernychev et lui soumit un prospectus de sa composition. Le gouverneur interdit l'expérience, confisqua le prospectus et ordonna à Mesnil de payer une amende de vingt roubles. L'affaire s'arrangea grâce à l'intervention de quelques seigneurs russes.

La première tentative, début février, à Moscou, fut un échec. La noblesse russe, invitée à assister à cette expérience, aida Mesnil à financer les travaux qui lui coûtèrent près de cinq cents roubles, une somme importante pour l'époque. Le 24 février, Mesnil publia dans le journal *Moskovskié Vedomosti* l'annonce du prochain lancement d'un ballon aérostatique. Cette navigation eut lieu le 23 février et fut une réussite. Le ballon resta près de cinq heures en l'air et atterrit dans les environs de Moscou. Un cortège de police fut chargé de suivre le ballon que les habitants de Moscou purent égale-ment voir.

JAMES avait lui aussi l'intention d'effectuer une navigation pareille, tout comme ROMME, mais en avril 1784, sans doute suite au lancement entrepris par Mesnil, toute expérience de ce genre fut interdite en Russie. En 1785, Mesnil alla à Saint-Pétersbourg avec la famille qui l'employait. Il sortit alors un prospectus en français où il expliquait l'origine des vents et

étudiait la question de la possibilité d'effectuer le tour du monde en ballon.

Il publia un petit recueil de vers sans titre portant :

– *Le Sieur Mesnil demeurant chez madame la princesse Schagawskoi* [Chakhovskaïa] *entre Arbate et la Poverskoi* [rue Povarskaïa], *lancera dans trois semaines et peut-être plutôt, un ballon aérostatique, suivant le methode de Mr. Mongolfier*, Moscou, 1784, 4 p., in-4° (un exemplaire localisé, bibliothèque de l'université de Moscou).

□ *MV*, 1784, n° 37, 38, 39. □ Tchoudinov, 2004. ▷ Notice d'Alexandre Tchoudinov.

✂ Métais, Jean-Pierre

Fils de Pierre Métais et de Marie-Modeste Fauvin, d'Auxy en Gâtinais (Loiret), il épousa le 15 juin 1793 à Sainte-Catherine-d'Alexandrie de Saint-Pétersbourg Sophie Weber, native de Wesel en Prusse, fille de Henry Weber et de Marianne Finck (témoins : Louis Mercier, Edme-Louis Lelarge, Jacques-Auguste Coney, Louise Bourgeois épouse Mercier). Ils eurent :

– Sophie-Élisabeth Métais († Saint-Pétersbourg 28.2.1797, à l'âge de trois mois, inh. 2.3.1797 cimetière île Vassilievski).

Valet de chambre. Il résidait à Saint-Pétersbourg quand il prêta le serment de 1793°.

□ TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, 15.6.1793, 2.3.1797. □ *SPbZ*, 1793, n° 46.

✂ Meunier de Précourt, dit sieur de Saint-Laurent, Antoine

Né vers 1724 en Brie, marié à Jeanne-Marie Rohé (* en Bretagne vers 1735, † avant 1766), dont il eut au moins une fille : – Marie-Angélique Meunier de Précourt (* Paris vers 1755), mariée par contrat enregistré le 15 juin 1780 à la chancellerie du consulat de Saint-Pétersbourg à Chrétien-Charles Martin (* La Haye) ; elle demeurait chez Hannevard, quartier de la Porte Rouge à Moscou, lors de son mariage ; elle savait « lire, cuire, broder ».

Il se remaria le 10 octobre 1766 à l'église catholique de Saint-Pétersbourg avec Jeanne-Marie Benear, vivant à Saint-Pétersbourg en 1777.

Il mourut à Saint-Pétersbourg en 1777.

Aventurier, recruteur de colons pour la Russie, franc-maçon. Commis chez un munitionnaire à ses débuts, puis inspecteur de la police parisienne, il disparut en mars 1757, « assassiné pendant un trajet de Paris au chateau d'If où il conduisait un prisonnier », selon les affirmations de ses collègues.

Huit ans après il réapparut avec une autre identité, celle d'un officier breveté, « aide major au corps royal des arquebusiers de France » ou médecin dans le même régiment, au gré de ses affirmations. En fait, il ne disparut point car ces traces sont bien visibles dans cette période : il était un des francs-maçons actifs de Metz et tenta, vers 1760-1761, de créer un

réseau de correspondance important avec toutes les loges régulières. Le réseau de Meunier de Précourt se recoupait en partie avec celui d'un autre franc-maçon, le lyonnais Jean-Baptiste Willermoz, et embrassait les villes de Francfort, de Coblenz, de Mayence, de Hambourg mais aussi celles des Pays-Bas autrichiens. En 1764, Meunier de Précourt était Vénérable de la loge *Saint-Jean des Parfaits Amis* de Metz, il faisait partie des premiers chevaliers armés par le fondateur de la Stricte Observance Templière, le baron Karl Gotthelf von Hund und Altengrotkau, lors du convent d'Altenberg en 1764.

Ce réseau dont Meunier de Précourt fut l'un des créateurs, lui servit sans doute dans son projet de recrutement de colons pour la Russie. La même année, Meunier de Précourt, en association avec Jean De Boffe (voir DE BOSSE) et Benjamin COULIETTE DE HAUTERIVE, signa un contrat avec le ministre plénipotentiaire de la Russie à Paris, le prince Dmitri Alexeïevitch Golitsyne, dans lequel ils s'engageaient à fournir à la Russie trois cents familles pour 12 000 roubles. À cette époque, la Russie cherchait à recruter des colons pour peupler ses territoires vides, notamment dans la région de la Volga. Il faut rappeler l'existence d'un projet d'une colonie maçonnique à Saratov, conçu par la Stricte Observance Templière qui était en relation avec le comte A. I. Moussine-Pouchkine, franc-maçon et envoyé russe à Hambourg, responsable du recrutement de colons. Meunier de Précourt obtint une concession de Catherine II contresignée par le président de la Chancellerie de tutelle des étrangers, Grigori Grigorievitch Orlov. Les agents du roi gardaient un œil sur lui ; on le décrivait ainsi en 1766 : « de Paris, taille du 5^{ps} 2^{pces}, blond, la voix roque ; ci devant employé dans les vivres. Directeur, aiant sous lui le chevalier Pignalvert ».

En mai et juin 1764, l'heureux « Directeur de la colonie étrangère de Catherinebourg au royaume d'Astrakan » se vantait que sa concession se construisait, la colonie se peuplait, le travail était assuré. Le 6 août 1764, le prince Dmitri Alexeïevitch Golitsyne avisa la Chancellerie que les trois « directeurs » Meunier de Précourt, De Bof et Coulliette d'Hauterive « levaient » avec beaucoup de succès des colons en Allemagne et qu'un bon nombre devait arriver à Lübeck pour être acheminés à Saint-Pétersbourg.

Un mémoire était joint à la relation du ministre, certainement de la main de Meunier de Précourt. L'auteur, invoquant la méprise de la Chancellerie à l'égard des associés et de lui-même qu'elle considérait comme « un entrepreneur qui sous l'appas d'un intérêt pécuniaire offroit de faire expatrier des familles », tenait à faire la lumière sur ses véritables intentions : « C'est l'honneur de créer un peuple nouveau, la gloire de vaincre les difficultés qui s'opposent aux premiers établissements, la douce satisfaction de conduire des hommes et de les rendre heureux par de sages règlements et par une administration bien entenduë ; c'est enfin la noble ambition de faire sortir du sein d'une terre agreste, les arts, les sciences, le commerce et l'agriculture qui animent les chefs de la colonie et ses associés ». L'envoyé russe à la Haye

☞ **Petit, Mathieu-Jean**

Marié à Catherine, fille d'Alexis N., il en eut :

- Jean Petit, vivant en 1793 ;
- Thérèse Petit, vivante en 1793 ;
- Marie-Wilhelmine Petit, vivante en 1793 ;
- Jeanne-Marie Petit, vivante en 1793 ; préceptrice.

Précepteur chez le brigadier Obodachev, dans un district du gouvernement d'Ekaterinoslav. Tous furent expulsés de Russie pour avoir refusé de prêter le serment de 1793*.

- *SPbV*, 1793, n° 93 ; *SPbZ*, 1793, n° 89.

☞ **Petit, Nicolas**

Précepteur. Présent en Russie depuis 1780, précepteur dans la maison d'un prince Dolgoroukov dans son village près de Moscou. Nicolas Petit faisait partie du groupe des quatorze précepteurs français qui, en 1795, à Moscou, se proposèrent de fonder une société d'aide mutuelle aux précepteurs. Les sociétaires espéraient bénéficier de la protection du directeur des écoles publiques de Moscou. Les cotisations devaient couvrir les frais de maladie des sociétaires, permettre d'offrir à ceux d'entre eux qui se trouveraient sans place « logement, bois, chandelles, thé, café et nourriture pour le prix de 25 roubles par mois », servir à créer une bibliothèque accessible à tous les membres. Catherine II interdit la fondation de « tels sociétés et organismes inutiles » et menaça les précepteurs d'expulsion de l'empire au cas où ils persisteraient dans leur intention (voir NOËL).

Il disait aussi savoir le moyen de transformer le cuivre en argent. Il fut impliqué avec un autre Français, DU ROSAY, dans l'affaire du major Passek accusé de la libre-pensée. Passek était le fils de Vassili Bogdanovitch Passek et le neveu du général Piotr Bogdanovitch Passek. Ayant fait connaissance (à Kremenchoug ?) avec DU ROSAY et Petit, il étudia avec eux l'histoire, la métallurgie, la chimie, etc. Passek lut les œuvres de Radichtchev, du poète Chénier, composa lui-même des vers en l'honneur de la liberté, ainsi que des vers pornographiques à la Barkov.

Petit était paroissien de Saint-Louis à Moscou en 1798.

- RNB, Mss, fonds en diff. langues, F-II, 27/1, f. 134, Saint-Louis-des-Français de Moscou, confessions, 1798 ; RGADA, fonds 7, inv. 2, dos. 2846, 2858.

☞ **Petit, Rose**

Actrice et cantatrice. Elle semble avoir joué à Paris, au théâtre des grands danseurs du Roy, en 1772-1774 ; elle y tenait des rôles de soubrette et paraissait dans les ballets. Elle dut arriver fin 1774 ou début 1775 à Saint-Petersbourg et joua des rôles de confidente pendant quelques années, avant d'abandonner le théâtre « pour se vouer à la galanterie ».

- Mooser, 1954, p. 83.

☞ **Pétrus, Étienne**

Caviste, renvoyé en France en 1724 ou 1725 par le chargé d'affaires de France CAMPREDON.

- ANF, AE B¹ 984, f. 22.

☞ **Pexonne, Louis-Alexandre de**

Il épousa le 26 février 1758 à l'église catholique de Saint-Petersbourg Marie-Françoise M. (témoins : Jean-Baptiste et Marie-Anne Bernard).

Précepteur. Il demeurait avec son épouse à Moscou en 1761. Il fut engagé comme gouverneur pour les enfants d'Alexandre Iourievitch Neledinski-Meletski (1729-1804), fils du sénateur Iouri Stepanovitch, militaire, futur conseiller privé actuel. Le contrat de Pexonne stipulait qu'il allait recevoir pour son travail « trois cent roubles, voiture, thé, sucre, café à volonté, en cas de maladie, soins et médicaments ». Le précepteur devait suivre la famille où qu'elle allât, selon les ordres de sa maîtresse. De Pexonne initiait le jeune Iouri Alexandrovitch Neledinski avec « beaucoup de zèle » au français, à l'arithmétique, la chronologie, l'italien, le latin, « si l'on demande ». Remarquons la présence dans le contrat des mots sur la nécessité d'inculquer la « pureté des mœurs », à quelle fin le gouverneur s'engageait aussi d'enseigner la morale. Son élève, après la mort prématurée de sa mère, fut placé dans la maison de sa grand-mère, A. I. Talyzina, puis, à l'âge de treize ans, envoyé à Saint-Petersbourg chez sa deuxième grand-mère, la princesse A. I. Kourakina. En 1769, il partit à l'étranger faire ses études à l'université de Strasbourg. Iouri Neledinski-Meletski (1752-1829) sera directeur de l'École principale publique à Moscou en 1786, sénateur en 1800, secrétaire d'État de Paul I^{er}, écrivain et poète.

- MAE Nantes, reg. chanc., vice-consulat, Moscou, 1759-1764, 2 Mi 2494 ; TsGIA Saint-Petersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 27, 26.2.1758. □ *Khronika nedavnei stariny*, p. 4-5.

☞ **Pfähler, Jean-G.**

Originaire de Strasbourg. Père de :

- Louis Pfähler (*Strasbourg), médecin résidant dans le gouvernement de Viatka.

Docteur en médecine. Il fit enregistrer, avec son parent P.-F. Pfähler, une procuration au vice-consulat de France à Moscou le 21 août 1790. Il résidait dans le XX^e arrondissement de Moscou quand il prêta le serment de 1793*.

- MAE Nantes, série Archives des archives, art. 131, inv. gén., vice-consulat, Moscou. □ *SPbZ*, 1793, n° 50, 90 ; *SPbV*, 1793, n° 89.

☞ **Pfisterer, Léopold**

Joillier de l'impératrice, il était déjà présent à Saint-Peters-

bourg en 1777. Il fut témoin au mariage REYNAUD / Bertin le 8 novembre 1795 à Sainte-Catherine-d'Alexandrie.

□ ANF, AE B¹ 988, f. 144v, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg; MAE Nantes, pap. Lesseps, reg. E, 1782-1785, f. 290; TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, 8.11.1795. □ *SPbZ*, 1793, n° 46.

☞ Phalandès

Sculpteur, élève de Falconet-père, qui, aux dires de Corberon (BOURRÉE, CHEVALIER DE CORBERON), aurait participé à la décoration du palais de Marbre à Saint-Pétersbourg, construit pour le prince Orlov. Phalandès serait l'auteur de quelques « sculptures en marbre blanc assez mauvaises » qui se trouvaient dans les niches de l'escalier principal du palais. On ignore si Phalandès a fait un séjour en Russie.

□ Corberon, t. II, p. 277.

FAMILLE PHILIPPEAU

☞ Philippeau, François

Né à Lunéville vers 1739 ou 1740, catholique, marié à Marie-Jeanne Sérard (* Lunéville vers 1746), dont il se sépara par acte enregistré au vice-consulat de France à Moscou le 9 janvier 1788 (acte d'abandon enregistré le 16 septembre 1790 au vice-consulat de France à Moscou). Ils eurent :

– Jacques-Robert PHILIPPEAU.

Sa succession fut enregistrée au vice-consulat de France à Moscou en 1803.

Négociant français, inscrit avant 1791 à la 2^e guilde des marchands de Moscou avec un capital de 1010 roubles, il tint son commerce dans la galerie aux Chasseurs et habita avant 1793 dans une maison d'un prince Dolgoroukov. En 1791, il fut inscrit « pour toujours » à la 3^e guilde des marchands de Moscou. Il habita entre 1793 et 1797 dans la rue Tverskaïa, dans un logement loué au marchand moscovite Moskvine. Il dut prêter, comme sa femme, le serment de 1793*. En 1797, il était toujours inscrit à la 3^e guilde marchande de Moscou. Il était paroissien de Saint-Louis-des-Français à Moscou en 1798.

En 1797, son épouse habitait à Moscou dans la maison du prince Sibirski (certainement Vassili Fiodorovitch Sibirski, général d'infanterie, qui fut exilé par Paul I^{er}) et était paroissienne de l'église Saint-Louis.

Il fut le parrain de Marie-Rose SPOL le 13 décembre 1790 aux Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul et témoin au mariage PHILIPPEAU / Vuillaume le 29 octobre 1791 en l'église Saint-Louis-des-Français de Moscou.

□ MAE Nantes, série Archives des archives, art. 131, inv. gén., vice-consulat, Moscou; RNB, Mss, fonds en diff. langues, F-II, 27/1, Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul, bapt., 27.4.1796; f. 134, Saint-Louis-des-Français de Moscou, confessions, 1798; Saint-Louis, mariages, 1791; TsGIA Moscou, fonds 397, inv. 1, dos.

108. □ *Kapitalnyé knigui*, 1912; 1913-I; Naïdenov, t. IV; *SPbZ*, 1793, n° 47, 48; *SPbV*, 1793, n° 50.

☞ Philippeau, Jacques-Robert

Né à Orléans en 1764, fils de François PHILIPPEAU et de Marie-Jeanne Sérard, il épousa le 29 octobre 1791 à Saint-Louis-des-Français de Moscou Claude-Louise Vuillaume (* Paris vers 1760), vivant à Moscou en 1798, fille de François VUILLAUME et de Marie-Félicité Boursq (témoins: BRICE, François Vuillaume, François Philippeau, Joseph ALLARD, Alexis ALLARD, David Schwerofner, Joseph ROUSSEAU). Il en eut au moins une fille :

– Anne Philippeau (* Moscou 1792).

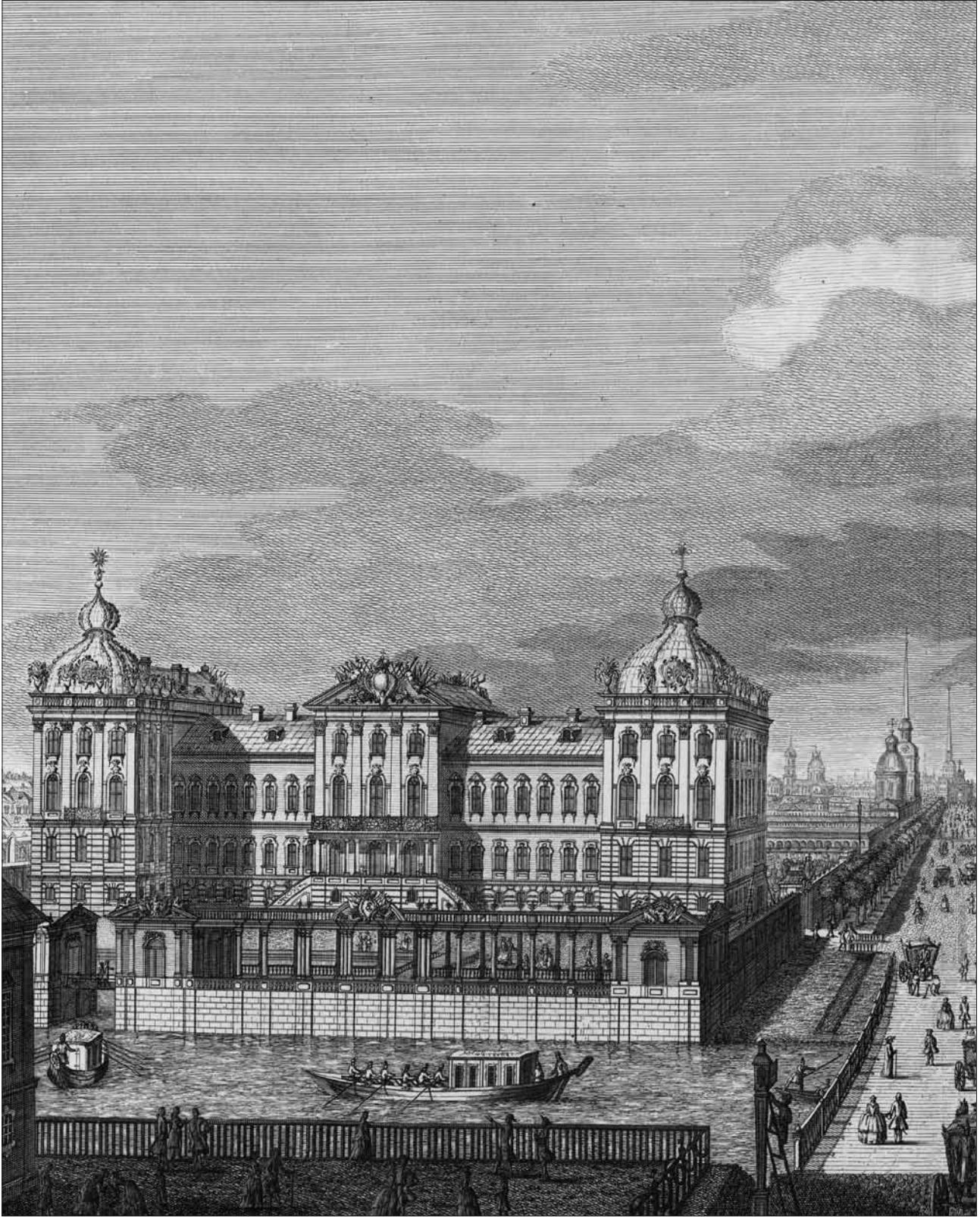
Marchand de la 1^{re} guilde inscrit en 1792 sur la liste de la *Basmannaïa sloboda*, il ne figurait plus sur les listes des marchands des guildes en 1792. Il fut inscrit, avec un capital de 1010 roubles (sur déclaration de Jean-Baptiste CLAIRET, qui écrivit en russe à sa place) à la 3^e guilde des marchands de Moscou de 1794 à 1806. Il habita dans différents endroits de Moscou: en 1791, dans les galeries marchandes *Okhotny* (des Chasseurs), dans la maison d'un prince Dolgoroukov, puis, en 1793, dans le V^e arrondissement de Moscou, dans une maison du comte Vorontsov près de la rue du Pont des maréchaux-ferrants, et, en 1795, dans une maison du comte Platon Beketov, éditeur, au même endroit. Il prêta, avec son épouse, le serment de 1793*.

Il fit paraître des annonces dans les *Moskovskié Vedomosti* entre 1791-1799: il avait ouvert en 1791 son magasin dans la rue du Pont des maréchaux-ferrants, dans la maison du comte Vorontsov, et y faisait le commerce de bronzes et de porcelaines. Le comte Nikolai Petrovitch Cheremetev (1751-1809, sénateur, grand chambellan de la cour, mécène) y fit des achats à plusieurs reprises, notamment en 1796 et 1797, pour une somme supérieure à 8000 F, pour le palais-théâtre qu'il venait de faire construire à Ostankino.

Un dessin trouvé dans la correspondance de N. P. Cheremetev montre la boutique de Philippeau avec ses candélabres, ses girandoles et ses groupes sculptés. A. Agapov, intendant d'Ostankino, ajouta son commentaire: « Je suis allé chez le marchand Philippeau, il a des girandoles en bronze, quatre grands, d'une hauteur d'une archine, mais pas très bons et de forme ancienne, en plus le prix annoncé est élevé, comme j'ai remarqué, ils ont déjà servi, sans doute à Paris dans le palais royal ou chez d'autres grands seigneurs. »

Philippeau partit à l'étranger en 1791 et au printemps 1795, avec son beau-père François Vuillaume. En 1806, il vivait avec sa famille dans la 1^{re} partie Admiralteïskaïa de Saint-Pétersbourg, dans la maison du marchand Petelini, n° 60, quand il prêta avec son épouse le serment de sujétion à la Russie.

□ RGADA, fonds 1287, inv.1, dos. n° 6482, partie 1, f. 830-832, 988-989; RGIA, fonds 1088, inv. 3, dos. 141, f. 72; 149, f. 23; 159; 160, f. 23; 802, f. 29; RNB, Mss, fonds en diff. langues, F-II, 27/1, f. 134, Saint-Louis-des-Français de Moscou, confessions,





«Vue du Nouveau Palais près de la porte triomphale d'Anitschki vers l'orient avec une partie de la ville & du chemin du Monastere d'Alexandre Newski prise du Coté de la Fontanka», le palais Anitchkov et la perspective Nevski.

R

☞ Rabier, François

Cuisinier inscrit comme «hôte étranger» au corps des marchands sur le registre des habitants de la ville de Saint-Pétersbourg en 1787. Il y résidait encore quand il prêta le serment de 1793*.

- TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 781, inv. 2, dos. 1429.
- SPbZ, 1793, n° 46.

FAMILLE RACHETTE, RACHET OU RACHÉ

☞ Rachette, Jacques-Dominique-Antoine

Né à Montpellier et baptisé paroisse Saint-Denis, le 14 décembre 1744, fils de Dominique Rachet, sculpteur, et de Claudine Bienfait.

Il se maria le 25 octobre 1765, en l'église réformée de Copenhague (pasteur Eirod), avec la Danoise Esther-Christine Von Dockum (bapt. 29.4.1746, à Lyngby près de Copenhague, † sans doute Saint-Pétersbourg, vers 1835), troisième fille de Martin von Dockum et d'Anne-Margrethe Jean, dont il eut :

- Anne-Élisabeth Rachette, baptisée le 18 avril 1766 à l'église française réformée de Copenhague, mariée à Fiodor Khristianovitch Virst, conseiller d'État actuel ;
- Antoine-Gaspard Rachette (*Copenhague 27.5.1769), conseiller d'État actuel et directeur de la douane de Riga, marié, dont descendance ;
- Suzanne-Henriette Rachette (*21.11.1770), mariée à Pavel Khristianovitch Bezak ;
- Charles-Martin RACHETTE ;
- Émilie Rachette, mariée à l'émigré français Joseph D'HORRER ;
- Julie Rachette, mariée à Piotr Grigorievitch Sobolevski ;
- Élisabeth Rachette, mariée ;
- Emmanuel-Willome Rachette (*Wendebek 23.11.1776), général-major au service de la Russie.

Tous les enfants, selon le mot du mémorialiste Wiegel, devinrent «de véritables Allemands et Allemandes grâce à la fréquentation des Allemands pétersbourgeois de l'île Vassilievski».

Rachette mourut à Saint-Pétersbourg en 1809.

Après des études à l'Académie royale des beaux-arts de

Copenhague en 1763 où il fut décoré de la petite médaille d'or, puis de la grande médaille d'or en 1764, mais sans en recevoir le grand prix de voyage à Paris et Rome, Dominique Rachette se rendit en 1766 à Paris à ses frais (l'agent de la Russie, nommé Rachette, qui fut embastillé en 1765 pour avoir débauché des Français ne fut pas le sculpteur Dominique Rachette, contrairement à une idée reçue et tenace). En 1766, il étudia la sculpture à l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris où il fut protégé par J. M. Vien. Il en revint en 1769 au Danemark. Il envoya en 1770 un *Jupiter* à l'Académie de Copenhague et demanda d'être reçu, ce qui lui fut refusé car il n'avait pas effectué ses six années de voyage. Il dut en conséquence retirer sa demande. Il partit ensuite pour Hambourg puis Copenhague. Il envoya le 29 mai 1771 la même statue de *Jupiter* à l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg (elle se trouve au Musée Russe d'État à Saint-Pétersbourg) en exprimant le vœu d'«être associé» à l'Académie. Il fut recommandé par Jacques-François-Joseph Saly, son maître, directeur de l'Académie royale des beaux-arts de Copenhague, le 26 mai 1771. Il renouvela cette demande à l'Académie de Saint-Pétersbourg dans une lettre écrite de Berlin le 16 janvier 1772 mais se vit sans doute opposer un refus bien qu'il fût agréé. Il séjourna entre 1773 et 1777 au Holstein et exécuta différentes sculptures commandées par le comte Ch. K. Schimmelmann. En 1778, il exécuta des bas-reliefs à Hambourg.

Il fut invité en Russie en 1779 par le prince Alexandre Alexeïevitch Viazemski, procureur général du Sénat, et entra au service de la Russie le 2 avril 1779 comme modèleur à la manufacture impériale de porcelaine où il devait exercer ces fonctions pendant vingt-cinq ans. En 1782, déjà agréé, il fut soumis à l'épreuve d'admission à l'Académie et le conseil de l'Académie des beaux-arts lui demanda de sculpter en marbre la rivière Volga. Il entra en 1784 à l'Académie royale de peinture et de sculpture de Berlin. Élu le 20 juillet 1785 membre de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, il en fut nommé professeur adjoint en 1794 et professeur en 1800 ; il fut aussi nommé directeur de la fabrique d'État de porcelaine. Le 24 juillet 1786, il avait été élevé à la dignité d'assesseur de collège, le 31 décembre 1793, à celle de conseiller aulique et le 26 novembre 1800, à celle de conseiller de collège. Il fut décoré de l'ordre de Sainte-Anne, 2^e cl.,

le 8 septembre 1802 et renvoyé le 5 mars 1804 avec le grade de conseiller d'État.

Il dirigea la fameuse série de biscuits représentant les différents peuples de Russie, en costumes folkloriques, qui eurent un succès immense tant en Russie qu'en Europe en général. Cette série fut réalisée sur la base des gravures du livre de I. G. Georgi *Описание всех обитающих в Российской империи народов* (*Description de tous les peuples habitant l'État de Russie*). Il excella aussi dans la réalisation de bustes et bas-relief: sont connus ses portraits sculptés de Catherine II, de Paul I^{er}, d'Alexandre I^{er} et d'autres membres de la famille impériale. L'influence de l'architecte N. A. Lvov et du poète G. R. Derjavine se fit sentir dans les programmes de ses sculptures exécutées dans la mouvance du classicisme russe: on pourrait citer sa statue en bronze de Catherine II en déesse Cybèle (1788, n'est pas conservée), le monument au feld-maréchal général le comte P. A. Roumiantsev-Zadounaïski (1793, n'est pas conservé mais en sont connues des copies en miniature exécutées par l'auteur et conservées notamment au Musée Russe), le monument funéraire avec plusieurs figures sur la tombe du chancelier le prince sérénissime A. A. Bezborodko (1803, bronze, Laure Alexandro-Nevski). Rachette collabora avec les plus grands architectes de son temps tels que Giacomo Quarenghi, Charles Cameron ou Andreï Voronikhine. Il exécuta des statues pour les Bains froids à Tsarskoïé Selo (au milieu des années 1780), pour la Grande cascade à Peterhof (1800-1806), pour la cathédrale de Kazan (1806-1809). Il exécutait aussi des commandes de bustes pour les particuliers: le buste de P. A. Demidov (1779-1780, marbre, Musée Russe, Galerie Tretiakov, Ermitage, Musée-réserve de Nijni-Taguil), de Leonhard Euler (1784, marbre, Académie des sciences, Moscou, 1788, Ermitage), de G. I. Kozlov (env. 1790, plâtre, Musée Russe), les bustes de G. R. Derjavine et E. I. Derjavine (1794, ne sont pas conservés²), les portraits en médaillon d'I. G. Tchernychev et d'A. A. Tchernychev (1786, plâtre, Galerie Tretiakov), de S. I. Plechtcheïev (fin des années 1780, plâtre, Musée Russe).

Il fit un voyage à Lübeck en 1794 en compagnie de sa fille Suzanne.

Le 27 septembre 1796, il avait été inscrit dans le registre de la noblesse du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Il prit la nationalité russe le 13 décembre 1806.

□ RGIA, fonds 789, inv. 1, part. 1, dos. 488; fonds 1343, inv. 28, dos. 911, f. 10. □ *Gossouardstvenny Rouski mouzeï*, 1988; Gretch, p. 75-76; *Jean-Dominique Rachette* (introduction par E. V. Karpova et Bent Sørensen); Levesque, 1812, t. VI, p. 66; *SPbZ*, 9.11.1794, n° 90. □ *La France et la Russie au siècle des Lumières*, p. 249, 259; Karpova, 1986; Karpova, 1997; Kobeko, 1883; Lami, t. II, p. 277; *Saint-Pétersbourg*, p. 435-436; Sørensen; *Tri véka Sankt-Péterbourga*, t. II, p. 216-217 (notice par E. V. Karpova).

☞ Rachette, Charles-Martin

Fils de Dominique Rachette et d'Esther-Christine Von Dockum, né le 31 mai 1772, baptisé le 9 juillet 1772 à l'église réformée française de Copenhague, marié à Elizaveta Ivanovna Freigang, dont:

- Ivan Rachette;
- Alexandre Rachette;
- Eugène Rachette;
- Vladimir Rachette;
- Élisabeth Rachette;
- Émilie Rachette;
- Catherine Rachette;
- Sophie Rachette;
- Nathalie Rachette;
- Uliane Rachette;
- Marie Rachette.

Fonctionnaire civil. Entré au 1^{er} département en 1784, à l'âge de douze ans, il démissionna en 1787 et s'engagea comme sous-clerc au Trésor de l'État (jusqu'à sa démission en 1789). En 1799, il entra au service de la douane de Saint-Pétersbourg comme clerc; il fut en 1800 muté à la douane de Cronstadt comme interprète, en 1803, nommé secrétaire de gouvernement, en 1804, affecté au département du ministère du Commerce comme archiviste, en 1805 interprète à la Commission pour l'élaboration des lois (où il proposa de taxer les livres reliés ce qui fut accepté par l'empereur). Il fut fait conseiller titulaire en 1805 et gratifié d'une bague sertie d'un diamant pour son activité à la douane et ses propositions pour l'amélioration du commerce avec les puissances étrangères. En 1806, il était aide rédacteur à la Commission pour l'élaboration des lois et, en 1804-1807, il fut aussi chargé de la correspondance du ministre du Commerce en allemand. En 1808, il devint assesseur de collège. En 1810, il fut muté au ministère des Finances et la même année à la douane de Saint-Pétersbourg. En 1811, il fut décoré de l'ordre de Saint-Vladimir, 4^e cl., et la même année il fut fait membre supérieur de la douane de Saint-Pétersbourg. En 1812, il démissionna de la Commission des lois puis, sur la proposition de Speranski, directeur de cette commission, il fut promu conseiller aulique. À partir de 1817, il exerça les fonctions de directeur de la douane de Saint-Pétersbourg. Conseiller de collègue en 1818, en mission à Taganrog en 1819-1820 et à Moscou en 1822-1823, il reçut des primes importantes et fut décoré en 1820 de l'ordre de Sainte-Anne, 2^e cl. Nommé membre de la Commission pour la construction des bâtiments des douanes de Saint-Pétersbourg et de Cronstadt en 1824, il fit fonction, à partir de 1825, de directeur de la douane de Riga. Il fut confirmé en 1826 dans la qualité de directeur de la douane de Riga.

□ RGIA, fonds 1343, inv. 28, dos. 911, f. 10.

Très brillant élève jeune de langue à Louis-le-Grand puis à Constantinople, il fut nommé consul en Crimée par l'ambassadeur de France à la Porte, Vergennes, poste réduit de fait au simple rôle de secrétaire-interprète à cause de la nomination du baron François de Tott en Crimée en 1767. Attaché à ce dernier, il fut envoyé en Crimée auprès du khan afin d'aider à la libération de la Pologne. À la suite du refus du nouveau khan Devlet Girây d'accepter la médiation du baron de Tott, Pierre Ruffin reprit dans leur intégralité ses fonctions de consul de France en Crimée avec un traitement annuel de 3600 livres.

En 1769, Ruffin eut des contacts avec le baron Ossip Ivanovitch Molina se trouvant au service de la Russie, qui lui promit des informations confidentielles. Fait prisonnier par les Russes à Jassy, il fut envoyé à Botosani en octobre 1769, puis à Laticher. Les diplomates français à Saint-Petersbourg furent informés en 1770 du sort de Ruffin par l'intermédiaire de Gian Pietro Nagny, secrétaire pour les affaires étrangères du hospodar de Moldavie, lui aussi emprisonné par les Russes et déplacé à Saint-Petersbourg. Mais Nagny ne savait pas que Ruffin s'y trouvait aussi. En effet, le consul séjourna neuf mois à Saint-Petersbourg où il fut gravement malade.

De retour à Constantinople fin 1770, il y devint interprète et participa à toutes les négociations de l'ambassadeur. Il fut nommé secrétaire interprète des langues orientales à Paris en 1774 et chargé, en qualité de principal commis, de la correspondance du bureau des Consuls avec la Turquie, des régences de Barbarie et des puissances de l'Inde. Il devint professeur de turc et de persan au Collège royal en 1784 et reçut, à ce titre, l'ambassade de Typoo Saïb, ce qui lui valut la même année des lettres de noblesse et le cordon de l'ordre de Saint-Michel.

Nommé premier interprète et secrétaire de la légation de France à Constantinople en 1794 (12 brumaire an III), il assura l'intérim de l'ambassade en 1797. Emprisonné par les Turcs de 1798 à 1801 à cause de la campagne d'Égypte, il fut nommé chargé d'affaires en 1802 et ouvrit les négociations de paix entre la France et l'Empire ottoman. Il reçut des lettres de ministre plénipotentiaire pour la signature d'un traité d'alliance en 1812 et fut nommé chargé des affaires du roi en 1814.

□ Mézin, 1997, p. 538-539; Stroev, 2002; Stroev, 2004, p. 587, 589.

☞ Ruiveau

Gouvernante des enfants du comte Roman Illarionovitch Vorontsov: Alexandre Vorontsov (1741-1805), futur diplomate, ambassadeur de Russie en Angleterre et en Hollande, président du collège de Commerce, sous le règne d'Alexandre I^{er} ministre des Affaires étrangères et chancelier de l'Empire, et Semion Vorontsov (1744-1832), futur diplomate, ministre plénipotentiaire de Russie à Venise et à Londres. Alexandre Vorontsov évoqua dans son autobiogra-

phie qu'il avait appris le français « insensiblement » grâce à Mmes Ruiveau et BERGER.

□ *Arkhiv kniazia Vorontsova*, t. V, p. 12. □ Berelowitch, Medvedkova, p. 206 (référence).

☞ Rulhière, Claude-Carloman

D'une famille originaire du Vivarais, venue s'installer à Paris sans doute au XVII^e siècle.

Né à Bondy (Seine-Saint-Denis, France) le 12 juin 1734, il était le fils de Martin Rulhière (1706-1772) inspecteur de la maréchaussée de l'Île-de-France, et de Marie-Anne-Joseph Bonvallet; le petit-fils de René-François Rulhière (1670-1740), inspecteur de la maréchaussée de l'Île-de-France, et de Catherine-Élisabeth Jorand de Villier; l'arrière-petit-fils de François Rulhière, écuyer et conseiller du roi, servant sans doute dans la maréchaussée, et de Marguerite Marrier, mariés en 1664. Il mourut à Paris le 30 janvier 1791.

Diplomate, écrivain. Ancien élève du collège Louis-le-Grand où il se lia avec Chastellux, le chevalier GUIGNARD DE SAINT-PRIEST et le baron de Breteuil (LE TONNELIER, BARON DE BRETEUIL), Claude-Carloman Rulhière entra le 1^{er} février 1750 dans le corps des gendarmes de la garde et devint en 1758-1759 aide de camp du maréchal de Richelieu en Guyenne.

Rulhière se rendit en Russie en 1760 à la suite du baron de Breteuil qui l'avait engagé comme secrétaire; ce dernier reçut son audience de congé le 12 mai 1763 et partit de Saint-Petersbourg le 19 mai suivant; Rulhière l'accompagna dans son ambassade de Suède et revint à Paris début 1765.

Les circonstances du séjour de Rulhière en Russie sont peu connues, pas plus que ses activités ou que ses relations avec la communauté française et la noblesse russe. Cependant il assista comme témoin oculaire à l'avènement de Catherine II et relata sa version des faits dans l'*Histoire de la Révolution de Russie de 1762*, rendue publique en 1768 sur les instances de la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu. Le texte resta à l'état de manuscrit mais il devint vite célèbre: en effet, protégé par Choiseul, Rulhière n'hésita pas à en faire et refaire lecture dans les salons parisiens. Diderot, d'Alembert, Mme Geoffrin, La Rochefoucauld, toute la haute société française prit connaissance de cet ouvrage. Ainsi LA HARPE affirmait-il en 1791: « Je l'ai lu plusieurs fois; j'ignore jusqu'à quel point il est fidèle dans les détails; mais ce qui est certain, c'est que l'ouvrage est écrit d'une manière piquante, originale, pittoresque, qui cependant est plus dans le style des mémoires que dans celui de l'histoire ». FORTIA DE PILES estimait que cette clandestinité avait largement contribué à la célébrité de l'ouvrage, mais ce n'était pour lui qu'un « monument de méchanceté, d'audace et de vanité » et il décida de le réfuter dans son *Examen de trois ouvrages sur la Russie*.

En effet l'ouvrage déclencha les passions en France comme en Russie, car l'auteur présenta une version peu officielle de l'avènement de Catherine II. Son *Histoire ou Anecdotes*

sur la *Révolution de Russie en l'an 1762* présenta l'impératrice comme une aventurière, meurtrière de son époux, Pierre III. Lorsque Catherine II prit connaissance de ces mémoires, elle écrivit à FALCONET le 14 juin 1768 : « Il faudrait tâcher d'acheter le manuscrit de Rulhière et j'en ferai écrire à Khotinski ». Sa première réaction fut donc de chercher à interdire ou à censurer l'ouvrage. Grimm proposa à Rulhière de fortes sommes d'argent, mais l'auteur refusa. Pendant son séjour à Paris DIDEROT déclara à la princesse Ekaterina Dachkova : « Sa Majesté a entamé des négociations, par l'intermédiaire de Betskoy et de votre chargé d'affaires le prince Golitsyne [Dmitri Alexeïevitch Golitsyne], pour acheter l'ouvrage. [...] Mais ces négociations ont été si mal conduites, que trois copies ont pu être prises et déposées par de Rulhière, l'une au cabinet des Affaires étrangères, la deuxième entre les mains de Mme de Gramont, et la troisième chez l'archevêque de Paris ». La justice française menaçait Rulhière d'un séjour à la Bastille s'il ne livrait pas la totalité des brochures encore en sa possession. Mais le comte de Provence, frère du roi, chez qui Rulhière fit la lecture de son œuvre en 1773, prit la défense de l'auteur en le nommant secrétaire de ses commandements. Rulhière refusa 30 000 £ que Mme Geoffrin lui offrait devant le comte et la comtesse d'Egmont de la part de l'impératrice pour qu'il supprimât ou atténuât certains passages de son texte. Enfin Diderot expliqua qu'« après cette faute, j'eus l'honneur de recevoir de Sa Majesté la commission de traiter avec de Rulhière lui-même ; mais tout ce que je pus obtenir de lui, ce fut la promesse qu'il ne publierait point l'ouvrage de son vivant ou pendant la vie de l'Impératrice ». Diderot et l'ambassadeur russe Khotinski auraient visité Rulhière à cette occasion mais l'auteur aurait demandé que la demande fût faite par l'impératrice elle-même. Une dernière et vaine tentative pour racheter l'œuvre fut entreprise après la mort de l'auteur en 1791. L'ouvrage ne parut qu'en 1797, un an après le décès de Catherine II.

La véracité ou le caractère imaginaire des anecdotes rapportées par Rulhière fut une grande interrogation pour les lecteurs contemporains. Rulhière cita pourtant ses sources dans la « Préface ou épître dédicatoire ». Il s'éleva contre ses détracteurs dans une *Lettre à madame la comtesse d'Egmont*, et raconta lui-même les offres en partie malhonnêtes qui lui avaient été faites. Il donna aussi une liste de personnages importants qui lui avaient accordé leur crédit. On trouve ces lignes chez MASSON : « Plusieurs fois j'en ai entendu raconter les détails en Russie, par des gens qui furent du nombre des acteurs ; et ce sont à peu près les mêmes que ceux que j'ai lus depuis dans Rulhière ». Quant à ses détracteurs comme Fortia de Piles ou Diderot, leurs arguments étaient bien tenus. Le philosophe écrivit cependant dans une lettre à l'impératrice : « Si Vous faites, Madame, très grand cas des bienséances et des vertus, guenilles usées de votre sexe, cet ouvrage est une satire contre Vous ; mais si les grandes vues, les idées mâles et patriotiques Vous intéressent davantage, l'auteur Vous y montre comme une grande princesse, et, à tout prendre, il Vous fait plus d'honneur que de mal ».

Rulhière fut ensuite chargé d'écrire une histoire des troubles de la Pologne pour servir d'instruction au dauphin et reçut en 1771 une pension annuelle de 6000 £. Il fut fait chevalier de Saint-Louis le 22 décembre 1775, reçut le titre de secrétaire de Monsieur et obtint, grâce au baron de Breteuil (LE TONNELIER, BARON DE BRETEUIL), la survivance de la Samaritaine. En 1776, il fit un voyage en Allemagne, Prusse et Pologne, afin de rassembler les matériaux nécessaires à son *Histoire de l'anarchie en Pologne* (4 vol. in-8°, 1807, réédité en 1819, inachevé). À l'occasion de ses travaux, il se lia à Rabaud Saint-Étienne. Il resta toujours proche du baron de Breteuil et fut le principal rédacteur des mémoires préparant l'édit de Tolérance de 1787.

Auteur fécond, il écrivit également des œuvres poétiques, le *Discours sur les disputes* et les *Jeux de mains*. Il fut reçu en 1787 à l'Académie française. Le 31 janvier 1791, le roi ordonna au commis au dépôt des archives des Affaires étrangères, Huet-Poisson, de recueillir les papiers de Rulhière, ce qui fut fait le lendemain en présence du notaire Girard.

Œuvres :

– *Histoire et Anecdotes de la Révolution de Russie en l'année 1762*, Paris, Desenne, 1797, in-8°, XXIV-191 p. ;

– *Histoire de l'anarchie en Pologne et du démembrement de cette République*, Paris, Desenne, 1807, 4 vol. in-8° ;

– *Œuvres posthumes*, Paris, Lavillette, 1792, in-12, 243 p. (ce volume contient notamment les parties intitulées : Commerce de Russie. Moscou. Palais impérial de Moscou. La cour de Russie).

□ MAE, Pers., vol. relié 61, f. 416-483. □ Daschkoff, p. 109 ; Falconet, 1921, p. 50-51 ; Fortia de Piles, 1796, p. 187-188 ; 1802, p. 36-57 ; Grève, p. 1263 ; La Harpe, 1804, t. VI, p. 99-104 ; Masson, t. I, p. 155 ; Masson, 1802-II, p. 255-263 ; *Rousski arkhiv*, 1877, livre 2, p. 281-282 (article d'A. Rambaud, reproduit d'après la *Revue des deux mondes*, du 15 janvier et du 15 février 1877) ; 354-359 (notes de Louis XVI sur le livre de Rulhière), p. 360 (notes de la princesse Dachkoff sur le livre de Rulhière) ; Rulhière, 1792 ; 1797 ; 1994 ; Tourneux, 1877-1882, t. VIII, p. 493. □ Bilbassov, 1896 ; Brouillet, p. 245-254 ; *La France et la Russie au siècle des Lumières*, p. 30, 160 ; Heller, p. 547 ; Lortholary, p. 186-191, 362-363 ; Michaud, t. XXXIX, p. 304-311 ; Waliszewski, 1893, p. 177, 194, 195 ; Waliszewski, 1897, p. 239-240. ▷ Notice de Julie Ollivier et informations des réd.

☞ Russillon, Samuel

Originaire d'Yverdon (Suisse, canton de Vaud), il était banquier, associé de Nicolas-Jonas ROSSAT, établi à Saint-Pétersbourg vers 1763.

□ Archives cantonales vaudoises (indication dans *Deux astronomes genevois*) ; *Deux astronomes genevois*, p. 326, note 117.

☞ Ruste, Charles

Marié et père de famille en 1717.

Sculpteur en bois, passé avec sa famille et un compagnon en

– Élisabeth Seguin (* Saint-Pétersbourg 1783), mariée en 1803 à Saint-Pétersbourg à Henri-Noël Le Pin (* Paris 1768), fils d'un pharmacien de Paris (témoins: BRUN DE SAINTE CATHERINE, * 1759, ingénieur constructeur de la marine russe; Gabriel-François VIOLLIER, * 1763, secrétaire de l'empereur; Jean-François LOUBIER, * 1744, joaillier de Berlin; François NAUTON, * Lyon 1751, secrétaire de la chancellerie de Malte);

– Adrienne Seguin (* Saint-Pétersbourg 1788), Mme François DUVAL;

– François Seguin (* Saint-Pétersbourg 1789).

Il mourut à Saint-Pétersbourg le 7 avril 1795 « d'une fièvre chaude » et fut inhumé le 10 dans le cimetière Volkovskoïé (en présence de Jacob DUVAL, Louis Hessing, Jean-François-Loubier, D.-F. MUSSARD, François Nauton, Romain BOUCHEZ).

Maître joaillier et marchand bijoutier, il demeurait rue Bolchaïa Morskaïa à Saint-Pétersbourg, en décembre 1776. Il fut inscrit à la 3^e guilde des marchands en 1786. En 1790, il habitait avec sa famille dans la 1^{re} partie Admiraltciskaïa de Saint-Pétersbourg, au n^o 200. Il prêta le serment de 1793*.

□ ANF, AE B^I 988, f. 144, 167^v, inv. reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg; AE B^I 989, f. 114^v, 126; MAE Nantes, pap. Lesseps, reg. chanc., consulat, Saint-Pétersbourg, 1775-1778, f. 172; pap. Lesseps, reg. E, 1782-1785, f. 171; Saint-Pétersbourg, consulat, état civil, 1*, mariage, an XI, p. 60; TsGIA Saint-Pétersbourg, fonds 347, inv. 1, dos. 29, f. 140-180, 10.4.1795; fonds 781, inv. 2, dos. 1354, 1790, f. 21. □ *SPbZ*, 1793, n^o 46. □ Kämmerer, p. 94-95.

☞ Ségur, Louis-Philippe, comte de

D'une maison d'extraction chevaleresque originaire du Bas-Limousin où elle est citée dès le XI^e siècle et dont la filiation est suivie depuis 1453. Elle eut neuf fois les honneurs de la cour.

Armes: *Ecartelé aux I et IV de gueules au lion d'or; aux II et III d'argent plein.*

Né à Paris le 10 décembre 1753 et baptisé le 11 à Saint-Sulpice, il était le fils aîné de Philippe-Henri, marquis de Ségur, seigneur de Ponchat et de Fougueyrolles, baron de Romainville (* Paris 20.1.1724, † Paris 3.10.1801), maréchal de France (13.6.1783), gouverneur de Foix (1753), secrétaire d'État de la Guerre (1780-1787), et de Louise-Anne-Madeleine de Vernon († Paris 12.5.1778), mariés par contrat des 28, 30 et 31 janvier 1749 au Châtelet de Paris; le petit-fils de Henri-François de Ségur, seigneur de Ponchat et de Fougueyrolles, dit le comte de Ségur (* 1^{er}.6.1689, † Metz 17.6.1751), lieutenant général (1738) et chevalier commandeur de l'ordre du Saint-Esprit (1748), et de Philippe-Angélique de Froissy († Paris 13.10.1783), fille naturelle de Philippe, duc d'Orléans, mariés le 12 septembre 1718 (contrat du 10), d'une part; d'Alexandre de Vernon, seigneur de Beauval, et d'Anne du Vivier, d'autre part.

Il épousa le 30 septembre 1777 à Paris Antoinette-Élisabeth-

Marie d'Aguesseau († Paris 6.3.1828), fille de Jean-Baptiste-Paulin d'Aguesseau, comte de Compans et de Maligny, seigneur de Fresne (* Paris 25.6.1701, † Paris 8.7.1784), conseiller au parlement de Paris, conseiller d'État (1734), prévôt-maître des cérémonies-commandeur des ordres du roi (14.3.1772-1783), chevalier du Saint-Esprit, et de Marie-Geneviève-Rosalie Le Bret (* 1721, † 30.9.1759), mariés le 16 août 1741; il en eut:

– Louise-Antoinette-Laure-Pauline de Ségur (* Paris 11.4.1778, † 16.7.1812), mariée en 1799 à Louis-Auguste-Claude Vallet, baron de Villeneuve, trésorier de la ville de Paris;

– Octave-Gabriel-Henri de Ségur, comte de l'Empire par lettres patentes du 9 septembre 1810, sous-préfet (1802-1804) et chef d'escadron (1812) (* Paris 30.6.1779, † suicidé, Paris 15.8.1818), marié le 3 mars 1797 à sa cousine germaine Marie-Félicité-Henriette d'Aguesseau († Paris 16.1.1847), fille de Henri-Cardin-Jean-Baptiste, marquis d'AGUESSEAU, pair de France, et de Marie-Catherine de Lamoignon; dont trois fils;

– Philippe-Paul, comte de Ségur et de l'Empire (lettres patentes du 30 décembre 1809) (* Paris 4.11.1780, † Paris 23.2.1873), qui termina sa carrière militaire comme lieutenant général (27.2.1831), pair de France (19.11.1831), historien et membre de l'Académie française (23.3.1830), marié (1) le 23 septembre 1806 à Antoinette-Charlotte-Laure Le Genre de Luçay († Paris 23.1.1813), dont deux fils et une fille; et (2) le 4 mars 1826 à Marie-Françoise-Célestine-Gabrielle de Vintimille du Luc, veuve du comte Greffulhe, dont deux filles;

– Olivier-Alexandre-Louis de Ségur (* Paris 3.10.1790, † Paris 4.5.1791).

Le comte de Ségur mourut à Paris le 27 août 1830.

Militaire, diplomate et homme politique. Sous-lieutenant le 17 novembre 1769, capitaine le 22 mars 1772, mestre de camp en second du régiment d'Orléans le 1^{er} octobre 1776, du régiment du Soissonnais le 27 janvier 1782, Louis-Philippe de Ségur débarqua aux États-Unis en septembre 1782, après la fin de la guerre, d'où il envoya plusieurs mémoires. Il fut nommé mestre de camp du régiment de dragons de son nom le 11 novembre 1782. Il reçut l'ordre de Cincinnati et, en 1784, la croix de Saint-Lazare.

En décembre 1784, Louis-Philippe de Ségur fut nommé ambassadeur en Russie (instructions du 16 décembre 1784). Il reçut pour mission de conclure le traité de commerce, en gestation depuis le début du siècle, et de surveiller les agissements de Catherine II en mer Noire. Avant son départ pour la Russie, il prit connaissance des rapports et correspondances de ses prédécesseurs; il rencontra le baron Breteuil (LE TONNELIER, BARON DE BRETEUIL), ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg, de même que Grimm, célèbre correspondant de Catherine II, qui lui fournit des lettres de recommandation.

Le comte de Ségur quitta Paris le 14 février 1785 et prit la

route de Saint-Pétersbourg en passant par Berlin et Varsovie où il fut obligé, à cause de la neige, de laisser ses voitures et de prolonger son voyage sur de « misérables traîneaux qui malgré leur légèreté restaient quelquefois des jours entiers enfoncés dans des trous ». À Riga, il croisa Barthélemy de LESSEPS qui partait à Versailles. Le comte de Ségur arriva à Saint-Pétersbourg le 10 mars 1785 et fut rapidement reçu par Nikita Ivanovitch Panine et Ivan Andreïevitch Ostermann, chargés des Affaires étrangères de l'empire. Selon certains témoignages, il fut vite admis dans le cercle intime de l'impératrice. Dans une lettre à Grimm de juin 1785, Catherine II loua ses qualités : son intelligence, ses connaissances, la noblesse de ses sentiments. Le comte de Ségur se rapprocha du prince Grigori Potemkine qui n'était pourtant pas un allié de la France. Le comte Bezborodko, ministre des Affaires étrangères, disait de lui qu'il ne ressemblait pas « aux brutes telles que SAINT-GEORGE, MARQUIS DE VÉRAC, Juigné (LE CLERC, MARQUIS DE JUIGNÉ) et BAUSSET ».

Dès mai 1785, le comte de Ségur fut invité à accompagner Catherine II pour visiter les travaux du canal de la mer Baltique à la Volga (3/28 juin). Le comte de Ségur eut donc une occasion de voir différents endroits du grand empire. On peut supposer que si Catherine II avait invité le diplomate français à participer à ce voyage, c'était aussi pour lui montrer ses meilleures réalisations espérant qu'il en ferait un rapport favorable (pour une fois !) à ses correspondants français. Elle ne se trompa pas, mais se laissa peut-être berner : les lettres de Ségur, si admiratives fussent-elles, n'étaient pas chiffrées, probablement à dessein, parce que le diplomate savait qu'il serait lu par des Russes. Après le lac Ladoga, les voyageurs allèrent à Vychni Volotchek. Ce fut là que l'impératrice eut l'idée d'aller à Moscou. Le diplomate français, sans s'y attendre, se retrouva dans l'ancienne capitale des tsars, vers la mi-juin 1785. Ségur suivit partout l'impératrice : le 13 juin elle passa la nuit à Kolomenskoïé, près de Moscou, le 14 elle se dirigea à Tsaritsyno, à dix-sept verstes de Moscou, une nouvelle « maison de plaisance » qu'elle faisait construire, le 15 elle se promena à Moscou et fut acclamée par le peuple, elle soupa chez le gouverneur général de Moscou, passa la nuit au palais Petrovski, le 16 elle devait aller voir l'aqueduc qui était en cours de construction, pour repartir le 17 pour Borovitsk par Tver, Torjok, Vychni Volotchek, descendre à Msta, arriver par le lac Ilmen à Novgorod et se rendre par le Volkhov au lac Ladoga. Ségur parle dans ses missives d'« embellissement des villes », « agrandissement des villages », de l'affection vouée par la population à sa souveraine. Et pour cause car l'impératrice répandait partout ses bienfaits : elle fonda un hôpital à Moscou, aida les marchands de Tver, octroya 10000 roubles à la ville de Kline, etc. Ce fut également au cours de ce voyage que le comte de Ségur proposa à Catherine II de conclure un traité de commerce entre les deux pays.

Dès son arrivée, Ségur avait commencé à recueillir par l'intermédiaire du chevalier CHARETTE DE LA COLINIÈRE, son attaché d'ambassade déjà sur place depuis six mois, du

négociant Joseph RAIMBERT et d'autres, des informations sur l'attitude du gouvernement russe envers les négociations concernant le traité de commerce. Et le 22 novembre suivant il envoyait à Paris, en même temps que des livres russes comme ces deux exemplaires du livre *Flora Rossica* qu'il s'était procuré par l'intermédiaire du vice-chancelier de l'empire (3.12.1785), un premier mémoire intitulé « Projet de Traité d'Amitié et Commerce entre le Royaume de France et l'Impératrice de Russie » (projet écrit par Ségur et accompagné par ses commentaires). Le traité fut signé le 31 décembre 1786/11 janvier 1787. Pour le remercier, Catherine offrit à Ségur son portrait orné de diamants, des fourrures et une somme de 40000 £.

Bien plus tard, quand il fut académicien et pair de France, Ségur écrivit ces lignes dans l'album de la princesse Natalia Ivanovna Kourakina, née Golovina (1768-1831), épouse du prince Alexeï Borissovitch Kourakine (1759-1829), procureur général, puis gouverneur général de l'Ukraine, ministre de l'Intérieur :

« Votre pays pour moi fut une autre patrie,
J'unis par un traité la France et la Russie ;
Ce fortuné lien des Russes, des Français
Fut mon meilleur ouvrage et mon plus beau succès. »

Le comte de Ségur eut aussi l'honneur de participer au voyage de l'impératrice en Crimée organisé par le prince Potemkine. La cour quitta Saint-Pétersbourg le 18 janvier 1787 dans un cortège composé de près de deux cents voitures et traîneaux. À partir de Kiev, le voyage se poursuivit sur le Dniepr. Catherine y rencontra le roi de Pologne Stanislas Poniatowski, les Français comme Alexandre de LAMETH, le comte Édouard Dillon, le prince Charles de NASSAU-SIEGEN, puis fut rejointe par Joseph II qui la suivit en Crimée. À la mi-juin, toute la cour repartit vers le nord, par Kharkov, Kursk, Orel, Moscou (début juillet) avant de revenir à Saint-Pétersbourg le 22 juillet 1787.

De retour, le comte de Ségur participa à un recueil qui réunit des pièces et des « proverbes » signées par Catherine II, le prince de LIGNE, etc. :

– *Recueil des pièces de l'Hermitage*, t. I-IV, [Saint-Pétersbourg, typographie de l'École des mines, 1788-1789], in-8° (ce recueil parut à Paris en deux vol. en 1792). Le comte de Ségur y publia une tragédie, *Caius-Marcus Coriolan* (t. I), une comédie, *Crispin duegne* (t. II), et une comédie-proverbe, *L'Enlèvement* (t. III).

Au retour du voyage en Crimée, Ségur reçut l'autorisation de retourner pendant quelques semaines en France. Il prit congé de la cour le 5 septembre 1787. Il avait prévu de se faire remplacer par le chevalier BIGOT DE SAINTE-CROIX à qui il donna une instruction le 6 septembre 1787. Mais le déclenchement de la guerre avec l'Empire ottoman vint contrecarrer ces plans et Ségur resta en Russie. Catherine lui demanda de remettre son départ. Il fut convié à déjeuner avec l'impératrice et, quelques jours plus tard, sa pièce *Coriolan* fut mise en scène au théâtre de l'Hermitage.

Ce fut à cette époque que fut conçu le projet d'une alliance

peintre d'architecture et de portraits, et de Madeleine Ticquet (* 1655, † Paris 21.5.1705).

Louis Tocqué épousa par contrat du 6 février 1747 et le 7 février en l'église Saint-Roch à Paris Marie-Catherine-Pauline Nattier (* Paris 17.3.1685, † Paris 7.11.1766), fille aînée du peintre Jean-Marc Nattier et de Marie-Madeleine de La Roche († 1742), mariés à Paris, Saint-Roch, le 26 juin 1724. Ils eurent une seule fille :

– Marie-Catherine-Pauline Tocqué (* Paris 1748, † 1775), mariée le 30 mai 1768 à Saint-Germain-l'Auxerrois à Jean-Claude Martinot (* 1731), d'une famille de célèbres horlogers parisiens (fils de Claude Martinot, horloger du roi, et de Marie-Jeanne-Magdeleine Richer).

Il mourut à Paris le 10 février 1772 et fut inhumé le 11 paroisse Saint-Germain l'Auxerrois.

Peintre. Il grandit dans le milieu des artistes et des orfèvres. Ayant très tôt perdu sa mère et son père, il fut élevé par l'une de ses sœurs. Élève de Nicolas Bertin, Louis Tocqué fut ensuite l'élève de Jean-Marc Nattier de 1718 à 1726 environ. Il vouait une grande admiration à Hyacinthe Rigaud. Ses débuts furent difficiles et, en 1730, ses tableaux furent saisis pour dettes. Le 13 août 1731, il fut agréé par l'Académie et il y fut reçu le 30 janvier 1734. Il obtint quelques commandes et reçut la consécration en 1740 avec la commande d'un portrait du dauphin et de Marie Leszczyńska (Louvre), en double, qui lui furent payés 9300 livres, puis le portrait posthume de la dauphine. Il fut l'un des portraitistes favoris de la haute bourgeoisie française de son époque. Devenu conseiller de l'Académie de peinture en 1744, il prononça en 1750 à l'Académie des beaux-arts un discours intitulé *Réflexions sur la peinture et particulièrement sur le genre du portrait*. À l'Académie des beaux-arts, il se lia particulièrement avec les peintres Jean-Baptiste Massé (miniaturiste), Jean-Baptiste Chardin et Jacques-André-Joseph Aved. Il était aussi très proche de Nattier, son maître puis beau-père. Tocqué mena à Paris une vie joyeuse et errante, changeant sans cesse d'atelier. La famille n'était pas dans le besoin, sans être riche. Tocqué demandait un cachet de 1200 £ pour un portrait « aux genoux », 600 £ pour un portrait en buste. Néanmoins, en 1752, Lépicié écrivit au directeur des Bâtiments du roi que Tocqué n'avait pas encore reçu les bienfaits du roi comme d'autres peintres tels que Chardin, de la Tour ou Nattier, « malgré tout son talent ». Tocqué fut cependant gratifié en 1754 d'une pension annuelle de 600 £.

En 1755, il fut appelé en Russie par l'impératrice Élisabeth pour y prendre la succession de CARAVAQUE, mort en 1754 : pour remplacer ce dernier, le comte Mikhaïl Vorontsov s'adressa à Mme de Pompadour qui, en accord avec son frère le marquis de Marigny, directeur des Bâtiments, et leur parent, le banquier Pâris de Montmartel, soumit le nom de Tocqué à Louis XV. Il fallut deux ans pour arriver à la signature du contrat, l'affaire étant devenue politique, en raison du rapprochement diplomatique entre la France et la Russie. Des émissaires français et russes furent mis à l'œuvre, le

chevalier MACKENSIE DOUGLAS et le marchand MICHEL. Le roi signa le passeport de Tocqué le 19 mars 1756 pour une période de dix-huit mois. Ayant un revenu de 18 à 20000 £ par an en France, le peintre en demanda 50000 à la cour de Russie, exigea des conditions confortables de voyage et la permission de venir avec son épouse. Les contrepropositions russes réduisirent à moitié les avantages demandés par Tocqué. Entre-temps « les dispositions survenues à sa femme ne luy permettoient plus de s'engager à ce voyage ». Dépitée, l'impératrice Élisabeth se tourna vers la cour de Vienne, pour engager Pietro Rotari qui était alors son premier peintre. Mais Tocqué, ayant achevé six importants portraits de grands dignitaires français, se montra plus disposé pour un engagement auprès de la cour de Russie. Les Tocqué quittèrent Paris le 30 mai 1756 et arrivèrent à Saint-Petersbourg le 6 août 1756, après être passés par Dantzig et Riga. Sur le chemin, des ordres furent « donnés sur la frontière de le laisser passer sans molestation et de faciliter en tout son voyage ». En arrivant, les Tocqué disposèrent d'un bel appartement dans la maison de Vassili Ivanovitch Tchoukov avec la mise à disposition d'un carrosse. Ils furent accueillis par le comte Mikhaïl Vorontsov avec qui ils devaient nouer des relations suivies. Le 22 août, en même temps que le chevalier Douglas, Tocqué fut présenté à l'impératrice, et placé « d'assez près pour pouvoir la bien envisager ».

L'impératrice posa plusieurs fois pour Tocqué qui, selon le mot du chevalier d'Éon, était seul à pouvoir « la rendre au naturel ». Pour l'exécution de son portrait en habits de chasse, l'impératrice invita les Tocqué à s'installer à Peterhof. Tocqué peignit au moins quatre portraits de l'impératrice, dont celui de la souveraine en tenue d'apparat (commencé dès août 1756 et achevé à Pâques 1758). Il aurait joué le rôle d'agent d'influence pendant cette période marquée par la guerre de Sept Ans. Selon les mots de L. Pingaud, Tocqué fit « de son atelier, en 1757 et 1758, un centre clandestin de négociations ».

Selon Jacob Stählin, « comme Tocqué ne peut travailler tous les jours au portrait de Sa Majesté et pourtant veut être en activité continuelle, il peint aussi des portraits de particuliers, en petit nombre ». Il peignit ainsi plusieurs portraits de nobles russes : ceux du comte grand chancelier Mikhaïl Illarionovitch Vorontsov (en 1757) ; des portraits de Nikita Akinfevitch Demidov ; du chambellan Ivan Ivanovitch Chouvalov ; de la comtesse Ekaterina Alexandrovna Golovkina, fille du feld-maréchal et chancelier Alexandre Ivanovitch Chouvalov ; du chancelier Mikhaïl Bestoujev-Rioumine ; de la comtesse E. Vorontsova (Ekaterina Romanovna ?) ; du comte hetman de la Petite Russie Kirill Grigorievitch Razoumovski (en 1758) ; du comte Ivan Grigorievitch Tchernychev (en 1756) ; d'Élisabeth Stählin (en 1757) ; de la comtesse Anna Karlovna Vorontsova (née comtesse Skavronskaïa, femme du comte Mikhaïl Illarionovitch Vorontsov, chancelier de l'empire) et celui de la comtesse Anna Mikhaïlovna Vorontsova (fille des Vorontsov cités ci-dessus, 1758, Musée Russe, Saint-Petersbourg) ; du

comte Piotr Borissovitch Cheremetev (1713-1788, général en chef, grand chambellan) et de sa femme, née princesse Tcherkasskaïa; d'un baron Stroganov. Il fit aussi un portrait de l'ambassadeur de France, le marquis de L'Hôpital (GALLUCI, MARQUIS DE L'HÔPITAL), du comte Esterhazy, ambassadeur d'Autriche, du comte Auguste Poniatowski, ambassadeur et futur roi de Pologne, alors amant de la future Catherine II à qui il voulait offrir son portrait. Toqué exerça une influence indéniable sur les peintres russes Levitski et Rokotov, ce dernier copia plusieurs de ses portraits.

Dès novembre 1756, une invitation de Tocqué à la cour danoise fut envisagée et le roi de Danemark lui proposa de venir s'installer dans son palais pour y travailler avec 24 000 £ d'appointements par an. Le 12 octobre 1757, le marquis de L'Hôpital écrivit à son ministre: «Je dois, Monsieur, avoir l'honneur de vous prévenir que j'ai écrit à M. le marquis de Marigny en faveur de M. Tocqué pour obtenir du Roy la croix de Saint-Michel; son talent et le sacrifice qu'il a fait de venir à Pétersbourg avec sa femme, leur état de santé qui est fort dérangée, sont des considérations que je vous supplie de faire valoir auprès de M. le comte de Saint-Florentin et de M. le marquis de Marigny, afin que le Roy lui accorde cette grâce. Je l'ay fait consentir d'aller ce printemps à Copenhague faire le portrait du Roy et de la Reine de Danemark et j'ay employé le nom du Roy et l'espérance du cordon de Saint-Michel que je vous prie de demander pour M. Tocqué, son grand portrait de l'Impératrice est un chef-d'œuvre. Il emportera le buste avec luy afin d'en faire un grand pareil à celui qu'il laissera ici.»

Tocqué fut rappelé en France par une lettre du directeur des Bâtiments du 27 avril 1758. Il annonça son départ pour en juillet 1758; il habitait alors toujours dans la maison du chambellan Tchoukov, quai de la Moïka. Il quitta la Russie fin août 1758, gratifié par la souveraine d'une bague en diamants, ayant gagné quelque 29 000 roubles (116 000 £) pendant son séjour russe. Sur la route du retour de Russie, il séjourna au Danemark (octobre 1758 à avril 1759). Il était de retour en France en juin 1759. Il fut remplacé à l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg par le peintre Jean-Baptiste LE PRINCE.

Son portrait fut exécuté par Nattier en 1739. Une copie de Nattier exécutée en 1762 est conservée à l'Académie royale des beaux-arts de Copenhague.

□ *SPbV*, 28.7.1758. □ Fontenai; Furcy-Raynaud; *La France et la Russie au siècle des Lumières*, p. 67, 174; Michaud, t. VIII, p. 183; Pingaud, 1886, p. 19; *Saint-Pétersbourg*, p. 423-425; Veulin, 1896-III, p. 26-27; Wrangel, 1911, p. 16-18, 74-75. □ Voir aussi sur lui: Doria.

☞ Tondu, Pierre

De Clermont.

Domestique. Il résidait dans le V^e arrondissement de Moscou quand il prêta le serment de 1793*.

Il servait en 1795 chez Louis-Alexandre BOLARD à Saint-

Pétersbourg et s'apprêtait à partir avec lui à l'étranger; il habitait chez le même, en face du Bureau de banque, dans la maison du général-major Nepliouiev.

□ *MV*, 6.1.1795, 17.1.1795; *SPbZ*, 1793, n° 47.

☞ Tott, Anton-Michel, baron de

D'une famille de petite noblesse hongroise passée au service de France. De Toth, leur nom devint Tott en France.

Armes: *D'or au lion de gueules, tenant un badelaire de sable.*

Né en 1731 à Constantinople, fils de François-Anton-Andreas Toth (* 1698, Vitra, Hongrie, † Turquie 9.9.1757) – consul de France officieux en Crimée de 1733 à 1735, chargé de plusieurs missions auprès de l'ambassadeur de France à Constantinople de 1736 à 1740, major au service de la France en 1743, lieutenant-colonel en 1746, présent à Constantinople en 1747 à la suite de l'ambassadeur Puchot des Alleurs; envoyé en Hongrie et en France avant de rejoindre Constantinople en 1755 avec le nouvel ambassadeur de France Charles Gravier, comte de Vergennes; brigadier des armées du roi lors de sa mort en 1757; anobli quelques années plus tôt, son nom est devenu: Antoine-André de Tott, baron de Viviers – et de Maria-Ernestine Pesselber ou Pessalier, mariés à Constantinople (de ce mariage deux autres enfants: Anne de Tott, * Constantinople 1728 – elle aurait porté le nom d'Anne de Viviers ou du Vivier et aurait épousé en premières noces François Testa et en secondes noces Charles Gravier, comte de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, futur ministre des Affaires étrangères de France; et François de Tott, * Chamigny 17.8.1733, † 24.9.1793, marié en 1755 à Marie Rambaud – consul de France en Crimée en 1767-1769, il reçut pour mission d'engager le khan à surveiller les mouvements russes en Pologne, d'étudier les possibilités de commerce dans la mer Noire et de glaner toutes sortes d'informations utiles à la France; il semble avoir joué un rôle dans le déclenchement de la guerre russo-turque; réorganisateur de l'armée ottomane, nommé brigadier français en 1773 sur la recommandation expresse du sultan, il fut choisi comme inspecteur général des établissements français au Levant en 1776; ses fonctions étaient très importantes: protection de la navigation et du commerce, répression des abus, libération des Français, observation des avantages qu'offrirait le port de Beyrouth, étude du développement du commerce avec l'Inde par Suez; cette inspection fut à l'origine notamment de la réforme de la Chambre de commerce de Marseille et de la réorganisation des consulats des échelles du Levant et de Barbarie; maréchal de camp en 1781, lieutenant gouverneur de Douai en 1785, il émigra en 1791; peintre et musicien, il fut aussi l'auteur des *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, Amsterdam, 1784, 4 vol.; mort après 1802).

Aventurier, ami de Casanova. Selon Casanova, ce furent des démêlés avec ses compagnons militaires en France qui poussèrent le baron Anton-Michel de Tott à fuir la France. Il tenta sa chance en Russie. Il vint en 1764 à Saint-Pétersbourg

polonais de 1738 à 1744, Georges-Michel de Vietinghoff passa au service français comme lieutenant en second au régiment de Lœwendahl le 26 avril 1744. Aide de camp du comte de Lœwendahl pour les campagnes de France en 1744-1745, capitaine en second au régiment de Nassau-Saarbruck le 1^{er} novembre 1745, capitaine en pied le 1^{er} août 1747, aide de camp du maréchal de Saxe pendant les campagnes de Flandre en 1747-1748, il fut lieutenant-colonel réformé à la suite du régiment de Nassau-Usingen le 11 avril 1755; il fut nommé gouverneur des fils du prince de Nassau, frère du colonel du régiment. Réformé du régiment d'Alsace le 26 novembre 1756, il obtint une commission de colonel le 16 mars 1757 et fut nommé gentilhomme d'ambassade à la suite du marquis de L'Hôpital (GALLUCI, MARQUIS DE L'HÔPITAL) en Russie en 1757. Il fut chargé par le comte de Broglie et M. de Rouillé d'une mission d'observation auprès de l'armée russe. Après la retraite du général-feld-maréchal Stepan Apraxine, il se rendit en 1757 auprès du marquis de L'Hôpital à Saint-Pétersbourg, pour le renseigner à ce sujet. Pendant ce voyage, le chevalier de MÉNAGER le remplaça au camp russe comme correspondant de l'ambassadeur et rédigea un journal des marches et des opérations de l'armée tsarienne jusqu'en 1760. Il passa au service de l'armée russe en 1757-1758, puis fut nommé colonel commandant au régiment liégeois de Vierzel le 17 août 1759. Colonel commandant au régiment Royal-Bavière le 10 janvier 1763 (gratification annuelle de 1 680 £ le 22.4.1763), brigadier d'infanterie le 20 avril 1768 (gratification de 6 000 £, 27 juillet 1769), il obtint une pension annuelle de 6 000 £ le 10 septembre 1769. Colonel lieutenant en second le 1^{er} juillet 1776, il fut employé comme brigadier à l'armée de Broglie le 1^{er} avril 1778. Maréchal de camp le 1^{er} mars 1780, commandant d'une brigade dans la première division d'Alsace le 1^{er} avril 1788, employé dans une division militaire le 19 mars 1791, il fut nommé lieutenant général commandant la 4^e division militaire à Nancy le 20 mai 1791, commandant du bataillon de volontaires à Compiègne en février 1792, commandant de la 17^e région militaire et de la réserve couvrant Paris le 16 mars 1792, commandant de la 22^e région militaire à Tours le 31 août 1792.

Non compris dans l'état-major du 15 mai 1793, suspendu de ses fonctions le 1^{er} juin 1793, il fut autorisé à prendre sa retraite le 11 février 1795 (avec une pension annuelle de 10 000 F le 18 juillet 1795). Il fut admis au traitement de réforme avec le grade de général de division le 7 novembre 1797 et se retira à Versailles.

Chevalier du Mérite militaire le 23 novembre 1759 et commandeur le 25 août 1788 (pension de 3 000 £ sur le Mérite militaire le 25 août 1788), il fut aussi décoré de l'ordre de l'épée de Suède et reçut la croix de Sainte-Anne.

□ ANF, MC ét. XXIII, 814, 1.6.1786; SHAT, 3Y^d 1251, Y^a 226, Y^b 230 f. 3. □ *SPbV*, 10.1.1757, 19.8.1757. □ Rambaud, 1890, IX, p. 103-110. ▷ Notice d'Agnes Tartie, informations de Gilbert Bodinier.

✉ Vigée, *Élisabeth-Louise*

Variante: Mme Vigée Le Brun.

Née à Paris le 16 avril 1755, elle était la fille de Louis Vigée (†Paris 9 mai 1767), peintre et portraitiste à l'Académie Saint-Luc, et de Jeanne Maissin (*Neuilly; †9.4.1800). Elle épousa le 11 janvier 1776 à Paris, Saint-Eustache, *Jean-Baptiste-Pierre Le Brun* (*Paris 1748; †Paris 7.8.1813), fils de Pierre Le Brun. Jean-Baptiste Le Brun demanda et obtint le divorce le 15 prairial an II (3.6.1794), afin de protéger ses biens. Elle en eut:

– Jeanne-Julie-Louise Le Brun (*Paris février 1780), Mme Gaëtan NIGRIS.

Mme Vigée Le Brun mourut à Paris dans sa résidence de l'Hôtel Le Coq, rue Saint-Lazare, le 31 mars 1842; elle fut inhumée au cimetière de Louveciennes.

Élevée dans un couvent du faubourg Saint-Antoine, elle témoigna dès son plus jeune âge d'un goût pour la peinture encouragé par son père dont l'œuvre de pastelliste mérite d'être mieux connue. Après le décès précoce de Louis Vigée, sa fille trouva dans sa palette un moyen de subvenir aux besoins de sa mère et son jeune frère Étienne. Malgré le remariage de sa mère, elle continua à contribuer à la survie économique de la famille. Elle reçut les leçons de Briard et de Davesne, fut protégée par les peintres Doyen et Vernet, et fut l'amie de Rosalie Boquet (Mme Filleul) et d'Émilie Vernet (Mme Chalgrin).

Sa réputation s'établit bientôt, cautionnée par l'académie Saint-Luc en 1774. En 1778, elle réalisa son premier portrait de la Reine Marie-Antoinette d'après nature. Elle épousa Jean-Baptiste Le Brun, peintre, grand connaisseur et marchand d'art, le 11 janvier 1776, ce qui lui permit de compléter sa formation. Entre 1781 et 1783, elle exposa au salon de la Correspondance et fut en 1783 reçue à l'Académie royale de peinture et de sculpture, malgré les réticences de Jean-Baptiste Pierre, alors directeur. Proche d'Hubert Robert, elle fréquenta avec lui la propriété de Mme Le Comte et de Watelet, le célèbre Moulin-Joli. Sa carrière connaît alors plusieurs années de succès artistiques et mondains, son salon musical est prisé de l'aristocratie la plus raffinée, le ministre Calonne, le comte de Vaudreuil, des financiers en vue. Son frère Étienne fit une carrière de poète, il épousa la fille du chargé de mission de l'Électeur de Saxe, Suzanne Rivière, et obtint la direction de *l'Almanach des muses* vers 1789.

Pour la commande du portrait de la Reine et ses enfants (exposé au salon de 1787), elle demanda les conseils de David. En septembre 1789, inquiétée et harcelée, elle se réfugia chez l'architecte Brongniart, puis quitta Paris en compagnie de sa fille Julie: elle transforma cette émigration en Italie en voyage d'étude. Elle séjourna à Rome, accueillie par Ménageot, et à Naples. Elle fut reçue par les académies de Rome, de Parme, de Bologne et de Florence. Après une tentative de retour en France par Turin, elle apprit que son nom avait été ajouté à la liste des émigrés en 1792. Accompagnée d'Au-

guste-Louis RIVIÈRE, peintre et miniaturiste, beau-frère de son frère Étienne Vigée, elle se rendit à Vienne où elle portaitra l'aristocratie polonaise. En juin 1794, afin de protéger ses biens, Jean-Baptiste le Brun obtint le divorce.

Le 19 avril 1795, sur les conseils de l'ambassadeur russe à Vienne, Andreï Kirillovitch Razoumovski, elle partit pour la Russie où elle espérait consolider sa fortune. Au début du mois de juillet 1795, elle arriva par la route de Peterhof à Saint-Pétersbourg. Valentin-Ladislas ESTERHAZY l'introduisit auprès de Catherine II. Elle fut reçue par Lampi, peintre officiel de la cour. La commande des portraits des grandes-duchesses, filles de Paul I^{er}, constitua une première épreuve qui se solda par un semi-échec : le goût des ornements à la grecque prôné par Élisabeth Vigée Le Brun était associé dans l'esprit de l'impératrice aux idées révolutionnaires. Catherine II, dans une lettre à Grimm du 8 novembre 1795, évoqua les fillettes transformées par Mme Le Brun « en deux vilaines petites Savoyardes coiffées en bacchantes avec des grappes de raisin », habillées « de tuniques gros rouge et violette ». Et l'impératrice conclut : « en un mot, non seulement la ressemblance est manquée, mais encore les deux sœurs sont tellement défigurées, qu'il y a des gens qui se demandent laquelle est l'aînée, laquelle la cadette ». Grimm n'est cependant pas de l'avis de l'impératrice. Le portrait majestueux d'Élizabeth Alekseïevna, épouse d'Alexandre, obtint plus de succès, mais Catherine II mourut avant d'avoir passé la commande officielle de son propre portrait tant souhaitée par l'artiste. Les liens d'amitié noués avec la famille Stroganov facilitèrent son intégration dans la société pétersbourgeoise. Chaleureusement accueillie par la princesse Ekaterina Fiodorovna Dolgoroukaïa, appréciée de la comtesse Varvara Nikolaïevna Golovina, de la comtesse Anna Ivanovna Tolstaïa, et de la princesse Natalia Kourakina dont elle réalisa les portraits, elle se vit fêtée, reçue, l'hiver dans les salons, l'été aux îles. Sa clientèle russe fut considérable et elle put demander des cachets élevés. Bien qu'elle utilise selon les vœux de sa clientèle quelques formules éprouvées pour la composition des portraits (poses près d'un décor de cascade, « l'amour maternel », hommes enveloppés d'un mantelet), elle saisit toujours la particularité des physionomies. Pendant la période russe, l'excellence d'une technique picturale accomplie dans l'observation des maîtres italiens donne à l'artiste la pleine possession de ses moyens. Élisabeth Vigée Le Brun inscrit sur sa liste quarante-sept portraits russes auxquels il faudrait ajouter des pastels et d'autres portraits non recensés. Si elle retrouve avec plaisir des Français en Russie, l'artiste semble avoir fait preuve de prudence vis-vis des cercles d'émigrés : elle revoit le duc VIGNEROT DU PLESSIS DE RICHELIEU, Sophie, marquise Charles-Louis Ducrest de Villeneuve et son époux, BEAUMONT, LE MARQUIS D'AUTICHAMP, et est accueillie dans le salon de la bonne Elizaveta Petrovna Divova, « le petit Coblenz ».

L'année 1800 fut une année mouvementée : elle apprit la mort de sa mère (le 9 avril à Neuilly), son nom fut rayé de

la liste des émigrés. Le 16 juin, grâce à Alexandre Stroganov, président de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, elle fut reçue membre de cette Académie. Le 31 août, sa fille Julie épousa le secrétaire du comte Grigori Ivanovitch Tchernychev, Gaëtan (Gaetano) Nigris. Ce mariage ruina ses espoirs d'établissement pour Julie en même temps qu'il compromit sa fortune. Convaincue d'avoir été l'objet d'une manipulation, elle passa l'hiver à Moscou où elle exécuta quelques portraits.

Triste et profondément déçue, elle revint à Saint-Pétersbourg qu'elle décida de quitter au printemps 1801, en compagnie de M. de Rivière. Sur le chemin du retour, elle séjourna en Prusse et entra dans Paris en janvier 1802. Jean-Baptiste Le Brun, son ex-époux, l'accueillit fastueusement. Malgré sa participation au salon de 1802, où elle exposa le portrait de Stanislas Poniatowski, elle ne s'adapta pas à la société nouvelle, se réfugia à l'automne à Meudon, puis décida de partir pour l'Angleterre en 1803 après la paix d'Amiens. À Londres, elle obtint de nombreuses commandes, dont celle du portrait du prince de Galles. Après le retour de sa fille Julie en France, elle regagna Paris en 1805 où elle logea à l'hôtel Le Brun. Elle reçut son unique commande du gouvernement napoléonien, le portrait de Caroline Murat. Elle fit deux voyages d'agrément en Suisse en 1807 et 1808, au cours desquels elle peignit des paysages au pastel et rencontra Mme de Staël. Gaëtan Nigris retourna en Russie en 1808, mais Julie resta à Paris. Les relations entre mère et fille restèrent tendues. En 1809, l'artiste acquit une vaste demeure à Louveciennes, elle y reçut l'été et l'hiver à Paris. Jean-Baptiste Le Brun, après avoir joué un rôle dans la création du Museum, mourut en 1813. Sa succession laissa une lourde passif qui acheva de compromettre la situation financière de Julie. Celle-ci décéda à son tour d'une pneumonie lors de l'été 1819. Étienne Vigée, frère de l'artiste, devenu alcoolique, connut une triste fin en 1820. Entourée de ses nièces, Caroline Rivière, née Vigée, et Eugénie Tripier-Le Franc, née Le Brun, Mme Le Brun continua à donner une soirée deux fois par mois. Toujours royaliste de conviction, elle offrit à la chapelle de l'infirmerie Marie-Thérèse, édifiée par Céléste de Chateaubriand en l'honneur de la fille de Louis XVI, *l'orpheline du Temple*, un portrait de *Marie-Antoinette en Assomption*, réalisé vers 1817. Elle présenta au salon de 1824 le superbe portrait du fils de la comtesse Tolstaïa.

En 1829, elle composa pour la princesse Natalia Kourakina, un premier récit autobiographique sous forme épistolaire, puis, elle rédigea elle-même un manuscrit de ses *Souvenirs*, dont le style fut, par endroits, probablement corrigé par Aimé-Martin. Ces mémoires furent publiés en trois volumes entre 1834 et 1835.

□ Vigée Le Brun, 1834-1835 ; Vigée Le Brun, 2008 (édition de ses *Souvenirs* présentée et annotée par Geneviève Haroche-Bouzinac). □ Baillio, 1982 ; 2005 ; *Catherine la Grande, un Art pour l'Empire* ; Jeffares ; Nikolenko (avec une liste des tableaux peints par Mme Vigée Le Brun pendant sa période russe, à rec-